THE LIBRARY OF CONGRESS

THE LIBRARY OF CONGRESS

BIBLIOTHÈQUE SPÉCIALE DE LA JEUNESSE

APPROUVÉE

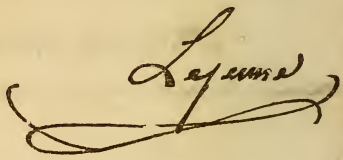
PAR S. A. EM. MONSEIGNEUR LE CARDINAL

PRINCE DE CROŸ,

ARCHEVÊQUE DE ROUEN, PRIMAT DE NORMANDIE, ETC.

J'ai lu, par ordre de S. A. Em. Monseigneur le Cardinal PRINCE DE CROŸ, archevêque de Rouen, Primat de Normandie, un livre intitulé : *Richard Cœur-de-Lion, duc de Normandie, roi d'Angleterre*, par M. J.-B.-J. Champagnac, et je n'y ai rien trouvé de contraire à la foi et à la morale.

Rouen, le 30 mars 1842.



Professeur à la Faculté de Théologie.

Se trouve aussi

A PARIS et à LYON, chez PÉRISSE frères.

RICHARD COEUR-DE-LION,

Duc de Normandie,

Roi d'Angleterre.

RICHARD CŒUR-DE-LION,

Duc de Normandie,

ROI D'ANGLETERRE.

Histoire complète de ses expéditions, de ses exploits, de sa captivité et des plus mémorables événements de son règne.

par J. B. J. Champagnac.

Richard délivre Joppé (P. 138)

Paris

Librairie de l'Enfance & de la Jeunesse.

P. C. LEHUBY.

Rue de Seine N°. 53, F. S^t G.

ROUEN, FLEURY fils aîné Lib. de S. A. E. Mgr le Cardinal.

[1543]

ROUEN, — FLEURY fils aîné, libraire de S. A. E. Monseigneur le Cardinal.

DA207
.C44

Imprimerie d'A. René et Cie, rue de Seine, 32.

281

AVANT-PROPOS.

En écrivant cette histoire du vaillant roi Richard, qui fut le véritable héros de la troisième croisade, et qui surpassa tous les autres princes croisés par son courage et par l'activité de son génie, notre but a été de faire connaître à la jeunesse le type le plus brillant de la belliqueuse che-

valerie au XIIe siècle. Nous ne craignons pas qu'on nous accuse d'avoir été un panégyriste trop complaisant. L'éclat de la gloire de Richard Cœur-de-Lion ne nous a pas empêché de voir ses imperfections. Si nous avons admiré ses prodigieux exploits et son intrépidité, qui fut longtemps l'effroi de l'Orient, nous n'avons pas cru devoir dissimuler les vices qui souillèrent sa vie, sa conduite dénaturée à l'égard de son père, son avidité fiscale, son penchant pour les plaisirs, ses cruautés, l'inconstance de ses projets, la versatilité de ses opinions. Si nous n'avons pu proposer le célèbre roi d'Angleterre comme un modèle de vertu, nous avons, du moins, cherché à parler de ses actions coupables de manière à les faire voir sous leur véritable jour, et, par conséquent, à les faire tourner au profit de l'instruction morale de nos lecteurs.

D'anciens chroniqueurs, contemporains des premières croisades, Gauthier Vinisauf, Roger de Hoveden, Rigord, Mathieu Pâris, Gauthier d'Hemingford, Jean Brompton et

autres annalistes, ont recueilli tous les faits importants qui se rapportent à Richard, à ses expéditions militaires ou à son caractère.

C'est à ces sources naïves qu'ont puisé nos historiens modernes, et ils ne pouvaient mieux faire assurément. Dans quelques-uns, cependant, la manie de discuter et de douter a fait quelquefois disparaître certaines circonstances fondées sur des traditions, et qui, par cela même, sont très-précieuses pour l'histoire des mœurs. Les bons esprits, pourtant, savent se défendre de ce froid scepticisme que nous a légué le siècle dernier, et nous avouerons que, dans l'intention d'être plus exact, nous avons partagé leurs scrupules.

Ainsi, en nous emparant des récits du P. Maimbourg, du P. d'Orléans, de Hume, de Lingard, de Michaud, de Capefigue, d'Augustin Thierry, et de plusieurs autres écrivains modernes qui ont parlé de Richard, nous avons eu soin de prendre dans chacun d'eux ce qui nous paraissait

le plus circonstancié et le plus curieux. C'est la méthode que suivent les historiens les plus judicieux. Nous ne pouvions prendre de meilleurs modèles pour faire notre modeste travail.

INTRODUCTION.

Détails sur le règne de Henri II. — Causes de ses malheurs. — Révoltes de ses fils. — Malheurs qui poursuivent sa famille. — Rébellion de Richard. — Derniers actes du règne de Henri II. — Sa mort.

Un siècle ne s'était pas encore écoulé depuis la conquête de l'Angleterre par Guillaume Ier, dit *le Conquérant* (1066). Déjà quatre rois de la race normande avaient occupé successivement le trône d'Angleterre : Guillaume II, dit *le Roux;* Henri Ier, sur-

nommé *Beau Clerc* ou *l'Écolier;* Etienne, et Henri II.

Henri II, l'aîné de la maison des Plantagenets (1), avait été couronné en 1154. Ce prince possédait la Normandie, l'arrière-fief de Bretagne, l'Anjou, une grande partie du Maine, et plusieurs fiefs dans le Berry; du chef d'Éléonore de Guienne, sa femme, il avait acquis le vaste duché d'Aquitaine, et par conséquent les comtés particuliers du Poitou, du Limousin, le duché de Gascogne, les comtés de Bordeaux et d'Agen, et toute la partie de la Touraine située sur la rive gauche de la Loire, ainsi que la suzeraineté de l'Auvergne; de telle sorte que le roi d'Angleterre occupait en France un territoire plus vaste que le domaine de Philippe-Auguste, son suzerain. Mais sa longue administration avait été violemment agitée par la révolte de ses propres barons et par la guerre qu'il avait eue à soutenir contre l'Irlande et contre l'Écosse.

Un grand crime avait souillé le règne de Henri II, et lui avait aliéné l'estime de sa brillante chevalerie : c'était l'assassinat de Tho-

(1) Voir à la fin du volume la note *A*.

mas Beckett, archevêque de Cantorbery. Au tribunal de Dieu, les souverains sont comptables des crimes auxquels leurs passions peuvent donner lieu. Henri, après le meurtre du digne archevêque (1), fut en butte aux coups les plus sensibles que la justice divine puisse en ce monde porter à un prince. Le roi de France et le comte de Flandre attaquèrent ses provinces, et, pénétrant au sein de la Normandie, mirent le siége devant la capitale. Tandis que Henri se préparait à la secourir, il apprend que le roi d'Écosse, avec un grand nombre d'Anglais, portait le ravage dans le Northumberland ; il laisse la Normandie, et vole où le danger paraît le plus pressant. Ce prince alors reconnut la main puissante qui s'appesantissait sur lui. Au lieu de marcher contre les rebelles, il va droit à Cantorbery, et, laissant toute sa suite hors de la ville, il prend pour tout vêtement une simple tunique, et se rend, les pieds nus, près du tombeau du saint martyr. Là, sans avoir pris aucune nourriture, il passe le reste du jour et toute la nuit en prières, prosterné sur la

(1) Voir à la fin du volume la note *B*.

dalle; puis, les épaules nues, il ordonne que chaque évêque qui se trouvait présent, et tous les religieux du couvent, le frappent de verges l'un après l'autre.

Ce repentir du monarque, cette pénitence publique et humiliante, donnèrent lieu aux railleries des mécréants; on voulut s'égayer aux dépens du prince qui s'était fait flageller par des moines; mais le retour inespéré de la première fortune de ce prince ferma la bouche aux mauvais plaisants; car, le lendemain même de cet acte expiatoire, Henri s'étant fait dire la messe en l'honneur du saint martyr, à l'heure même de la célébration du saint sacrifice, le roi d'Écosse fut battu et fait prisonnier par les Anglais. Aussitôt après, le siége de Rouen fut levé; la paix se rétablit entre la France et l'Angleterre; tous les projets des ennemis de Henri avortèrent. En moins de trois mois il avait reconquis son ancienne puissance.

Le caractère connu de Henri II permet de douter de la sincérité de sa pénitence; mais il n'est donné qu'à Dieu seul de scruter les consciences. L'archevêque de Sens, primat des

Gaules, avait lancé l'excommunication contre ce prince, accusé publiquement d'avoir ordonné le meurtre de l'archevêque de Cantorbery. Ses serviteurs même qui lui devaient le plus s'étaient éloignés de lui avec horreur. Henri II ne pouvait trop faire pour apaiser la clameur publique : il montra la plus vive douleur, et jura qu'il n'avait pris nulle part à la mort du saint archevêque. Remarquons en passant l'influence salutaire de l'excommunication. A cette époque, où la foi avait jeté de profondes racines dans les cœurs, les plus puissants de la terre tremblaient sous la menace des foudres de l'Église.

Henri II trouva la punition de ses désordres dans la conduite de ses enfants. Il avait quatre fils : Henri, l'aîné, était déjà couronné roi d'Angleterre ; Geoffroi avait la promesse du duché de Bretagne, Richard celle du duché d'Aquitaine ; quant à Jean, le plus jeune, qu'on surnommait *Sans-Terre* (Lackland), il était destiné par son père à succéder à la souveraineté de l'Irlande.

Tous ces frères se haïssaient les uns les autres, et leur père encore plus. Cependant

Henri II leur avait montré, dans leur plus jeune âge, une tendresse portée à l'excès. Mais comme, dans la suite, le père trop indulgent s'était changé par degrés en souverain despotique et ombrageux, et que d'ailleurs l'indocilité et l'impatience des enfants étaient encouragées par Éléonore de Guyenne, leur mère, on vit plus d'une fois les fils en révolte ouverte contre leur père et leur souverain légitime.

Une sorte de malédiction s'était attachée à la race des Plantagenets : c'était une punition de quelques grands crimes. Ils ne remontaient guère dans leur génération sans trouver à quelque degré le rapt, l'inceste ou le parricide. Un saint homme avait dit à leur aïeul, comte de Poitou, qui avait enlevé une femme à son mari : *De vous il ne sortira rien de bon.* On citait le mot de saint Bernard sur le père de Henri II : *Il vient du diable; au diable il retournera.* Un clerc étant venu, la croix à la main, supplier Geoffroi de se réconcilier avec son père, et de ne point imiter Absalon : «*Quoi! tu voudrais,* répondit le jeune homme, que je me dessaisisse de mon droit de nais-

sance? — *A Dieu ne plaise*, monseigneur, répliqua le prêtre, *je ne veux rien à votre détriment.* — Tu ne comprends pas mes paroles, dit alors le comte de Bretagne. *Il est dans la destinée de notre famille que nous ne nous aimions pas entre nous. C'est là notre héritage, et aucun de nous n'y renoncera jamais.* »

Ces fils dénaturés levèrent plusieurs fois l'étendard de la révolte contre leur père, dont la vie fut plus d'une fois en butte à des complots. Le jeune Henri et Geoffroi s'étaient ligués pour cette guerre impie ; ils pillaient, sur leur passage, les villages et les églises, et avaient fixé la fête du lundi de la Pentecôte pour livrer bataille au vieux roi leur père. Mais un coup du Ciel devait les arrêter au moment de l'exécution de ce projet criminel. Le prince Henri fut atteint tout à coup d'une maladie qui mit promptement en défaut l'habileté de ses médecins. Quand il sut qu'il ne lui restait plus que quelques heures à vivre, en proie à des remords tardifs, il dépêcha un messager à son père pour solliciter son pardon, et lui manifester le désir de le voir à son heure dernière. Mais le vieux roi, craignant

quelque nouvelle embûche, prit le parti de ne pas se rendre à cette invitation. Seulement, ôtant une bague de son doigt, il chargea l'archevêque de Bordeaux de la porter à son fils comme un témoignage de sa tendresse et de son pardon. Le jeune prince pressa cet anneau sur ses lèvres, fit l'aveu public de ses fautes, se fit placer sur un lit de cendres, reçut les sacrements et expira (1183).

Après cette mort, qui rompait l'alliance des deux frères, Geoffroi reçut son pardon, quoique ses châteaux fussent tombés au pouvoir des troupes du roi; mais son père, peu de temps après, ayant refusé de lui donner le comté d'Anjou, qu'il avait demandé, mécontent, il se rendit à la cour de Philippe, roi de France. Ces jeunes princes excellaient dans tous les exercices militaires de cette époque. On avait vu Henri rester trois années sur le continent comme un simple aventurier, déployant son courage dans tous les tournois, et remportant fréquemment le prix de la valeur. Son exemple avait été suivi avec ardeur par ses frères Richard et Geoffroi. Dans les premiers temps, leur père écoutait avec or-

gueil le récit de leurs exploits. Geoffroi perdit la vie dans une de ces batailles simulées. Renversé de son coursier, il fut foulé aux pieds des chevaux, et expira entre les bras du roi, son suzerain, qui le fit inhumer avec une pompe extraordinaire. Geoffroi avait épousé Constance, héritière du duché de Bretagne, qui, trois mois après la mort de son mari, donna le jour à un fils qu'attendait une destinée bien malheureuse. Ce jeune enfant reçut le nom d'Arthur des barons et des chevaliers bretons, en mémoire du fameux roi Arthur. L'histoire de cet infortuné prince, qui fut assassiné des mains même de son oncle Jean-sans-Terre, a fourni quelques scènes touchantes au sombre et énergique pinceau de Shakspeare (1).

Il ne restait que deux fils à Henri II : le farouche Richard, comte de Poitiers, et le lâche et perfide Jean-sans-Terre. Ce dernier était son enfant de prédilection, parce que son âge l'avait empêché jusqu'alors de prendre un rôle dans les intrigues et les révoltes de ses frères. Mais les leçons ne lui manquèrent pas :

(1) Voir à la fin du volume la note *C*.

Richard ne tarda pas à lui en donner une nouvelle. Impatient de régner, ce fils ingrat trouvait que son père vivait trop longtemps. Le vieux Henri refusant de se dépouiller, Richard, en sa présence, abjura son hommage, et se déclara vassal de Philippe, roi de France.

« Eh bien, s'écria le jeune prince irrité, je suis forcé de croire ce que j'avais regardé jusqu'ici comme impossible. » Et tout à coup, détachant son épée, et se précipitant aux pieds du roi de France, il avait ajouté : « C'est à vous, Sire, que je remets la défense de mes droits; c'est à vous que je fais maintenant hommage pour tous les domaines de mon père en France. » Philippe affectait, en haine du roi d'Angleterre, une intimité fraternelle avec le fils révolté. On les vit manger au même plat et coucher dans le même lit, suivant la coutume de cette époque. Philippe restitua à Richard tous les châteaux et places-fortes qu'il avait pris à Henri. Cette intimité alarma l'esprit méfiant du vieux roi, et Richard reçut l'ordre de retourner dans ses domaines.

Cependant de tristes nouvelles arrivaient

de la Terre-Sainte : les chrétiens d'Orient demandaient à grands cris du secours à leurs frères d'Occident. Jérusalem venait de tomber au pouvoir des Infidèles, commandés par le célèbre sultan Saladin. Mais, quoique Henri II, Richard et le roi Philippe eussent pris la croix précédemment, dans une plaine entre Gisors et Trie, cet événement ne suspendit point les hostilités entre le père et le fils, qui faisait toujours cause commune avec le roi de France. Comme il était impossible de songer à secourir la Terre-Sainte tant que la guerre subsisterait entre deux puissants rois de la chrétienté, le pape (Urbain III), préoccupé des malheurs de Jérusalem, venait d'envoyer en France le cardinal évêque d'Agnani, avec tous les pouvoirs des légats, dans le dessein de concilier les deux souverains. Philippe et Henri consentirent enfin à s'entendre pour la paix.

L'entrevue eut lieu à La Ferté-Bernard. Philippe et Richard prirent place d'un côté, Henri et Jean de l'autre. Le légat et les archevêques de Reims, de Rouen, de Bourges et de Cantorbery, en leur qualité d'arbitres,

se placèrent sur des siéges plus élevés, et qu'entourait la foule des comtes et des chevaliers.

« Je consens, pour l'amour de Dieu et de son tombeau, dit le roi Philippe, à rendre au roi Henri tout ce que je lui ai pris, pourvu qu'il fasse immédiatement célébrer le mariage de ma sœur Alix avec Richard, et qu'il assure dès ce moment à celui-ci la succession de la couronne. Je demande aussi que Jean accompagne Richard dans la Palestine; autrement il pourrait troubler la paix du royaume.

— Je ne puis consentir à ce que tu demandes, répondit Henri; que ta sœur épouse Jean, et je disposerai de mon royaume.

— Je ne puis adhérer à ces conditions, répliqua Philippe-Auguste, et les trèves sont rompues. »

Le légat menaça d'excommunier personnellement Philippe et Richard, puisque le refus venait de leur côté. Mais, en entendant ces menaces, le comte de Poitiers mit l'épée à la main, et se précipita sur le légat. Il voulait, disait-il, tuer un homme assez fou pour excommunier sans motifs deux princes de sang

royal. L'évêque d'Agnani n'eut que le temps de monter sur sa mule et de se sauver en toute hâte.

La guerre recommença donc plus vive que jamais. Henri avait à défendre ses États de plusieurs côtés à la fois : au nord de l'Anjou contre le roi de France, à l'ouest contre les Bretons, au sud contre les Poitevins. Ne pouvant faire tête à tant d'attaques différentes, il parla de traiter. Il se tint, sans résultat, des conférences au Grand-Orme, à Bonmoulins. On passait sans cesse des armes aux négociations. Les succès de son rival avaient profondément abattu le vieux Henri. Dévoré des plus cuisants chagrins, il était alors renfermé dans Saumur, et s'apprêtait à demander de nouveau la paix, lorsque l'archevêque de Reims, le comte de Flandre et le duc de Bourgogne vinrent le trouver de la part de Philippe, que préoccupait vivement l'idée de la croisade. Une conférence eut lieu dans une plaine située entre Amboise et Tours. Il paraît que Richard n'y assista point, et qu'il attendit à l'écart l'issue des négociations.

Philippe exigea que le roi d'Angleterre se

reconnût expressément son homme-lige et se remît entre ses mains à merci et miséricorde; que la princesse Alix fût donnée en garde à cinq personnes, au choix de Richard, jusqu'au retour de la croisade; que le roi d'Angleterre renonçât à tout droit de suzeraineté sur les villes du Berri qui anciennement relevaient des ducs d'Aquitaine, et qu'il payât au roi de France vingt mille marcs d'argent pour la restitution de ses conquêtes; que tous ceux qui s'étaient attachés au parti des fils contre le père demeurassent vassaux des fils et non du père, à moins que de leur propre mouvement ils ne voulussent revenir à ce dernier; qu'enfin Henri reçût son fils Richard en grâce par le baiser de paix, et abjurât sincèrement du fond du cœur tout sentiment de rancune et d'animosité.

Ces conditions étaient dures, mais il n'y avait pour le vieux roi ni moyen ni espoir de les faire adoucir. Il s'arma donc de patience autant qu'il put, et conversa avec le roi Philippe, écoutant ses paroles d'un air résigné. « Tous deux, dit un historien, tous deux étaient à cheval en plein champ; et tandis

qu'ils s'entretenaient bouche à bouche, il tonna subitement, quoique le ciel fût sans nuages, et la foudre tomba entre eux, sans leur faire aucun mal. Ils se séparèrent aussitôt extrêmement effrayés l'un et l'autre, et, après un petit intervalle, ils revinrent de nouveau; mais un second coup de tonnerre, plus fort que le premier, se fit entendre presque au même moment. Le roi d'Angleterre, que la nécessité où il se trouvait réduit, son chagrin et le fâcheux état de sa santé rendaient plus facile à émouvoir, liant peut-être cet accident de la nature à sa propre destinée, en fut tellement troublé qu'il abandonna les rênes de son cheval et chancela sur sa selle, de manière qu'il serait tombé à terre, si ceux qui l'entouraient ne l'eussent soutenu. La conférence fut interrompue, et, comme Henri II se trouva trop malade pour assister à une seconde entrevue, on lui porta à son quartier les conditions de la paix, rédigées par écrit, pour qu'il y donnât son consentement formel. »

On lui lut le traité de paix article par article, tandis qu'il gisait sur un lit. Quand on

en vint à la clause qui concernait les personnes engagées secrètement ou ostensiblement dans le parti de Richard, le roi demanda leurs noms. Le premier qu'on lui nomma fut Jean, son plus jeune fils. En entendant prononcer ce nom, saisi d'un mouvement presque convulsif, il se leva sur son séant, et, promenant autour de lui des yeux hagards : « Est-ce bien vrai, dit-il, que Jean, mon enfant de prédilection, celui que j'ai chéri plus que les autres, et pour l'amour duquel je me suis attiré tous mes malheurs, s'est aussi séparé de moi ? » On lui répondit que rien n'était plus vrai. « Eh bien, dit-il en retombant sur son lit et en tournant son visage contre la muraille, que tout aille dorénavant comme il pourra ; je n'ai plus de souci ni de moi ni du monde. »

Quelques moments après, Richard s'approcha du lit, et demanda à son père son pardon en exécution du traité. Le roi le lui donna avec une apparence de tranquillité ; mais, au moment où Richard se retirait, il entendit son père murmurer à voix basse : « Si seulement Dieu me faisait la grâce de ne pas mou-

rir avant de m'être vengé de toi ! » De retour au camp français, Richard redit ces paroles au roi Philippe et à ses courtisans, qui tous plaisantèrent sur la bonne paix qui venait de se conclure entre le père et le fils.

Cependant le roi d'Angleterre, sentant son mal s'aggraver, se fit transporter à Chinon, où, en peu de jours, il tomba dans un état voisin de la mort. Pendant son agonie, il ne cessait de proférer des exclamations entrecoupées qui rappelaient ses malheurs et la conduite de ses fils. « Honte, s'écriait-il, honte à un roi vaincu! Maudit soit le jour où je suis né, et maudits de Dieu soient les fils que je laisse ! » Il persista dans ces sentiments jusqu'à son dernier soupir, quoique les évêques et autres ecclésiastiques qui l'entouraient eussent fait tous leurs efforts pour lui faire rétracter cette malédiction contre ses enfants.

Dès qu'il eut fermé les yeux, son cadavre fut traité sans aucun égard par ses serviteurs; tous l'abandonnèrent après l'avoir dépouillé de ses vêtements et avoir enlevé tout ce qu'il y avait de plus précieux dans la chambre et dans la maison. Le roi défunt avait manifesté

le désir d'être inhumé à Fontevrault, célèbre abbaye de femmes; ce fut à grand'peine qu'on trouva des gens pour envelopper ses restes d'un linceul, et une voiture et des chevaux pour le transporter à sa dernière demeure.

Le corps fut déposé dans la grande église de l'abbaye, en attendant le jour des funérailles. Le comte Richard venait d'apprendre par le bruit public la mort de son père; il se rendit à l'église; le roi gisait dans un cercueil, la face découverte, et montrait encore, par la contraction de ses traits, les signes d'une violente agonie. A cette vue, le comte de Poitiers fut saisi d'un frémissement involontaire. Il s'agenouilla et pria devant l'autel, mais il se leva après quelques moments, après l'intervalle d'un *Pater noster*, suivant la remarque naïve des historiens contemporains, et sortit pour ne plus revenir. On assure que, depuis l'instant où Richard entra dans l'église jusqu'à celui où il s'éloigna, le sang ne cessa de s'échapper en abondance des deux narines du mort. On ajoute aussi, et nous aimons à le croire, qu'à ce spectacle Richard éprouva de

Richard en présence du cadavre de son père. Pag. 26.

vifs remords, et s'accusa publiquement d'être le meurtrier de son père.

Quoi qu'il en soit, les funérailles du vieux roi eurent lieu le lendemain. On voulut décorer le cadavre de quelques-uns des insignes de la royauté ; mais les gardiens du trésor de Chinon les refusèrent; on ne put obtenir qu'un vieux sceptre et un anneau de peu de valeur. A défaut de couronne, on coiffa le roi d'une espèce de diadème fait avec la frange d'or d'un vêtement de femme; et ce fut dans cet accoutrement bizarre que fut inhumé Henri, fils de Geoffroi Plantagenet, roi d'Angleterre, duc de Normandie, d'Aquitaine et de Bretagne, comte de l'Anjou et du Maine, seigneur de Tours et d'Amboise. La cérémonie eut lieu sans pompe dans le chœur du couvent de Fontevrault, en présence d'un petit nombre de chevaliers et de prélats.

Ainsi mourut le chef de la dynastie des Plantagenets. Il avait régné trente-cinq ans, et l'on a vu que ses fils avaient trouvé ce règne beaucoup trop long. Il cessa de vivre en 1189, laissant le trône libre à son fils Richard, que

nous verrons tout à l'heure briller sur la scène du monde.

Un auteur contemporain voit dans le malheur de Henri II un signe de vengeance divine. Il rapproche cette mort misérable de celles de Guillaume-le-Roux, du fils de Henri Ier, des propres frères de Henri II et de ses deux fils aînés, qui tous périrent de mort violente à la fleur de leur âge. « *Voilà,* dit-il, *le châtiment de leur règne illégitime !* »

Il faudrait être bien incrédule pour ne pas reconnaître l'intervention de la justice divine dans cette suite d'événements tragiques. Il est hors de doute que, quant à Henri II, ses malheurs furent la conséquence directe de l'usurpation qui avait réuni sous sa domination les provinces méridionales de la Gaule. Cet accroissement de pouvoir lui avait semblé un accroissement de fortune. Il avait donné à ses fils les domaines d'autrui en apanage, et s'était enorgueilli de voir sa famille régner sur plusieurs nations de mœurs et de races différentes, et rassembler sous le même joug ce qu'avait divisé la nature. Mais, au pre-

mier mouvement des peuples pour recouvrer leur indépendance, la division entra dans la famille du monarque étranger, qui vit ses enfants servir à ses sujets d'instruments contre lui-même et qui, ballotté jusqu'à sa dernière heure par des guerres domestiques, éprouva, en expirant, a dit un historien moderne, le sentiment le plus amer qu'un homme puisse emporter au tombeau : celui de mourir par un parricide.

Henri avait préparé ses dernières dispositions sept ans avant sa mort. Son testament est écrit en français, et peut-être n'y a-t-il pas dans notre langue un monument qui soit plus ancien dans ce genre. Il n'y est question que des biens personnels du monarque, les terres de la couronne passant de droit à son successeur. Il lègue 20,000 marcs d'argent, en quatre parties égales, aux chevaliers du Temple, aux chevaliers hospitaliers de Saint-Jean, aux diverses maisons religieuses de la Palestine et pour la défense de la Terre-Sainte; il donne 5,000 marcs aux maisons religieuses d'Angleterre, 3,000 à celles de Normandie, et 2,000 à celles d'Anjou. Il laisse en dot à des femmes libres, mais pauvres, de

l'Angleterre, afin qu'elles puissent se marier conformément à leur condition, 300 marcs d'or, 200 pour le même objet en Normandie, et 100 pour l'Anjou. Enfin il lègue 2,000 marcs d'argent à partager entre les religieuses de l'abbaye de Fontevrault, où il voulait être enterré, et 10,000 à différents monastères et couvents. Citons ici les dernières paroles de ce testament : « Et je vous commande, mon fils, par la foi que vous me devez et les serments que vous m'avez faits, de veiller à ce que mon testament soit inviolablement exécuté, et qu'il ne soit porté aucun empêchement à son exécution. Que si quelqu'un osait agir autrement, il encourrait l'indignation et la colère du Très-Haut, et la malédiction de Dieu, comme la mienne, retomberait sur lui. Je vous recommande aussi, archevêques et évêques, d'excommunier solennellement tous ceux qui seraient assez hardis pour s'opposer à mes dernières volontés ; car je veux que vous sachiez que le souverain Pontife les a confirmées par sa signature et son sceau, sous peine d'anathème. »

Henri avait eu de la reine Eléonore plu-

sieurs fils, dont deux seulement lui survécurent, Richard et Jean. Il avait eu aussi trois filles : Mathilde, Eléonore et Jeanne, qui épousèrent des rois et des princes. Mais, par suite des déréglements de sa conduite, ses enfants naturels étaient nombreux ; on cite principalement ceux qu'il eut de Rosamonde, fille de Walter Clifford, baron de Herfordshire. Ces désordres scandaleux n'avaient certainement pas peu contribué à rompre les liens de la famille et à empoisonner les derniers jours du roi défunt.

RICHARD CŒUR-DE-LION.

CHAPITRE PREMIER.

Portrait de Richard. — Son avénement. — Cérémonie de son couronnement. — Préparatifs d'une croisade. — Moyens que Richard emploie pour se procurer de l'argent. — Entrevue des rois d'Angleterre et de France. — Départ pour la Terre-Sainte. — Arrivée de Richard en Sicile. — Aventures. — Commencement de rivalité entre Richard et Philippe. — Dispositions réglementaires pour la croisade. — Pénitence de Richard.

Quelques traits indiqués dans l'*introduction* qui précède ont déjà pu donner une idée du caractère de Richard.

Les larmes qu'il avait répandues en voyant le cadavre de son père gisant à Fontevrault avaient été regardées comme une preuve de ses remords. Sa conduite ultérieure contribua

plus encore à le réhabiliter dans l'opinion publique. Il renvoya ses propres conseillers et voulut attacher à son service ceux qui étaient restés fidèles à son père. Un de ses premiers soins fut de faire rendre la liberté à sa mère, la reine Eléonore, tenue captive dans un château fort, et de l'investir de la haute dignité de régente.

Richard était né à Oxford, en 1156; mais il avait passé la plus grande partie de sa jeunesse sur le continent. On admirait la régularité de ses traits ; ses yeux étaient bleus, grands et pleins de feu ; il avait le teint vif, les cheveux d'un blond ardent; sa stature était haute et majestueuse, quoique peu proportionnée à cause de son embonpoint. Ses bras longs et nerveux montraient qu'il était propre à manier la lance et l'épée. Du reste, fier, emporté, présomptueux, il offrait le parfait modèle de cette chevalerie barbare telle que le XIe siècle l'avait faite. Impétueux dans ses passions, souvent désordonnées, il n'avait aucun respect ni pour les priviléges des vassaux, ni pour les droits encore bien indécis de la féodaliié. Mais ses vices, bien que nom-

breux, laissaient percer de brillantes qualités. Magnanime, hardi, entreprenant, doué d'un courage indomptable, il dut à sa valeur le surnom de *Cœur-de-Lion* que l'histoire lui a conservé. Il portait quelquefois ce courage jusqu'à l'exaltation, et n'accordait son estime qu'aux entreprises téméraires. Aux jours de combat on le reconnaissait aux rudes coups qu'il portait et aux larges blessures que faisait sa lance. Les barons l'appelaient le *prince des batailles et prouesses*. On ne connaissait dans la Guyenne et la Normandie aucun chevalier capable de lutter de force et de courage avec lui. Le fameux Guillaume des Barres, le plus accompli des paladins de France, l'avait plus d'une fois éprouvé lui-même.

Pour compléter ce portrait de Richard, il faut dire qu'il y avait quelque chose de féroce dans ce courage de lion ; qu'il était violent et emporté jusqu'à la fureur et jusqu'à la cruauté; qu'il était aussi ardent à tirer de l'argent de tous côtés, qu'il se montrait prodigue à le dissiper.

Immédiatement après la mort de son père, Richard, avec son activité habituelle, courut

en Normandie pour y recevoir l'épée ducale des mains de l'archevêque de Rouen ; sur son chemin il fit arrêter Etienne de Tours, sénéchal d'Anjou, qui fut mis à la torture et forcé de déclarer où étaient les trésors du roi défunt dont il était dépositaire. Le sénéchal les livra à son nouveau souverain, qui, possesseur de plusieurs 1000 liv. sterling, en fit des générosités aux barons d'Angleterre pour s'assurer leurs suffrages. Il fit aussi des largesses aux églises, et accorda à ses fidèles de nombreuses concessions. Il rappela les bannis, rendit aux barons leurs chartes et leurs priviléges, et, pour s'assurer l'appui du roi Philippe, il vint le trouver à Gisors, afin de lui faire hommage comme duc de Normandie et renouveler les précédents traités.

Dans cette entrevue, il fut convenu entre Philippe, roi, et Richard, duc de Normandie (c'était le seul titre qu'il prenait encore), que ce dernier, immédiatement après son élévation au trône d'Angleterre, paierait 24,000 marcs d'argent à Philippe, qui, à ce prix, lui rendrait Tours, Le Mans et Châteauroux. Le duc de Normandie s'engageait de plus à cé-

der à son suzerain Grassey, Issoudun et tous les fiefs qui étaient dans leurs mouvances.

Après avoir ainsi préparé son couronnement, Richard se rendit à Londres, où les barons et les prélats s'étaient réunis pour le recevoir. Son frère Jean, dont il avait à redouter l'influence, reçut de lui plusieurs fiefs d'une grande importance, et qui devaient former son apanage. La cérémonie du couronnement fut fixée au 3 septembre.

« A l'heure fixée, dit l'historien Lingard, le cortége se rendit des appartements du roi au palais de Westminster. Tout le chemin, jusqu'au maître-autel de l'église, était couvert d'étoffes cramoisies. Le clergé, les abbés et les évêques, ouvraient la marche; ils étaient suivis par deux barons qui portaient le chapeau de parade et les éperons d'or, et par deux comtes chargés de la main de justice et du sceptre. Les trois épées étaient confiées à Jean, frère du roi; à David, frère du roi d'Ecosse, et à Guillaume, comte de Salisbury; et, derrière eux, six comtes et six barons portaient sur leurs épaules les diverses portions des vêtements royaux. La

couronne était dans les mains du comte d'Albemarle, après lequel venait Richard lui-même, soutenu par les évêques de Durham et de Bath. Sur sa tête était étendu un dais de soie, déployé sur quatre lances tenues chacune par un baron. Baudouin, archevêque de Cantorbéry, reçut le roi à l'autel et lui déféra le serment d'usage. Richard alors dépouilla ses vêtements de dessus, chaussa des sandales d'or et reçut l'onction sur la tête, au front et aux épaules. Ses officiers personnels lui donnèrent ensuite et successivement le chapeau, la tunique, la dalmatique, l'épée, les éperons et le manteau. Ainsi vêtu, il fut mené à l'autel, où l'archevêque l'adjura solennellement de ne pas s'arroger la dignité royale s'il n'avait la ferme résolution d'observer ses serments. Il renouvela sa promesse, prit la couronne sur l'autel et la donna au prélat, qui la plaça immédiatement sur sa tête. Ainsi se termina la cérémonie. Richard remonta sur son trône, et, après la célébration de la messe, fut reconduit en pompe à ses appartements. »

On a vu plus haut que Richard avait pris la

croix en même temps que son père, aussi bien que le roi Philippe. Une expédition en Terre-Sainte devait sourire en tout temps à un prince d'un caractère aussi aventureux; mais dans le moment actuel une telle guerre avait pour lui un attrait irrésistible. Après la bataille de Tibériade, Acre, Sidon, Ascalon et Jérusalem étaient tombées au pouvoir de Saladin, soudan d'Alep et d'Egypte : Tyr restait seule aux chrétiens; et si la guerre se soutenait encore, bien que d'une manière infructueuse, on le devait aux efforts d'un millier d'hommes qui venaient tous les ans de l'Europe périr sous les murs de Saint-Jean-d'Acre. Ces considérations ne servaient qu'à enflammer l'ambition de Richard. Aussi, pendant les quatre mois de sa résidence en Angleterre, ne fut-il occupé que des préparatifs nécessaires pour reconquérir Jérusalem. Jamais il ne pouvait espérer une entreprise plus digne de sa valeur.

La France avait, presque seule, accompli la première croisade; l'Allemagne avait puissamment contribué à la seconde; la troisième fut populaire surtout en Angleterre. Mais Ri-

chard ne consentit point à se charger du commandement d'hommes inutiles comme dans les premières croisades ; il ne voulut emmener que des chevaliers et des soldats.

Tout entier à son projet, Richard se hâta de nommer, dans un concile tenu à Pipewell, aux abbayes et aux évêchés vacants, et il partagea les pouvoirs de la régence entre son chancelier Guillaume Longchamp, évêque d'Ely, et son justicier Hugues Pridsey, évêque de Durham. Pour satisfaire la reine Eléonore sa mère, il augmenta son douaire de toutes les terres qui avaient été constituées à Mathilde, femme de Henri Ier, et à Alice, veuve d'Etienne ; et, pour attacher son frère Jean à ses intérêts par les liens de la reconnaissance, il lui donna, outre le comté de Mortagne ou Mortain en Normandie, ceux de Cornwall, de Dorset, de Sommerset, de Glocester, de Nottingham, de Derby et de Lancastre en Angleterre, c'est-à-dire près du tiers du royaume.

Dans le même temps, Philippe, qui n'avait point perdu de vue la grande affaire de la Terre-Sainte, envoyait des messagers à Lon-

dres, avec ordre de notifier au nouveau roi d'Angleterre que les barons du royaume de France s'étaient rassemblés à Paris et avaient promis, par serment, de se rendre à Vézelay le dimanche de la *Quasimodo*. Philippe adressait la letre suivante à Richard : « Philippe à Richard, roi des Anglais. Ta Sérénité saura que nous ne soupirons qu'après la délivrance de la terre de Jérusalem ; nous savons que, de ton côté, tu es plein d'ardeur pour aller au saint tombeau ; donne-nous l'assurance par tes messages que tu viendras aussitôt, comme nous te la donnons par les nôtres que nous sommes prêts à partir. Scellé l'an de Jésus-Christ 1189, au mois d'octobre. »

A la réception de ce message, Richard convoqua les barons anglais dans la grande église de Westminster, et tous jurèrent, les mains nues sur le saint Evangile et l'image peinte de Thomas de Cantorbéry, qu'ils viendraient à Vézelay avec leurs coursiers et leurs armes, pour de là chevaucher dans la Palestine.

Richard avait trouvé au trésor de Salisbury plus de cent mille marcs d'argent, produit des rapines de ses ancêtres ; mais cette somme

énorme ne lui paraissant pas encore suffisante pour réaliser les gigantesques projets qu'il avait conçus, il chercha à l'augmenter par toutes sortes de moyens. Il avait une si grande avidité pour l'argent qu'il ne reculait devant aucun expédient, quelque honteux qu'il fût. Il vendit à l'évêque de Durham la jouissance viagère du comté de Northumberland, pour une somme de 1000 livres. Sous la promesse d'une somme six fois plus forte, il vendit au roi d'Ecosse les châteaux de Berwick et de Roxburgh, avec tous les droits de suzeraineté sur la couronne d'Ecosse acquis avec tant de peine par son père le roi Henri. « *Je vendrais Londres*, disait-il à ses courtisans, *si je pouvais trouver des acheteurs.* » Richard ne s'en tint pas là. Il imposa arbitrairement ses feudataires pour des sommes considérables, faisant jeter dans la Tour de Londres ceux qui ne payaient pas. Il déposa tous les baillis, les remplaça par des vicomtes, et rendit vénale la possession des comtés et des vicomtés. Il aliéna aussi les fiefs de la couronne, autrefois la récompense de la fidélité des vassaux, mesure qui provoqua beau-

coup de murmures parmi les seigneurs féodaux. Quand tous ces moyens de lever de l'argent furent épuisés en Angleterre, Richard passa en Normandie, où il remplit ses coffres par de semblables expédients.

Les rois de France et d'Angleterre s'étaient réciproquement donné parole de commencer leur pèlerinage aux fêtes de Pâques; mais la mort prématurée de la reine de France fit retarder le départ jusqu'au milieu de l'été. Ils eurent une entrevue dans la plaine de Vézelay (1er juillet), et une armée brillante, de plus de cent mille hommes, marchait sous leurs bannières. A Lyon ils se séparèrent; Philippe prit la route de Gênes, Richard celle de Marseille. Il était convenu que les deux expéditions se rejoindraient au port de Messine, en Sicile.

Avant de se séparer, les deux rois avaient fait ensemble un pacte d'alliance et de fraternité d'armes, jurant que chacun d'eux maintiendrait la vie et l'honneur de l'autre; qu'aucun ne manquerait à l'autre dans ses périls; que le roi de France défendrait les droits du roi d'Angleterre comme sa propre ville de

Paris, et le roi d'Angleterre ceux de l'autre roi comme sa propre ville de Rouen.

Dès les premiers pas, le bouillant Richard fut mis à une rude épreuve. Sa flotte n'étant pas arrivée à Marseille en même temps que lui, il ne voulut pas l'attendre, préférant noliser trente petits bâtiments pour suivre les côtes de l'Italie avec toute sa suite. Richard avait reçu, à Tours, des mains de l'archevêque de Tyr, le bourdon et la pannetière. On avait même remarqué que, le roi pèlerin s'étant appuyé sur son bourdon, le bâton s'était brisé sous le poids de ses armes, ce qui avait été regardé comme un signe de mauvais augure. Les clercs firent alors maintes tristes conjectures sur l'issue de la croisade, et tous les chevaliers expérimentés jugèrent qu'elle aurait un fâcheux résultat pour le roi Richard.

Mais l'aventureux roi d'Angleterre souriait à tous ces fâcheux pronostics. Il demeura huit jours à Marseille, et passa ce temps à accomplir de pieux devoirs et dans des exercices chevaleresques; il visita l'antique abbaye de Saint-Victor, où cent moines noirs chantaient les louanges de Dieu; il pria aussi devant

plusieurs saintes reliques renommées, telles que la côte de saint Laurent et le bras de sainte Marguerite. Puis Richard fit mettre à la voile et s'abandonna aux hasards de la navigation. Après avoir côtoyé tous les rivages de la Méditerranée, les bâtiments entrèrent dans les eaux du Tibre. Les chevaliers croisés assirent leurs tentes au milieu des ruines d'un temple antique dédié autrefois à la Fortune.

Enfin la flotte parut devant Messine le 23 de septembre. Richard ordonna que l'on fît sonner tous les cornets, et le bruit en fut si grand que les citoyens de la ville coururent aussitôt sur les remparts, craignant une attaque imprévue. Ils purent juger alors de la puissance du roi d'Angleterre, à la vue de tant de banderolles et d'armoiries diverses, parmi lesquelles on remarquait des lions, des merlettes, des tours, des croix en bande, des émaux d'azur, symboles brillants dont le soleil relevait encore l'éclat.

Richard fut reçu sur le rivage par le roi Philippe, accompagné de Tancrède, roi de Sicile. Ils eurent un assez long entretien, où ils conversèrent avec une extrême cordialité.

Philippe eut pour résidence un château royal dans l'intérieur des murailles. Le monarque anglais choisit pour demeure une maison entourée de vignes, située dans les faubourgs.

Le lendemain de son arrivée, Richard reçut la visite de Jeanne d'Angleterre, sa sœur, veuve de Guillaume II, dernier roi de Sicile. Tancrède, qui s'était emparé de la couronne après la mort de Guillaume, avait longtemps retenu cette princesse captive à Palerme. Ce n'était que sur le bruit de l'arrivée de Richard, et dans la crainte de sa colère, qu'il lui avait rendu la liberté. Jeanne raconta à son frère et aux barons anglais ses malheurs et les injustices de Tancrède ; elle fit valoir ses droits pour sa dot et divers legs que lui avait laissés son époux. On lisait dans le testament de Guillaume qu'il donnait à sa veuve, comme douaire, soixante mille mesures de blé, soixante mille d'orge, soixante mille de vin, dix galères équipées pour deux ans, une table d'or d'une grande dimension, deux trépieds d'or et vingt-quatre coupes d'argent ; de plus, une immense tente de soie, sous la-

quelle cent chevaliers auraient pu manger à leur aise.

L'occasion était belle pour Richard dont les coffres commençaient à s'épuiser ; il vint trouver Tancrède, et, plaçant sa main dans la sienne, il lui dit : « Tancrède, quand comptes-tu me payer ce que tu dois à ma sœur? Ne cherche pas de détour : il faut sur-le-champ s'acquitter. — Que me demandes-tu? J'ai déjà donné à ta sœur plus d'un million de sous. C'est un véritable puits qui absorberait tout. — Ce que tu dis là n'est pas prouvé, répliqua Richard, et ne pense pas m'échapper par des subterfuges. » En prononçant ces paroles, Richard quitta Tancrède, et, disposant ses chevaliers anglais, il s'empara de deux points fortifiés qui le rendaient maître de la ville. Ces procédés alarmèrent les Siciliens ; les troupes anglaises imitaient la conduite arrogante et la violence de leur souverain, de telle sorte que des querelles sanglantes éclataient entre elles et les habitants de Messine.

Un jour que le roi Richard, accompagné d'un seul chevalier, se promenait, par passe-temps, aux environs de Messine, il en-

tendit le cri d'un épervier qui partait de la maison d'un paysan. L'épervier et tous les oiseaux chasseurs étaient alors en Angleterre, et même en Normandie, une propriété noble, interdite aux vilains et aux bourgeois, et exclusivement réservée pour les plaisirs des grands. Richard, oubliant qu'il n'avait pas la même puissance en Sicile que dans ses propres Etats, entra dans la maison, s'empara de l'oiseau et voulut l'emporter; mais le paysan sicilien, fort de son droit, résista, et, appelant ses voisins à son aide, tira contre le roi un couteau qu'il portait à la ceinture. Richard voulut se servir de son épée pour disperser les paysans qui s'ameutaient autour de lui; mais, son épée s'étant brisée entre ses mains, il se vit forcé de prendre la fuite, poursuivi à coups de pierres et de bâtons.

Une autre aventure, d'une nature plus grave, provint également de l'habitude de tout oser en Angleterre à l'égard des vilains et des bourgeois. Il y avait près de Messine, sur le bord du détroit, un couvent de moines, assis dans une très-forte position. Richard s'empara de ce lieu et y mit garnison. Mais les

habitants de Messine voulurent montrer à l'étranger combien les offensait cet acte d'insolence et de mépris; ils fermèrent leurs portes et refusèrent l'entrée de la ville aux soldats du roi d'Angleterre. Celui-ci courut en toute hâte au palais de Tancrède, roi de Sicile, pour lui dire de châtier ses bourgeois qui osaient tenir tête à un roi. Tancrède eut la faiblesse d'ordonner aux Messinois de cesser toute démonstration hostile. La paix semblait rétablie en apparence, mais la rancune sicilienne est de plus longue durée; elle ne se calme pas toujours au gré des ménagements politiques. Peu de temps après, une troupe des plus irrités et des plus braves d'entre les bourgeois de Messine se rassembla sur les hauteurs voisines du quartier du roi d'Angleterre, pour tomber sur lui à l'improviste lorsqu'il passerait avec peu de monde. Lassés d'attendre, ils livrèrent l'assaut à la maison d'un officier normand, nommé Hugues-le-Jeune. Il y eut combat et grand tumulte, et Richard, qui était alors en conférence avec le roi Philippe sur les affaires de la croisade, accourut, s'arma, et fit armer tous ses gens.

Avec des forces supérieures, il poursuivit les bourgeois jusqu'aux portes de la ville. Ceux-ci entrèrent; mais le passage fut fermé aux Anglais, sur lesquels on fit pleuvoir, du haut des murs, une grêle de flèches et de pierres. Cinq chevaliers et cinq sergents du roi d'Angleterre perdirent la vie; enfin l'armée entière de Richard arriva; les portes furent brisées, la ville prise, et la bannière de Normandie fut arborée sur toutes les tours.

Philippe s'offensa, comme suzerain, que le gonfalon de Richard eût brillé seul sur les tours de Messine, et qu'on n'y eût pas mêlé celui de France. Il se trouvait lui-même, par cet événement, comme prisonnier de son vassal. Il se plaignit hautement de cet outrage. Après un moment d'hésitation, Richard fit enlever ses bannières, et, pour apaiser le roi de France, il lui offrit de confier la garde des portes aux chevaliers du Temple et aux Hospitaliers, jusqu'à ce que le roi de Sicile eût fait droit aux réclamations de Jeanne sa sœur.

Pour satisfaire aux réclamations de Richard, Tancrède lui paya 40,000 onces d'or, et celui-ci lui garantit en retour la possession

de la Pouille et de la Campanie. Il fiança en outre le plus jeune duc de Bretagne, Arthur, son neveu et son héritier, avec la fille de Tancrède, et s'engagea, dans le cas où ce mariage ne pourrait avoir lieu, à rendre au roi de Sicile ou à ses descendants la moitié de ce qu'il en avait reçu. Ce traité fut déposé entre les mains du pape, qui fut prié par les deux parties d'en assurer l'exécution par les censures ecclésiastiques.

Une secrète rivalité commençait à s'élever entre Richard et Philippe ; cependant ils conservaient l'un pour l'autre toutes les apparences d'une véritable amitié. Mais la générosité du roi d'Angleterre éclipsait celle de son suzerain. Richard, en effet, envoya à Philippe la moitié des 40,000 onces d'or qu'il avait reçues de Tancrède, et, quand il apprit que plusieurs personnes se plaignaient de l'énormité des dépenses causées par le séjour des croisés dans leur île, il leur offrit spontanément de contribuer de son propre trésor pour suppléer à ce qui leur manquait. A Noël, ayant invité à sa table tous les gentilshommes des deux armées, il leur dis-

tribua, après le repas, des présents proportionnés à la qualité de chacun d'eux.

Ce fut pendant ce séjour à Messine que les deux rois, en présence des comtes, des barons et des prélats, convinrent des dernières dispositions pour leur pèlerinage.

On statua qu'ils se protégeraient l'un l'autre de bonne foi, en allant et en revenant; que tous les pèlerins qui mourraient pendant le cours du voyage pourraient pleinement disposer de leurs armes, de leurs chevaux, de leurs vêtements, et de la moitié de leur argent, pourvu qu'ils n'envoyassent rien chez eux; que les clercs pourraient aussi librement faire don de leur chapelle, de leurs ornements et de leurs livres; que toutes les choses léguées qu'ils n'auraient pas, ou dont ils n'auraient pas la faculté de disposer, seraient remises dans les mains de Gauthier, archevêque de Reims, et de Manassé, évêque de Langres, pour l'appliquer à ce qu'ils jugeraient le plus convenable pour les besoins de Jérusalem. Personne autre que les clercs et les chevaliers ne devait jouer de l'argent aux dés, et encore ceux-ci ne pouvaient pas

perdre au delà de 20 sous dans tout un jour et une nuit. S'ils jouaient une plus forte somme, ils étaient condamnés à payer 100 sous au profit de la Terre-Sainte. Les rois pouvaient jouer selon leur bon plaisir; leurs serviteurs avaient cette permission jusqu'à 20 sous; quant à ceux qui n'étaient pas chevaliers, s'ils jouaient, on devait les promener tout nus, dans le camp, pendant trois jours, à moins qu'ils ne voulussent se racheter. Si les marins étaient surpris occupés à jeter les dés, ils devaient être trois fois plongés dans l'eau, du haut du navire, suivant les usages de la mer. Si un pèlerin recevait quelque chose en prêt, durant le voyage, il était tenu de le rendre au terme fixé; si le prêt avait été fait antérieurement, il n'était pas obligé de s'en acquitter pendant l'expédition; si un serviteur quittait son maître, un autre ne pouvait l'accueillir; il n'en était pas de même des clercs et des chevaliers, par rapport à leurs supérieurs dans l'ordre des fiefs. Aucun marchand, quel que fût le genre de son commerce, ne pouvait acheter du pain ou de la farine pour la revendre, à moins que cette

revente ne se fît à des pèlerins. Sur 10 deniers de la vente, les marchands étaient tenus d'en donner 1 pour le pèlerinage. Ils ne pouvaient refuser la monnaie royale à moins que le cordon ou la face ne fussent tout rognés, ni acheter de la chair de bête morte pour la revendre. Le bétail, pour être admis, devait avoir été tué sous la tente. Quant au vin, on ne pouvait le débiter qu'au prix qu'il était crié. Toutes ces ordonnances devaient être exécutées sous peine d'excommunication.

On défendit aux femmes, même aux épouses légitimes des croisés, de suivre l'armée; on craignait de voir se reproduire les désordres et les scandales qui avaient souillé la croisade précédente. Furent seules exceptées de cette prohibition les blanchisseuses et les femmes au-dessus de cinquante ans.

La saison étant trop avancée pour continuer le voyage de Terre-Sainte, on se décida à demeurer dans la Sicile jusqu'au printemps. On passa tout l'hiver au milieu des fêtes et des jeux chevaleresques. Les chevaliers des deux nations échangèrent de grands coups de lance. Tous les soirs on se réunissait dans les

plaines voisines de Messine, et là on se livrait à toutes sortes de joûtes. Il arriva qu'un paysan vint au milieu des pèlerins avec un âne chargé de roseaux, qu'on appelle vulgairement cannes; Richard et ses compagnons en achetèrent un grand nombre, en quoi ils furent imités par les chevaliers de France. Saisissant ces armes innocentes, les uns coururent au devant des autres, et engagèrent une lutte très-agréable à voir.

Dans cette rencontre, le roi d'Angleterre se trouva face à face du fameux Guillaume des Barres, avec lequel il s'était déjà mesuré dans les plaines de Normandie. Les deux champions se précipitent l'un contre l'autre avec tant d'impétuosité que le roseau se brise en leurs mains. Le manteau du roi fut tout déchiré par le coup violent que lui porta Guillaume; Richard, furieux, fondit sur son adversaire, s'efforçant de lui faire perdre les étriers; mais la force et l'adresse du chevalier l'aidèrent à esquiver le coup, tandis que le roi, entraîné par la course, chancela, et son coursier s'abattit. Prenant alors un autre cheval, Richard revint à la charge; mais tous

ses efforts furent impuissants : des Barres ne fut pas même ébranlé du choc. Alors le comte de Leicester, que Richard venait de recevoir chevalier, courut sur Guillaume des Barres pour venger son seigneur et parrain. Mais le roi l'arrêtant lui dit : « Robert, laisse-nous ; l'affaire est entre moi et lui ; » et il continua de serrer de près son redoutable adversaire qui resta toujours immobile. Enfin, ne pouvant réussir, Richard, irrité, s'écria : « Fuis de devant mes yeux, et prends garde de ne jamais reparaître devant moi ; car je serai l'ennemi à toujours mortel de ta personne et des tiens. » Ce procédé manquait de courtoisie et de générosité chevaleresque. Guillaume des Barres ne répondit point au monarque anglais ; mais il vint trouver Philippe, son seigneur, pour lui demander protection. Le roi de France se rendit le lendemain auprès de Richard. « Je ne veux rien entendre, » répondit le prince furieux. Ce ne fut que longtemps après qu'à la prière des évêques, et sur la menace d'excommunication, Richard consentit à accorder *la paix du roi* à Guillaume des Barres pendant tout le temps de la croisade.

On remarquait plus de froideur et moins d'intimité dans les rapports des deux rois de la croisade. Un nouveau sujet de discussion ne tarda pas à se présenter. Richard avait offert sa main à Bérengère, fille de don Sanche, roi de Navarre; et cette princesse venait d'arriver à Naples avec la reine douairière Éléonore. Philippe opposa en faveur de sa sœur Alix le mariage projeté, il y avait quelques années, entre elle et le roi d'Angleterre; mais Richard déclara positivement qu'il n'épouserait jamais une femme qui avait été, comme il le prouverait, la concubine de son père. Tandis qu'une rupture paraissait imminente entre les deux rois, Richard eut une entrevue avec Tancrède pour l'exécution entière de la convention qu'ils avaient arrêtée. Les deux princes se firent mutuellement des présents. Richard donna au roi de Sicile la vieille épée d'Arthur de Bretagne, trouvée dans le tombeau de l'enchanteur Merlin. Tancrède fit don au roi Richard de quatre grandes galères, de vases d'or et de robes de soie. Dans cette conférence, le roi de Sicile s'adressant à Richard lui dit : « Tu ne sais pas ce que Phi-

lippe m'a mandé à ton sujet par le duc de Bourgogne? Il m'a prévenu que je ne devais me fier à toi d'aucune manière; que tu violerais le traité que nous avons conclu; qu'enfin tu n'étais venu dans mes États que pour m'en dépouiller. Il m'a promis, en conséquence, que, si je me décidais à te faire la guerre, il me secourrait autant qu'il pourrait, pour t'abaisser toi et ton armée. — Impossible! s'écria Richard; Philippe est mon allié durant tout le pèlerinage. — Pour te prouver que je dis vrai, reprit Tancrède, je vais te montrer la charte qu'il m'a envoyée, et si le duc de Bourgogne le nie, je lui présenterai le scel de France. » En lisant ces chartes, vraies ou supposées, les yeux de Richard étincelaient de fureur. Il demande aussitôt son coursier, s'élance dans la plaine, et, courant toute la nuit, il se présente à Philippe et lui met sous les yeux la charte que lui a confiée Tancrède.

« Elle est fausse! s'écrie Philippe; je sais que depuis longtemps tu cherches des prétextes pour me soulever des difficultés. Crois-tu que j'ignore que toutes tes démarches n'ont

d'autre but que de trouver une excuse pour te dispenser d'épouser ma sœur? — Ta sœur, répondit Richard, je ne la rejette pas, mais je ne puis la prendre pour femme, car mon père en a eu une fille. Je ne suis unie à Alix que par les fiançailles.... — A qui veux-tu donc que je la donne? — Tu trouveras des comtes et des barons à qui tu pourras l'unir d'un lien plus solide. — Si tu me rends ma sœur, tu dois me rendre sa dot et son douaire, qui me font retour. — Qu'à cela ne tienne, après le pèlerinage. — Et toi, qui es mon vassal, qui épouseras-tu? — Bérengère de Navarre... — Dès ce moment, interrompit Philippe, n'attends plus de moi un visage gai et des paroles douces.»

Les deux rois se quittèrent pleins de ressentiment et de haine. La guerre fut sur le point d'éclater entre eux, mais quelques hommes sages et pieux se portèrent comme médiateurs : Philippe et Richard firent de nouveaux serments et formèrent une nouvelle alliance. Mais une paix pour laquelle on faisait chaque jour un traité ne devait pas inspirer une bien solide confiance.

Richard se livra tout à coup au repentir et à la pénitence; il fit assembler dans une chapelle les évêques qui l'avaient accompagné, se présenta devant eux en chemise, et tenant à la main, dit un chroniqueur anglais, *trois paquets de verges flexibles*, se jeta à leurs pieds, confessa ses péchés, écouta leurs remontrances, et se soumit avec docilité à la flagellation qu'avait subie, devant Pilate, le Sauveur du monde. Quelque temps après cette cérémonie, il voulut entendre le solitaire Joachim, qui vivait dans les montagnes de la Calabre, et qui passait pour avoir le don de prophétie. Sur l'invitation du roi d'Angleterre, ce saint homme quitta sa retraite, et se rendit à Messine, précédé du bruit de ses miracles.

Peu après, le roi de France, ne pouvant persister dans sa demande, dispensa Richard de sa promesse de mariage, moyennant une pension de 10,000 livres; à ce prix, il lui octroya licence d'épouser la femme qu'il voudrait. Après ce traité, les deux rois mirent à la voile pour la Terre-Sainte, après avoir de nouveau juré sur les reliques et sur l'Évangile de se sou-

tenir de bonne foi l'un l'autre dans ce voyage et au retour. Philippe vint ouvrir la brèche devant Saint-Jean-d'Acre. Il avait quitté Messine le 25 mars 1190. Quant à Richard, quoiqu'il ne fût qu'à peu de journées de distance de la Terre-Sainte, son impétuosité naturelle l'emporta, pendant plus de deux mois, dans des entreprises bien différentes. Quand le roi Philippe l'avait sommé de se tenir prêt pour le pèlerinage à la mi-mars, il avait répondu : « Je ne le puis ; j'ai fixé mon départ au passage de la mi-août. » Quand Philippe eut entendu cette réponse, il dit à ses messagers : « Retournez auprès de Richard, et annoncez-lui que je le somme de me suivre comme mon homme-lige. S'il fonde ses retards sur son prochain mariage avec Bérengère, dites-lui qu'il l'emmène, ainsi que la reine Éléonore ; il l'épousera dans la cité d'Acre, et il aura tout le temps de festoyer ses noces. » Richard répondit : « Je ne le veux ni ne le puis. »

CHAPITRE II.

Conquête de l'île de Chypre. — Mariage de Richard. — Siége de Ptolémaïs. — Richard vient au secours des assiégeants. — Effet que produit son arrivée chez les musulmans.

En sortant du port de Messine, la flotte de Richard fut dispersée par une violente tempête; trois vaisseaux périrent sur les côtes de Chypre; les malheureux échappés au naufrage furent maltraités par les habitants et jetés dans les fers : le navire qui portait Bérengère de Navarre et Jeanne, reine de Si-

cile, s'étant présenté devant Limisso, ne put obtenir l'entrée du port. Peu de temps après, Richard arriva avec toute sa flotte, qu'il avait réunie ; il subit lui-même un refus outrageant. Isaac, de la famille des Comnène, qui, pendant les troubles de Constantinople, s'était emparé de l'île de Chypre, et la gouvernait sous le titre fastueux d'empereur, osa menacer l'irascible roi d'Angleterre.

Ces menaces furent une déclaration de guerre, et de part et d'autre on courut aux armes. Isaac avait armé six galères pour la défense du port, et disposé des troupes le long du rivage. Le prince, ses gardes et ses officiers étaient splendidement équipés. Le reste de l'armée des insulaires n'avait point d'armure défensive, et combattait avec des épées, des lances, des massues. Après un vif engagement, les galères furent enlevées, et les archers, s'avançant sur les premières chaloupes, balayèrent le rivage. Richard mit pied à terre avec son impétuosité habituelle, et Limisso fut emportée. Le lendemain, Isaac se laissa surprendre dans son camp par l'activité de son ennemi, et ce ne fut qu'avec

beaucoup de peine qu'il put se réfugier à Nicosie. Humilié de ses désastres, et découragé par la défection des siens, il sollicita la faveur d'une entrevue, qui eut lieu dans une plaine voisine de Limisso.

Richard y parut monté sur un cheval d'Espagne, vêtu d'une tunique de soie de couleur rose, couvert d'un manteau brodé de croissants d'or, et tenant un bâton de commandement dans la main droite. Après de longs débats, il fut convenu qu'Isaac paierait trois mille cinq cents marcs d'or, qu'il ferait hommage au roi d'Angleterre, qu'il lui livrerait tous ses châteaux, et qu'il servirait, avec cinq cents chevaliers, dans la guerre sainte; que si, au retour, il avait donné satisfaction à son nouveau suzerain, il serait réintégré dans la possession de tous ses domaines. Mais Isaac se repentit bientôt de sa facilité et prit la fuite pendant la nuit. Toutefois, la nouvelle résistance qu'il voulut faire n'aboutit qu'à une nouvelle défaite; Nicosie se rendit, et la fille d'Isaac tomba entre les mains des vainqueurs. Le cœur brisé de douleur, Isaac abandonna la forteresse de Saint-André, et vint se jeter aux

pieds de Richard, qui, pour insulter à son orgueil et à son avarice, le fit charger de chaînes d'argent, et le relégua dans un château sur les côtes de la Palestine.

Richard, après avoir délivré les habitants de Chypre d'un maître qu'ils regardaient comme un tyran, leur fit payer ce service de la moitié de leurs biens, et prit possession de l'île, qui fut érigée en royaume, et qui demeura plus de trois cents ans sous la domination des Latins.

Ce fut dans l'île de Chypre, au sein même de la victoire, que Richard fit célébrer son mariage avec Bérengère de Navarre. Il partit ensuite pour la Palestine. Avant d'arriver sur les côtes de Syrie, il rencontra un vaisseau musulman monté par des guerriers intrépides, et chargé de toutes sortes de provisions de guerre. A la suite d'un combat meurtrier, le vaisseau disparut englouti dans les flots, et la nouvelle de cette victoire précéda Richard au camp des chrétiens. Son arrivée donna lieu à des feux de joie qui furent allumés dans la campagne de Ptolémaïs.

Déjà depuis deux ans les murailles de

Ptolémaïs étaient assiégées par les forces réunies des croisés, et Saladin la défendait de tous ses efforts.

Nous allons faire connaître le plus succinctement possible les chefs et les nations qui avaient précédé Philippe-Auguste et Richard à ce siége mémorable. La bataille de Tibériade et la prise de Jérusalem avaient jeté toutes les colonies chrétiennes d'Orient dans l'abattement et le désespoir. Une seule ville, celle de Tyr, défendue par Conrad, fils du marquis de Montferrat, arrêta toutes les forces réunies de Saladin, et donna le temps aux barons de la Palestine de revenir de leur terreur. Guy de Lusignan, roi de Jérusalem, à peine sorti d'une dure captivité, les avait réunis sous sa bannière, et, malgré le serment exigé par Saladin, qui l'obligeait à renoncer à tous ses biens et héritages dans la Palestine, et à ne jamais prendre les armes pour la cause des chrétiens, il était venu assiéger Acre ou Ptolémaïs, alors au pouvoir des Infidèles. L'armée de Lusignan ne se composait d'abord que de neuf mille chevaliers. Cette troupe fut secondée par une flotte gé-

noise, qui s'empara du rivage, et ferma toutes les avenues de la cité, du côté de la mer. Les barons de la Palestine furent bientôt rejoints par douze mille guerriers de la Frise et du Danemarck, et par la flotte anglaise, qui, n'ayant pu atteindre Richard à Marseille, avait fait voile directement pour la Palestine. D'autres combattants étaient venus aussi grossir le nombre des assiégeants, entre autres les croisés de Champagne et de plusieurs provinces de France, et les débris de la croisade précédente, que Frédéric avait amenée en personne de l'Allemagne.

Philippe, en débarquant sur le rivage de Ptolémaïs, avait trouvé cette foule de pèlerins de toutes les nations que les historiens arabes comparent à des oiseaux de proie et à des lions indomptables. Leurs tentes, de mille couleurs, étaient rangées devant la ville assiégée. C'étaient d'abord les banderoles des Génois qui se déployaient sur le rivage; auprès d'eux campaient les Hospitaliers, et non loin de là le marquis de Montferrat. Venaient ensuite Henri, comte de Champagne, Guy de

Dampierre, les comtes de Brienne, de Bar, de Châlons, de Dreux, de Blois et de Clermont, et cet évêque de Beauvais que les vieilles chroniques comparent à l'archevêque Turpin. Paraissaient ensuite les Florentins, les Anglais et les Flamands; ces derniers s'étendaient du côté de la mer. Le roi de Jérusalem, avec ses frères, et les Allemands complétaient cette multitude armée.

L'arrivée du roi Philippe avait comblé de joie les croisés. Il prit immédiatement le commandement de l'armée; il n'avait amené, dans cette expédition, que six gros vaisseaux chargés d'hommes et de vivres. Il avait avec lui un grand faucon blanc, d'un aspect terrible, et rare dans son espèce. Le roi aimait beaucoup cet oiseau et lui faisait des caresses; mais un jour l'oiseau, s'étant envolé de sa main, s'enfuit dans la ville, d'où on l'envoya au sultan. En vain le roi offrit de le racheter au prix de mille pièces d'or, il fut refusé. Cet événement causa beaucoup de joie parmi les musulmans, et leur parut d'un bon augure.

Philippe avait sur-le-champ fait tous les préparatifs nécessaires pour attaquer Ptolémaïs : les machines de guerre, les béliers, les corbeaux furent dressés ; mais, malgré ses querelles avec Richard, Philippe lui avait donné sa parole de chevalier qu'il n'attaquerait pas Ptolémaïs avant son arrivée, et, dans les habitudes militaires de cette époque, il ne pouvait fausser sa foi et priver son allié de sa part d'une gloire que tous les deux s'étaient mutuellement promise.

Quand la flotte de Richard aborda aux rivages de Ptolémaïs, c'était dans la soirée. Le retentissement des trompettes et les acclamations des pèlerins annoncèrent l'approche des barons de l'Angleterre. Philippe se rendit lui-même à bord du vaisseau que montait son vassal, et, pour prouver aux deux armées qu'il n'existait plus entre eux de motif de discorde, le roi donna la main à Bérengère de Navarre, et l'aida à descendre du vaisseau. Durant toute la nuit, l'armée chrétienne fut dans la joie ; on alluma autour des tentes des feux qui jetaient une brillante clarté. La

nouvelle de l'arrivée de Richard fit une impression plus grande encore sur les musulmans que le débarquement de Philippe-Auguste. La réputation de bravoure du roi anglais était la seule cause de cette terreur qui est consignée dans les historiens arabes.

CHAPITRE III.

Armée de Saladin. — Travaux du siége. — Maladie de Richard. — Intrigues pour désunir les rois d'Angleterre et de France. — Courtoisie de Saladin et de Malek-Adel, son frère. — Histoire du seigneur Hugues de Tabarié. — Royauté de Jérusalem. — Divers incidents du siége. — Prise de Ptolémaïs.

Le sultan Saladin, fils d'Ayoub, était à la tête des émirs musulmans dont les tribus harcelaient sans cesse les croisés et protégeaient la ville assiégée. Ce chef était un noble et vaillant adversaire pour les deux rois. Considéré comme l'élu de Dieu par les musulmans, il unissait à la valeur la plus brillante la no-

blesse et la générosité qui, à cette époque de chevalerie et de batailles, tempéraient les dures habitudes de la guerre. A sa voix tous les zélés musulmans avaient pris les armes. Tous ceux qui ne pouvaient prendre les armes étaient obligés de payer une sorte de tribut ou dîme pour la guerre sacrée, à l'instar de la *dîme saladine* levée chez les chrétiens.

L'armée de Saladin se partageait en trois corps distincts. Une des ailes était confiée à Malek-Adel, le frère chéri du sultan; l'autre était sous les ordres de Malek-Madaffer, prince de Hamah et neveu de Saladin. Au centre on remarquait les deux fils de cet illustre sultan : Malek-Daher, prince d'Alep, et Malek-Afdal, prince de Damas.

Saladin avait passé l'hiver sur la montagne de Karouba ; les fatigues, les combats, la disette et les maladies avaient affaibli son armée ; il était affaibli lui-même par un mal qui résistait à tous les efforts de la médecine, et qui, plusieurs fois, l'avait empêché de suivre ses guerriers sur le champ de bataille. Quand il apprit l'arrivée de deux puissants monarques chrétiens, il sollicita de nouveau par des

messagers les secours des princes musulmans. Dans toutes les mosquées on fit des prières pour le triomphe de ses armes et la délivrance de l'islamisme; dans toutes les villes les imans exhortaient les populations à s'armer contre les ennemis du Croissant.

Les Anglais ayant réuni leurs forces à celles des autres croisés, la ville assiégée vit devant ses murs les plus illustres guerriers et les plus vaillants capitaines de l'Europe. En voyant d'un côté les tours et les murs de Ptolémaïs, de l'autre le camp des chrétiens, où l'on avait bâti des maisons, tracé des rues, élevé des forteresses, on aurait dit deux cités rivales prêtes à se faire la guerre. La présence de Philippe et de Richard jeta l'effroi parmi les musulmans. Le roi de France passait en Orient pour un des princes les plus illustres de la chrétienté; on regardait le roi d'Angleterre comme surpassant les autres princes chrétiens par son courage et par l'activité de son génie.

Les chrétiens auraient facilement triomphé des ennemis qu'ils avaient à combattre, si l'accord entre leurs rois avait pu subsister

quelque temps. Mais quelle union pouvait résister aux souvenirs du passé et aux motifs de rivalité que chaque jour faisait naître? Ce n'était pas sans jalousie que Philippe-Auguste entendait sans cesse célébrer dans le camp la conquête de l'île de Chypre. Vainement même il réclamait la moitié de cette conquête en invoquant les conditions du traité de Vézelay. L'armée de Richard était beaucoup plus nombreuse que celle du roi de France; et, comme le premier avait épuisé son royaume avant de s'embarquer, son trésor se trouvait mieux garni que celui de son suzerain. Philippe, à son arrivée, avait promis 3 écus d'or aux chevaliers qui étaient sans solde, et tous s'applaudissaient de sa générosité; mais Richard leur promit, en arrivant, 4 pièces d'or et fit oublier les dons du monarque français. Philippe ne pouvait supporter qu'un prince qui était son vassal eût plus de crédit que lui sur l'armée, et Richard contribuait encore à augmenter ce mécontentement, en dédaignant d'obéir à un souverain qu'il surpassait en puissance et peut-être en valeur.

Cependant on poursuivait sans relâche les

travaux du siége; on dressait des machines, on livrait chaque jour des assauts; mais rarement les Français et les Anglais combattaient ensemble, et chaque combat devenait un sujet de discorde. Des débats s'élevèrent parmi les croisés au sujet des prétentions au trône de Jérusalem. Philippe, à son arrivée, s'était déclaré pour Conrad; par esprit d'opposition, Richard se déclara pour Guy de Lusignan, et l'armée chrétienne, remplie de troubles, se vit de nouveau divisée en deux partis. On voyait d'un côté les Français, les Allemands, les Templiers, les Génois; de l'autre, les Anglais, les Pisans, les Hospitaliers.

Le roi d'Angleterre et le roi de France étaient tombés malades à leur arrivée au camp de Ptolémaïs, ce qui ralentit un moment les progrès du siége. Pendant leur maladie, les souverains avaient envoyé des députés à Saladin, et l'on doit dire que, de part et d'autre, il y eut assaut de courtoisie. Saladin offrait aux rois chrétiens des fruits de Damas, et ceux-ci donnaient en présent au prince musulman des bijoux et des joyaux. Ces manières, inconnues jusqu'alors, présen-

taient un étrange contraste avec l'animosité barbare des combattants; et, dans l'état de trouble et d'agitation où se trouvaient les esprits, on se montra plus disposé à croire à la perfidie et à la trahison qu'à la générosité. Les partisans de Richard accusaient Philippe, et ceux de Philippe reprochaient à Richard d'entretenir de coupables intelligences avec l'ennemi. Le roi de France répondait à ces calomnies en livrant chaque jour des combats aux Turcs. Quant à Richard, toujours malade, il se faisait porter au pied des remparts de la ville, pour exciter par son exemple l'ardeur des assiégeants.

Un matin, un chrétien demanda à parler à Saladin. Malek-Adel et Afdal le reçurent au-devant de la tente. « N'a pas qui veut, lui répondirent-ils, la permission de jouir de la vue du sultan; il faut, avant tout, qu'il la donne. » Saladin ayant permis qu'on fît entrer le chrétien, celui-ci lui donna le salut de la part du roi d'Angleterre, et dit : « Sultan, mon maître désire avoir une entrevue avec toi; si tu veux lui accorder un sauf-conduit, il viendra te trouver, et t'instruira lui-même de ses vo-

lontés, à moins que tu n'aimes mieux choisir dans la plaine un lieu situé entre les deux armées, où vous puissiez traiter ensemble de vos intérêts. »

Saladin répondit: « Si nous avons une conférence, il ne comprendra pas mon langage ni moi le sien; autant vaut donc recourir à l'intermédiaire d'un ambassadeur. » Il fut convenu que l'entrevue aurait lieu entre le roi et Malek-Adel. Mais, les jours suivants, le député ne reparaissant pas, le bruit courut que le roi de France avait fait défense expresse à Richard d'aller vers le sultan. Toutefois, quelque temps après, le député revint pour démentir ces bruits. « Je gouverne, disait Richard dans sa lettre, et je ne suis pas gouverné; si j'ai tardé au rendez-vous, c'est à cause de ma maladie. »

Malek-Adel envoya des poulets à Richard pour se nourrir pendant sa convalescence. Le roi anglais renvoya au sultan un prisonnier musulman, et Saladin remit au député une robe d'honneur; ensuite Richard envoya demander des fruits et de la neige qui lui furent accordés.

Parmi les prisonniers de Saladin se trouvait Hugues de Tabarie, seigneur de Galilée, de la race valeureuse des Francs. Saladin, qui connaissait sa valeur, l'accueillit avec distinction ; mais, selon la coutume des musulmans, il lui déclara qu'il eût à se racheter moyennant la forte rançon de 100,000 besants, ou bien qu'on lui ferait trancher la tête. « Mais, brave chevalier, lui dit Saladin, je te donne deux années pour recueillir ta rançon ; va en France : tes nobles compagnons te prêteront facilement cette somme. » Hugues promit de revenir au terme fixé ; mais, au moment de son départ, Saladin le fit appeler et le pria, par le nom de Dieu, non-seulement de lui faire connaître les lois de la chevalerie, mais encore de lui conférer cette dignité avant son départ. Le seigneur de Tabarie hésita quelque temps : l'ordre de chevalerie exigeait la foi chrétienne; mais à la fin, vaincu par les prières impérieuses du sultan, il se décida à l'armer chevalier et lui imposa les trois grands commandements du symbole chevaleresque : 1° ne jamais parler contre la vérité ; 2° secourir les dames et les orphelins ;

3° ne jamais reculer devant l'ennemi. Saladin fut si ravi de l'excellence de ces préceptes qu'il accorda sur-le-champ la liberté à dix chevaliers chrétiens au choix du seigneur de Tabarie. Alors celui-ci, prenant la parole, lui dit : « Tu me dis d'aller quêter une rançon en Europe ; tu es chevalier maintenant : je m'adresse à ta générosité pour l'obtenir. — Tu ne m'auras pas invoqué en vain, répondit le sultan : je te donne la moitié de ta rançon; suis-moi maintenant, je te ferai trouver le reste. » En disant ces mots, il conduisit le seigneur de Tabarie dans la salle des émirs, qui, accroupis sur de riches coussins, à la manière orientale, jouaient avec des pêches de Damas, et leur dit : « Voilà le vaillant comte franc de qui je tiens l'ordre de chevalerie ; il demande que vous contribuiez à sa rançon. » Alors, tous à l'envi, donnèrent des pièces d'or. Il manquait encore treize mille pièces; Saladin les remit à son noble parrain, qui porta dans toute l'Europe la renommée de Saladin, comme prince généreux et magnifique.

Cependant la royauté de Jérusalem était

toujours vivement disputée. Après de longues contestations, on décida que Guy de Lusignan conserverait le titre de roi durant sa vie, et que Conrad et ses descendants lui succéderaient. On convint en même temps que, lorsqu'un des deux monarques (Richard ou Philippe) attaquerait la ville, l'autre veillerait à la sûreté du camp et contiendrait l'armée de Saladin. Le siége fut repris avec une nouvelle ardeur ; mais les assiégés avaient employé à fortifier la ville le temps que les croisés avaient consumé en vaines disputes. Aussi, quand ces derniers se présentèrent devant les murs, rencontrèrent-ils une résistance à laquelle ils ne s'attendaient point. L'armée de Saladin favorisait sans cesse les efforts des assiégés en harcelant l'armée chrétienne. Dès que le jour commençait à paraître, le bruit des cymbales et des trompettes, signal des combats, retentissait dans le camp des Turcs et sur les remparts de Ptolémaïs. Saladin était là pour encourager ses soldats : son frère Malek-Adel donnait l'exemple de la bravoure à tous les émirs. Plusieurs grandes batailles furent livrées au pied des

collines où campaient les croisés. Deux fois ceux-ci tentèrent un assaut général, et deux fois ils furent obligés de revenir défendre leur camp, menacé par Saladin.

Dans une de ces attaques, un chevalier défendit seul une des portes du camp contre une multitude de musulmans. Les historiens arabes parlent de ce chevalier comme d'un démon qu'animaient tous les feux de l'enfer. Les flèches, les pierres, les coups de lances ne pouvaient rien contre lui ; tous ceux qui l'approchaient recevaient la mort, et lui seul, au milieu du carnage, semblait n'avoir rien à redouter. Ce ne fut qu'en jetant le feu grégeois sur sa tête qu'on put le mettre hors de combat. Il périt dévoré par les flammes.

Dans un assaut, on vit les croisés combler les fossés de la place avec leurs chevaux morts et les cadavres de leurs compagnons tombés sous le fer de l'ennemi ou moissonnés par les maladies. Les assiégés relevaient les morts entassés sous leurs murs par les chrétiens, et les rejetaient en lambeaux sur le bord du fossé, où le glaive des batailles frappait sans cesse de nouvelles victimes. Rien

ne peut égaler la courageuse persévérance des chrétiens; ni le spectacle de la mort, ni les obstacles, ni les fatigues ne pouvaient les arrêter. Lorsque leurs tours de bois et leurs béliers étaient réduits en cendres, ils creusaient la terre et s'avançaient, par des chemins souterrains, jusque sous les fondements des remparts. Chaque jour ils mettaient en œuvre un nouveau moyen, inventaient de nouvelles machines pour battre la place.

Au rapport d'un historien arabe, ils élevèrent auprès de leur camp une colline de terre d'une hauteur prodigieuse; en jetant sans cesse la terre devant eux, ils faisaient avancer peu à peu cette montagne vers les remparts de la ville. Elle n'en était plus séparée que par la moitié de la distance du parcours d'une flèche, lorsque les assiégés la détruisirent en faisant une sortie impétueuse. Cependant la ville commençait à s'affaiblir visiblement. La *Tour Maudite*, attaquée par les Français, n'offrait plus la même résistance. Les munitions manquaient; le découragement gagnait tous les cœurs; le peuple murmurait contre Saladin et contre les émirs. Dans cette

pénible extrémité, le commandant de la ville, appelé Meschtoub, se rendit à la tente du roi de France, et lui dit : « Il y a quatre années que nous sommes maîtres de Ptolémaïs. Lorsque les musulmans y entrèrent, ils laissèrent à tous les habitants la liberté de se transporter partout où ils voudraient avec leurs familles : nous vous offrons aujourd'hui de vous rendre la ville, et nous ne vous demandons que les conditions que nous avons accordées aux chrétiens. »

Philippe, après avoir assemblé les principaux chefs de l'armée, répondit que les croisés ne consentiraient point à épargner les habitants et la garnison de Ptolémaïs, si les musulmans ne rendaient Jérusalem et toutes les villes chrétiennes tombées en leur pouvoir depuis la bataille de Tibériade. Le commandant de la ville, irrité de cette réponse, se retira en jurant par Mahomet de s'ensevelir sous les ruines de la cité. « Nos derniers efforts seront terribles, s'écria-t-il, et *lorsque l'ange Redouan conduira un de nous en paradis, le sinistre Malek en précipitera cinquante des vôtres en enfer.* »

A son retour dans la place, ce brave commandant fit passer son courage et son indignation dans toutes les âmes. Aux premiers assauts, les chrétiens furent repoussés avec une vigueur qui les remplit d'étonnement.

Mais le courage des musulmans ne provenait que du désespoir ; il fut de courte durée. Bientôt les soldats de l'islamisme retombèrent dans leur premier abattement. Les secours qu'on attendait n'arrivaient point, et rien ne pouvait sauver la ville. Plusieurs émirs se jetèrent la nuit dans une barque pour aller chercher un asile dans le camp de Saladin, aimant mieux s'exposer aux reproches du sultan, ou périr au milieu des eaux, que d'être égorgés par les chrétiens. Cette désertion et la vue des tours ruinées ajoutèrent à l'effroi des musulmans. Ils formèrent le projet de sortir de la place au milieu de la nuit, et de braver tous les périls pour rejoindre l'armée ; mais leur projet fut découvert par les croisés, qui gardèrent tous les passages par lesquels l'ennemi pouvait leur échapper. Dès lors les assiégés ne songèrent plus qu'à sauver leur vie par une capitulation qui fut ac-

ceptée. Ils promettaient de faire rendre aux Francs le bois de la vraie Croix avec seize cents prisonniers; ils s'engageaient en outre à payer deux cent mille pièces d'or aux chefs de l'armée chrétienne. Des otages et tout le peuple enfermé dans Ptolémaïs devaient rester au pouvoir du vainqueur jusqu'à l'entière exécution du traité.

Ce fut avec une profonde douleur que Saladin apprit cette capitulation. Il convoqua son conseil pour savoir s'il l'approuverait; mais déjà les étendards des croisés flottaient sur les murs et les tours de Ptolémaïs.

CHAPITRE IV.

Entrée des croisés dans Ptolémaïs. — Outrage que fait Richard à Léopold, duc d'Autriche. — Partage du butin. — Piété des croisés. — Philippe prend la résolution de retourner en France ; ses motifs. — Horrible massacre des prisonniers de Ptolémaïs.

Ainsi finit le siége de Ptolémaïs, après avoir duré plus de deux années. Dans ce siége, les croisés versèrent plus de sang et montrèrent plus de bravoure qu'il n'en eût fallu pour faire la conquête de l'Asie. « Dans l'espace de deux ans, dit un historien arabe, le fer des musulmans moissonna plus de soixante mille

chrétiens; à mesure que ceux-ci périssaient sur terre, il se multipliaient sur mer; toutes les fois qu'ils osèrent nous attaquer, ils furent tués ou faits prisonniers; néanmoins d'autres leur succédaient, et pour cent qui succombaient il en reparaissait mille. »

Le lendemain de la capitulation de Ptolémaïs, Pierre de Melo, pour le roi de France, et Hugues Savenay, pour le roi d'Angleterre, firent leur entrée dans la cité vaincue, à la tête de cent chevaliers, portant devant eux les bannières et les gonfalons de leurs suzerains, qu'ils arborèrent sur les plus hautes tourelles. Ils prirent possession de la citadelle et mirent des gardes aux portes pour empêcher les pèlerins d'y pénétrer. Léopold, duc d'Autriche, ayant aussi fait placer sa bannière sur une des tours de Ptolémaïs, en signe de suzeraineté, Richard la fit arracher avec violence et la déchira en présence des barons, soutenant que la conquête n'appartenait qu'aux deux rois de France et d'Angleterre. Le duc d'Autriche, qui avait à peine deux cents chevaliers sous lui, ne pouvait lutter contre Richard; il dissimula l'outrage

qu'on lui faisait ; mais au fond de son cœur il en conserva un ressentiment profond, ainsi qu'il le prouva plus tard.

Philippe et Richard exclurent, contre tout droit, les nations autres que les leurs du partage du butin, qui semblait devoir être commun. Ces deux rois s'adjugèrent exclusivement tout ce que les capitulations leur donnaient. Cette conduite inique, et peu conforme aux lois et aux coutumes féodales, excita des plaintes nombreuses dans l'armée des croisés. L'un de leurs chefs, Conrad, marquis de Tyr, quitta l'armée et se retira dans sa principauté. Les croisés allemands ne voulurent plus avoir de communications avec les barons de France et d'Angleterre. Néanmoins les deux monarques continuèrent à se partager le butin que l'armée chrétienne avait fait dans Ptolémaïs.

Un soin pieux occupa tout d'abord les croisés, dès qu'ils furent en possession de la cité ; ce fut de faire purifier les églises, quelque temps auparavant converties en mosquées, et qui furent rendues au culte chrétien. Plusieurs prélats, les archevêques de Tyr, de

Pise, les évêques de Salisbury, d'Évreux et de Bayeux, l'étole au cou et la mître en tête, présidèrent à cette cérémonie.

Pendant ce temps-là, les Génois et les commerçants de Pise se faisaient assurer tout un quartier et le port de Ptolémaïs, moyennant une redevance annuelle de 15 sous tournois. On démonta tous les pierriers et toutes les machines de guerre.

Le roi Richard revint bientôt à ses plaisirs. Il envoya à Saladin des faucons et des levriers dressés pour la chasse ; à son tour le sultan lui fit offrir quelques présents, et, selon sa coutume, des poires succulentes de Damas. Quant au roi Philippe, il fut saisi par une maladie violente. Une fièvre horrible le tourmentait, et fit un si grand ravage dans sa constitution qu'il perdit tous ses cheveux, et que les ongles tombèrent de tous ses doigts. Le bruit courut que tous ces phénomènes étaient l'effet d'un poison mortel qu'on lui avait fait prendre. Les soupçons planèrent même sur le roi d'Angleterre ; mais un homme de la trempe de Richard ne pouvait avoir recours à la plus infâme lâcheté pour se dé-

faire d'un rival. Quoi qu'il en soit, Philippe prit tout à coup la résolution de retourner en France. Cette résolution a donné lieu à diverses interprétations ; les uns y ont vu une marque de jalousie de la part de Philippe : le nom et les exploits de Richard avaient, en effet, presque effacé la supériorité du roi de France ; le suzerain était resté bien au-dessous du vassal. D'autres ont supposé à Philippe la pensée déloyale de profiter de l'absence de Richard pour s'assurer des conquêtes et arrondir ses domaines. Il est peut-être plus juste de conjecturer que la maladie et le manque d'argent furent les principales causes qui amenèrent le roi de France à prendre cette décision.

Le 22 juillet 1191, Richard faisait une partie d'échecs avec le comte de Glocester. Autour de la table se trouvaient la jeune Isabelle de Bavière, Jeanne de Sicile et la princesse de Chypre, occupées à broder de riches écharpes. Tout à coup la porte s'ouvre, et un des servants d'armes annonce que Robert, évêque de Beauvais, Hugues, duc de Bourgogne, et Drogon, d'Amiens, désirent com-

muniquer un message au nom du roi de France. On les introduit, et les trois envoyés, sans rompre le silence, versent d'abondantes larmes. « Ne pleurez pas, leur dit Richard, je sais ce que vous allez me demander : votre Sire veut revoir sa patrie, et vous venez de sa part m'en demander le congé et la permission. — Seigneur, tu sais tout, répondit le duc de Bourgogne ; nous venons en effet pour obtenir la permission du départ ; car le roi dit que, s'il ne l'obtient, il va mourir. — Hugues, s'écria Richard, déshonneur éternel pour Philippe et son royaume s'il quitte cette terre sans achever l'ouvrage ! Il doit mourir, ajouta-t-il avec un sourire moqueur, parce qu'il ne voit plus sa belle cour de Paris ! Qu'il parte, et qu'il fasse ce qui lui conviendra. »

Au fond, Richard n'était pas fâché de n'avoir plus de rival dans l'armée chrétienne ; il consentit sans peine au départ de Philippe, et se contenta d'exiger de lui sa promesse royale qu'à son retour en Europe il n'entreprendrait rien contre les domaines et les provinces de la couronne d'Angleterre. Le roi de France aurait peut-être consenti à rester, mais il de-

mandait que Richard lui donnât la moitié de l'île de Chypre, aux termes de leur traité. « Il n'aura pas ce qu'il demande ; il peut partir. » Telle fut la réponse de Richard.

Philippe avait tant d'empressement pour son départ qu'il envoya en toute hâte ses barons pour arrêter les conditions d'un traité que les deux rois signèrent le 29 juillet. Philippe donnait à Conrad, marquis de Monferrat, tout ce qui lui appartenait dans la cité de Ptolémaïs ; il jurait sur les saints Evangiles qu'il ne permettrait en aucune manière qu'on fît la moindre insulte aux possessions du roi d'Angleterre en Occident, à ses hommes et à ses terres. Il promettait de les défendre avec le même zèle qu'il protégerait sa ville de Paris. Philippe laissait dans la Palestine le duc de Bourgogne, le principal de ses barons, avec cent chevaliers. Il donnait cinq cents servants d'armes à Raymond, prince d'Antioche, et quatre cents marcs d'argent. De plus, il laissait cinq grands navires chargés d'armes et de chevaux.

Philippe et Richard se partagèrent les prisonniers sarrasins qu'ils avaient faits dans

Ptolémaïs ; puis le roi de France manda tous les barons qu'il laissait dans la Palestine, et leur adressa une allocution dans laquelle il les exhortait à bien faire leur devoir. Philippe quitta l'armée le 31 juillet. Les gens de sa suite montèrent sur quatorze galères, et sa petite flotte fit voile pour l'Europe. Philippe était de retour dans son château de Fontainebleau un peu après les fêtes de Noël.

Richard resta seul chargé de faire exécuter la capitulation de Ptolémaïs. Plus d'un mois s'était écoulé, et Saladin ne payait pas les deux cent mille besants qui avaient été promis en son nom ; il n'avait point restitué le bois de la vraie Croix, et les prisonniers auxquels il s'était engagé à rendre la liberté étaient encore dans les fers. Richard déclara que les otages paieraient de leur tête la perfidie de leur maître. «Alors le roi d'Angleterre, dit un témoin oculaire (Gauthier Vinisauf), dont toute l'ambition était d'abattre l'orgueil des musulmans, de confondre leur malice et leur arrogance, de punir l'islamisme des outrages faits à la chrétienté, fit sortir de la ville, le vendredi après l'Assomption, deux mille sept

cents musulmans enchaînés, et donna ordre de les mettre à mort. Ceux qui étaient chargés d'exécuter cet ordre crurent venger par leur mort celle des prisonniers chrétiens tués à coups de traits et à coups de flèches. » Ce dut être un spectacle bien horrible que celui de ces deux mille sept cents têtes tombant sous le glaive de leurs bourreaux. A la même heure, un pareil nombre de prisonniers fut massacré sous les murs de Ptolémaïs par les troupes du duc de Bourgogne. De cinq mille captifs, cinq émirs seulement furent épargnés sous espoir d'échange ou de rançon. Ce ne fut pas encore la fin de cette sanglante tragédie. On abandonna les cadavres des victimes aux soldats, qui les éventrèrent pour découvrir dans leurs entrailles les pierres précieuses qu'ils prétendaient avoir été avalées par ces malheureux.

Cette exécution sanglante, quelque inhumaine qu'elle soit, ne fut considérée ni par les chrétiens ni par les mahométans avec toute l'horreur qu'elle méritait; mais, si l'on en croit le récit du chroniqueur anglais, Richard ne doit pas être seul accusé de cet acte

de barbarie, car l'exécution des captifs avait été résolue dans un conseil formé des chefs de l'armée chrétienne. Le siècle était foncièrement barbare. On voit d'ailleurs dans les chroniques arabes que Saladin aurait été sommé plusieurs fois d'accomplir ses promesses; que les chrétiens l'auraient menacé plusieurs fois de mettre à mort les captifs qu'ils avaient entre les mains, s'il ne remplissait les conditions du traité.

Sans doute les croisés eussent préféré à ces actes de sanglantes représailles le paisible accomplissement d'un traité qui leur offrait de grands avantages; et ce fut sans doute aussi pour les priver de ces avantages que la politique de Saladin sacrifia la vie des captifs et des otages qu'il lui eût été facile de racheter. Au moment où la guerre allait se poursuivre avec fureur, le sultan, craignant de nouveaux revers, ne pouvait se résoudre à remettre aux mains de ses ennemis plus de deux mille prisonniers prêts à combattre contre lui, deux cent mille pièces d'or qui devaient servir à l'entretien de cette armée qu'il n'avait pu vaincre, et le bois de la vraie

Croix, dont la vue échauffait dans les combats l'enthousiasme des guerriers chrétiens. Au reste, la plupart des musulmans d'alors n'accusèrent point à cette occasion la barbarie de leurs ennemis, et ne reprochèrent qu'à Saladin la mort de leurs frères abandonnés au glaive des Francs. Les plaintes mêmes qui s'élevèrent à ce sujet contre lui parmi ses émirs et ses soldats nuisirent beaucoup dans la suite aux progrès de ses armes, et le forcèrent enfin de terminer la guerre.

Les croisés victorieux oublièrent un moment, au sein des plaisirs, le but de leur sainte entreprise; mais bientôt Richard donna le signal du départ.

CHAPITRE V.

Marche de l'armée des croisés. — On arrive à Césarée. — Bataille. — Richard est blessé. — Intrépidité de Richard. — Sa victoire sur Saladin. — Danger qu'il court dans les environs de Jaffa.

Ici commence une série de luttes et de faits d'armes qui mettront dans tout leur jour la gloire militaire de Richard, gloire brillante au point de vue chevaleresque, mais aussi gloire stérile puisqu'elle manqua totalement son but.

Après avoir campé plusieurs jours hors de

Ptolémaïs, Richard donna l'ordre de se mettre en marche. Le plus grand nombre des pèlerins avaient peine à s'éloigner d'une ville qu'ils avaient trouvée remplie de délices. Cent mille croisés traversèrent le Bélus, s'avançant entre la mer et le mont Carmel. Une flotte partie de Ptolémaïs côtoyait le rivage, chargée de munitions de guerre et de vivres. L'étendard de la guerre sainte suspendu à un mât élevé était porté sur un char monté sur quatre roues recouvertes de fer. C'était là que l'armée se ralliait dans les moments de péril; c'était autour de ce char qu'on transportait les blessés au milieu des combats. La marche des croisés était lente; cette lenteur était conseillée par la prudence, car les musulmans les attendaient partout sur leur passage, et cherchaient à les surprendre dans tous les défilés. Montés sur des chevaux arabes et armés à la légère, ils harcelaient l'armée chrétienne, fuyant comme l'hirondelle lorsqu'ils étaient poursuivis, revenant à la charge aussitôt qu'on cessait de les poursuivre.

L'armée chrétienne avait aussi à lutter contre les difficultés de la route. Souvent la

marche des cavaliers et des fantassins était embarrassée par des herbes et des plantes qui s'élevaient à la hauteur de l'homme. Des oiseaux sauvages s'échappaient de leurs retraites et fuyaient à travers les soldats qui quittaient leurs rangs pour les poursuivre. Le jour sous un soleil dévorant, la nuit en proie à une multitude d'insectes appelés *tarentes*, dont les piqûres leur causaient d'insupportables douleurs, les croisés avaient beaucoup à souffrir. Des hommes périrent de fatigue; un grand nombre de chevaux furent blessés par les traits de l'ennemi. Lorsqu'un pèlerin mourait, la troupe à laquelle il appartenait l'ensevelissait au lieu même où il avait rendu le dernier soupir, et poursuivait sa route en chantant les hymnes des morts. L'armée faisait à peine trois lieues par jour ; chaque soir les tentes étaient dressées ; avant l'heure du sommeil, un héraut d'armes criait dans tout le camp : *Seigneur, secourez le saint Sépulcre.* Il prononçait trois fois ces paroles, et toutes l'armée les répétait en levant les yeux et les mains vers le ciel.

Après six jours de marche et de fatigue, les

croisés arrivèrent à Césarée. On campa autour d'un lac, à peu de distance de la cité. Les chrétiens avaient repoussé plusieurs attaques des musulmans, mais il leur restait à vaincre de plus grands obstacles encore. Saladin avait rassemblé toute son armée, qui brûlait du désir de venger la perte de Ptolémaïs et le massacre des captifs. A la vue de ces préparatifs, Richard, disent les historiens arabes, fit proposer la paix au frère de Saladin ; mais comme il demandait Jérusalem, et qu'il irrita l'orgueil des Turcs, la guerre succéda bientôt aux négociations. L'armée du sultan était partout, tantôt devant, tantôt sur les flancs, tantôt derrière. A chaque passage d'un torrent, à chaque défilé, à chaque village on livrait un combat. Placés sur les hauteurs, les archers musulmans ne cessaient de lancer des flèches sur les croisés ; les armures des guerriers chrétiens étaient tellement hérissées de traits que les chevaliers, suivant l'expression d'un auteur arabe, ressemblaient à des porcs-épics. A peu de distance de Césarée, Richard fut atteint d'une flèche au côté gauche. Toujours combattant,

toujours harcelés, les chrétiens arrivèrent à la rivière de Rochetalis, appelée *Leddar* par les Arabes. Là, deux cent mille musulmans les attendaient pour leur disputer le passage ou leur livrer bataille.

Le roi Richard n'était pas homme à refuser une pareille occasion : il se prépara à une action décisive. Il partagea son armée en cinq corps : les Templiers formaient le premier, les guerriers de la Bretagne et de l'Anjou le second ; les Poitevins avec le roi Guy occupaient le troisième rang ; les Anglais et les Normands formaient le quatrième corps ; les Hospitaliers marchaient ensuite, et derrière eux s'avançaient lentement les archers. Le roi d'Angleterre et le duc de Bourgogne, avec une troupe d'élite, se transportaient tantôt vers le front, tantôt sur les derrières et sur les flancs de l'armée. Les bataillons des chrétiens marchaient serrés les uns contre les autres. Ordre était donné aux soldats de conserver leurs rangs et de rester immobiles à l'approche de l'ennemi.

L'armée était ainsi rangée en bataille, lorsqu'à la troisième heure du jour on vit une

nuée de musulmans qui descendaient des montagnes et se ruaient sur l'arrière-garde des croisés. Cette foule d'ennemis se composait d'Arabes bédouins, de Scythes, d'Ethiopiens. Le bruit de leurs cistres, de leurs clairons, de leurs cymbales, avait quelque chose de formidable. Ils poussaient d'affreux hurlements dans le double but d'effrayer l'ennemi et d'entretenir parmi eux l'ardeur des combats et l'ivresse de la victoire. Malgré leurs attaques, l'armée chrétienne n'avait point interrompu sa marche vers Arsur. Les musulmans, ne pouvant parvenir à ébranler les Francs, les appelaient une *nation de fer*.

Six trompettes devaient donner le signal de l'engagement général, deux à la tête de l'armée, deux au centre, deux à l'arrière-garde. C'était Richard qui avait donné cet ordre. Le signal était impatiemment attendu. Mais, à force d'être harcelés, quelques chevaliers, plus ardents que leurs compagnons, se précipitèrent sur les musulmans, et leur exemple ne tarda pas à entraîner le reste de l'armée, qui ne pouvait supporter la honte de rester ainsi sans combattre. Bientôt la bataille de-

vint générale, et les scènes de carnage s'étendirent depuis les montagnes jusqu'à la mer.

L'intrépide Richard se montrait partout où les chrétiens avaient besoin de son secours, et partout les rangs des ennemis s'ouvraient à son passage. Une épaisse poussière ajoutait au désordre de la mêlée : la plaine était jonchée d'étendards déchirés, de lances rompues, d'épées brisées. Vingt chariots n'auraient pas suffi pour porter les javelots et les traits qui couvraient la terre.

Richard fit des prodiges de valeur dans cette journée. Aucun musulman ne pouvait tenir devant lui : suivant les chroniques contemporaines, en le voyant culbuter les ennemis, on eût dit un moissonneur abattant des épis. Au moment où les chrétiens victorieux se remettaient en marche et s'avançaient vers Arsur, les musulmans, poussés par le désespoir, vinrent encore attaquer l'arrière-garde. Richard, qui deux fois déjà avait repoussé l'ennemi, vole au lieu du combat, suivi seulement de quinze chevaliers, et répétant à haute voix le cri de guerre des chrétiens : *Dieu, secourez le saint Sépulcre!* Les plus

braves suivent le roi ; les musulmans sont dispersés au premier choc, et leur armée, vaincue pour la troisième fois, eût été entièrement détruite, si les bois voisins du champ de bataille n'eussent dérobé leur retraite précipitée.

Dans cette bataille, Saladin perdit plus de huit mille de ses soldats et trente-deux de ses émirs. La victoire de Césarée ne coûta aux chrétiens que mille de leurs guerriers, mais ils eurent à déplorer la perte d'un de leurs chefs les plus habiles et les plus intrépides, l'illustre Jacques d'Avesnes, qui, à la tête de ses Flamands, avait fait un grand carnage des musulmans. On le trouva couvert de blessures au milieu de ses compagnons et de ses parents tués à ses côtés. Après avoir eu un bras et une jambe coupés, il n'avait point cessé de combattre ; il s'écria, en recevant le coup mortel : *O Richard ! venge ma mort !* Le lendemain de la bataille, il fut enseveli à Arsur, dans l'église de la sainte Vierge. Tous les croisés assistèrent en pleurant à ses funérailles.

Mais si le roi Richard avait su vaincre en

cette journée, avec toute la gloire qu'on peut acquérir en une pareille occasion, il n'eut point l'art de tirer parti de cette mémorable victoire. S'il fût allé droit à Jérusalem, nul doute qu'il ne s'en fût emparé, puisque cette ville était presque sans défense. La bataille de Césarée ou d'Arsur aurait pu décider du sort de la croisade. Assurément, si Saladin avait été victorieux, aucune ville désormais n'aurait vu flotter sur ses murailles la bannière de la croix. Malheureusement les chrétiens ne retirèrent que de la gloire de cette sanglante bataille.

La plupart des villes et des places fortes demeuraient au pouvoir des Turcs; mais les soldats musulmans, effrayés par les souvenirs du siége de Ptolémaïs, avaient de la répugnance à s'enfermer derrière des murailles. Cette considération donna à Saladin la pensée de détruire les villes et les châteaux qu'il ne pouvait défendre, et, lorsque l'armée chrétienne arriva à Joppé, elle en trouva les murailles et les tours abattues. Richard fut d'avis que, pour assurer leur marche et le succès de leur entreprise, les croisés devaient, avant

tout, fortifier les cités et relever les places démolies qu'ils trouveraient sur leur passage. Cette opinion était combattue par le duc de Bourgogne et quelques autres chefs, qui voulaient qu'on marchât sur-le-champ sur Jérusalem. Mais Richard fit prévaloir son avis, et les croisés travaillèrent à relever les murailles de Joppé. Ainsi le roi d'Angleterre, après un succès qui pouvait lui livrer toute la Palestine, perdit le reste de l'année à rebâtir et à repeupler les places maritimes, particulièrement Jaffa, qui est l'ancienne Joppé, où il fit venir la reine Bérengère sa femme, et la veuve de Guillaume, roi de Sicile.

Le charme du climat, les plaisirs de la cour, l'abondance des vivres firent oublier aux croisés la conquête de Jérusalem.

Pendant cette halte trop prolongée à Joppé, Richard faillit tomber entre les mains des musulmans. Étant un jour à la chasse dans la forêt de Saron, il s'arrêta et s'endormit sous un arbre. « Tout à coup, dit l'historien des croisades, il est réveillé par les cris de ceux qui l'accompagnaient : une troupe de musulmans accourait pour le surprendre ; il monte à che-

val et se met en défense; mais, entouré de toutes parts, il allait succomber sous le nombre, lorsqu'un chevalier de sa suite, que les chroniques nomment Guillaume de Pratelle, s'écrie dans la langue des musulmans : *Je suis le roi! sauvez ma vie.* A ces mots, ce généreux guerrier est entouré par les musulmans, qui le font prisonnier et le conduisent à Saladin. Le roi d'Angleterre, sauvé ainsi par le dévouement d'un chevalier français, échappe à la poursuite des ennemis et revient à Joppé, où son armée apprend avec effroi qu'elle a couru le danger de perdre son chef. Guillaume de Pratelle fut conduit dans les prisons de Damas, et Richard, dans la suite, ne crut pas trop payer la liberté de son fidèle serviteur en rendant à Saladin dix de ses émirs tombés au pouvoir des croisés.

CHAPITRE VI.

Démolition des places fortes. — Exploits de Richard. — Projet de mariage entre Malek-Adel et une princesse chrétienne. — Enthousiasme des croisés à la vue de Jérusalem. — Les croisés relèvent les murailles d'Ascalon. — Causes de discordes entre les chefs de l'armée chrétienne.

Les musulmans, après avoir démoli Joppé, avaient également détruit la ville d'Ascalon, les forteresses de Ramla, de Latroun, de Gaza, et tous les châteaux bâtis dans les montagnes de la Judée et de Naplouse. Vers la fin de septembre, l'armée chrétienne se remit en marche, et, vers la fête de tous les saints,

vint camper entre le château des Plans et celui de Maé, qu'elle trouva en ruines et dont elle releva les murailles.

Un jour que les Templiers cherchaient du fourrage à travers les plaines et les vallées, ils furent surpris par une troupe de musulmans. Les croisés se défendirent avec une intrépidité héroïque; mais, près de céder au nombre, ils appelèrent à leur secours leurs compagnons restés au camp. Aussitôt Richard s'élance sur un cheval fauve de Chypre et vole au lieu du péril; son escorte était si peu nombreuse qu'on voulut le retenir, en lui disant qu'il allait s'exposer inutilement à une mort certaine. « Quand tous ces guerriers, répondit le héros en colère, ont suivi une armée dont je suis le chef, je leur ai promis de ne jamais les abandonner. S'ils trouvaient la mort sans être secourus, serais-je digne de les commander, et pourrais-je encore prendre le titre de roi? » En proférant ces paroles, Richard s'élance contre les ennemis; de toutes parts les musulmans tombent sous ses coups; son exemple relève le courage des guerriers chrétiens; les bataillons des infidèles se dis-

persent et prennent la fuite : les Templiers reviennent victorieux à leur camp, traînant à leur suite un grand nombre de prisonniers, et célébrant la bravoure du roi Richard.

Mais, outre les ennemis du dehors, Richard avait encore à combattre ceux du dedans, et ceux-là n'étaient pas les moins redoutables. Plusieurs des chefs de l'armée chrétienne, notamment le duc de Bourgogne, supportaient impatiemment le joug de son autorité, et semblaient rester neutres entre les croisés et les Turcs. Conrad, marquis de Tyr, s'obstinait à demeurer dans sa principauté sans prendre part à la guerre ; il avait même offert aux musulmans de s'allier avec eux contre le monarque anglais, qu'il détestait. Informé de ces négociations perfides, Richard voulut le prévenir, en envoyant de son côté des ambassadeurs à Saladin. Il renouvela la promesse qu'il avait faite à Malek-Adel de retourner en Europe, si l'on rendait aux chrétiens Jérusalem et le bois de la vraie Croix. « Jérusalem, répondit le sultan, ne vous a jamais appartenu ; nous ne pouvons sans crime vous l'abandonner, car *c'est là que les anges*

ont coutume de s'assembler ; c'est de là que le prophète, dans une nuit mémorable, est monté au ciel. » Quant au bois de la vraie Croix, Saladin le regardait comme un objet de scandale, comme un outrage à la Divinité. Il avait refusé de le céder à plusieurs souverains qui lui offraient, pour l'obtenir, des sommes considérables. « Tous les avantages de la paix, disait-il, ne pouvaient le faire consentir à rendre aux chrétiens ce monument de leur idolâtrie. »

Richard fit d'autres propositions auxquelles il sut intéresser l'ambition de Malek-Adel, frère du sultan. Il s'agissait du mariage de ce prince avec la veuve de Guillaume de Sicile. Les deux époux auraient régné ensemble sur les musulmans et les chrétiens, et gouverné le royaume de Jérusalem. Mais quand les évêques chrétiens furent instruits de cet étrange projet, ils firent éclater leur indignation, menaçant Jeanne et Richard des foudres de l'Église. L'exécution d'un pareil mariage était impossible au milieu d'une guerre religieuse. Richard ne put, à cet égard, vaincre l'opposition des évêques.

Les démonstrations d'amitié réciproque que se faisaient Richard et Malek-Adel finirent par exciter des murmures dans les deux armées, mais surtout dans l'armée chrétienne. On accusait Richard de sacrifier la gloire des chrétiens à son ambition ; il voulut s'en justifier par une action barbare : tous les captifs qu'il avait en son pouvoir furent décapités, et leurs têtes exposées au milieu du camp.

Pour regagner la confiance des croisés, et pour effrayer Saladin, il marcha vers les montagnes de la Judée, annonçant le projet de délivrer enfin Jérusalem. On était au milieu de l'hiver ; mais l'espoir de voir bientôt la cité de Jésus-Christ soutenait tous les courages. Tandis que les croisés s'avançaient vers la ville sainte, Saladin travaillait à la mettre en état de défense. Il avait fait aussi dévaster le pays que devait traverser l'armée chrétienne. La cavalerie musulmane gardait toutes les routes qui conduisaient à Jérusalem ; elle harcelait les croisés dans leur marche, et les empêchait de recevoir des vivres de Ptolémaïs et des villes maritimes.

Tous les soldats chrétiens témoignaient une

extrême joie de se voir si près de la ville sainte, où ils se félicitaient de pouvoir bientôt adorer le sépulcre du Sauveur; mais un conseil s'étant assemblé, la chose fut examinée de sang-froid, et la plupart des chefs jugèrent que cette entreprise était téméraire, et qu'elle ne pouvait réussir. On y remontra que la ville était bien fortifiée, que Saladin s'y trouvait en personne avec l'élite de ses troupes, que, le pays ayant été ravagé, on n'y pourrait trouver de quoi faire subsister l'armée un seul jour, et que, dans le fort de l'hiver, où l'on était, il n'y avait nulle apparence que l'on pût avoir des vivres par mer. Quant à l'ardeur extraordinaire qu'on remarquait dans les soldats, on dit qu'on devait s'en méfier, parce qu'il était probable qu'aussitôt qu'ils auraient visité le saint Sépulcre, ils quitteraient la Palestine pour retourner dans leur pays, abandonnant leur nouvelle conquête aux Sarrasins. Par suite de ces raisons, on décida qu'il valait mieux remettre au printemps prochain le siége de Jérusalem, et continuer pendant ce temps à relever les places démolies, et surtout Ascalon, qui ser-

virait infiniment pour intercepter les secours qui pourraient être envoyés de l'Égypte aux ennemis, et pour recevoir ceux qu'on enverrait d'Europe aux croisés.

Toutefois les chefs de l'armée chrétienne n'osèrent d'abord publier leur résolution, tant les croisés montraient encore d'enthousiasme pour la conquête des saints lieux. Enfin, lorsque la décision du conseil fut connue, la tristesse et le découragement glacèrent aussitôt toutes les âmes. Ceux qui avaient tout bravé pour marcher vers la cité sainte ne se trouvaient plus de force pour s'en éloigner; la rigueur du froid, la faim, les difficultés du chemin se faisaient sentir plus vivement. Les uns gémissaient en joignant leurs mains ou en se frappant le visage; les autres, dans l'excès de leur désespoir, se répandaient en plaintes amères contre leurs chefs et contre Richard. Plusieurs désertèrent des drapeaux qui ne leur montraient plus le chemin de Jérusalem. L'armée revint tristement sur les côtes de la mer, laissant sur la route un grand nombre de chevaux, de bêtes de somme, et presque tous ses bagages.

Le duc de Bourgogne, ainsi qu'on l'a vu, avait quitté les drapeaux de Richard, emmenant avec lui les Français. On leur envoya des députés qui, en leur parlant au nom de Jésus-Christ, leur firent reprendre le chemin du camp de Richard. En arrivant à Ascalon, les croisés n'y trouvèrent qu'un amas de pierres. Saladin en avait ordonné la destruction; il avait de ses propres mains travaillé à renverser les tours et les mosquées. L'armée réunie s'occupa de rebâtir la ville. Tous les pèlerins travaillaient avec la même ardeur; les grands et les petits, les prêtres et les laïcs, les chefs, les soldats et les valets eux-mêmes, tous se passaient de main en main les pierres et les décombres, et Richard les encourageait, soit en travaillant avec eux, soit en leur adressant des paroles d'amitié, soit en distribuant de l'argent à ceux qui en manquaient. A l'instar des Hébreux reconstruisant le temple de Jérusalem, les croisés tenaient d'une main les instruments de maçonnerie, et de l'autre l'épée. Ils avaient à se défendre contre les surprises de l'ennemi, et souvent même quelques-uns d'entre eux faisaient des

courses sur le territoire des musulmans. Dans une excursion vers le château de Daroum, Richard délivra douze cents prisonniers chrétiens qu'on emmenait en Egypte, et ces captifs délivrés vinrent grossir le nombre des travailleurs.

Cependant les murmures ne tardèrent pas à éclater dans l'armée. Léopold d'Autriche, accusé par le roi d'Angleterre de rester oisif avec ses Allemands, répondit avec aigreur qu'il n'était ni *charpentier* ni *maçon*. Plusieurs chevaliers qu'on occupait ainsi à remuer des pierres s'indignèrent à la fin contre Richard. Ils disaient hautement qu'ils n'étaient point venus en Asie pour rebâtir Ascalon, mais pour conquérir Jérusalem.

La désertion se mit dans l'armée chrétienne. Le duc de Bourgogne, gagné secrètement par Conrad, marquis de Tyr, partit brusquement. Des querelles divisèrent l'armée ; les Génois et les Pisans, restés à Ptolémaïs, s'étaient armés les uns contre les autres. Les Génois voulaient livrer la ville à Conrad ; les Pisans, la conserver pour le roi Richard. Conrad, avec une flotte, tint plu-

sieurs jours les Pisans assiégés dans la place ; Richard accourut à leur aide avec quelques-uns de ses guerriers et força Conrad à retourner à Tyr.

Malgré les efforts du roi d'Angleterre, l'armée des croisés perdait chaque jour de ses forces ; chaque jour voyait se ralentir le zèle de ceux qui travaillaient à relever les murs d'Ascalon ; et les fortifications, à peine commencées, étaient loin encore de pouvoir suffire à la défense de cette ville.

Tous les croisés qui s'étaient retirés dans Tyr semblaient avoir juré de ne plus prendre part à la guerre sainte. Le chroniqueur Vinisauf n'épargne pas ces guerriers dans ses peintures satiriques. Il les représente passant les jours et les nuits au milieu des festins, maniant la coupe et non l'épée, remplaçant le casque belliqueux par des guirlandes de fleurs, fermant les larges manches de leurs habits avec des bracelets à plusieurs rangs, et portant à leur cou des colliers garnis de pierres précieuses.

Le roi d'Angleterre et Conrad eurent une entrevue au château d'Imbrique, près de Cé-

sarée; mais leur haine mutuelle ne fit que s'en accroître. Richard, à peine sorti de cette conférence, défendit de payer à Conrad le tribut que celui-ci devait lever sur chaque ville chrétienne de la Palestine. De son côté, Conrad redoubla d'efforts pour fomenter la trahison et la discorde parmi les guerriers chrétiens. Il se tourna de nouveau du côté des musulmans, et mit tout en œuvre pour faire entrer Saladin dans les projets de son ambition et de son ressentiment.

CHAPITRE VII.

Conrad, marquis de Tyr, élu roi de Jérusalem. — Il est assassiné. — Fausses accusations portées contre Richard à cette occasion. — Nouveaux exploits de Richard. — L'armée des croisés se met en marche pour Jérusalem.

L'armée chrétienne célébra les fêtes de Pâques dans les plaines d'Ascalon. Ce fut au milieu des cérémonies de cette solennité que Richard apprit par des messagers d'Angleterre que son royaume était troublé par les complots de Jean-sans-Terre. D'après les avis qu'il reçut, il annonça dans un conseil des

chefs que les intérêts de sa couronne le rappelleraient bientôt en Europe; mais il déclara en même temps que s'il quittait la Palestine, il y laisserait trois cents cavaliers et deux mille fantassins d'élite. Tous les chefs furent consternés de la nécessité de ce départ; ils proposèrent d'élire un roi qui pût rallier les esprits et mettre fin aux discordes. Richard leur ayant demandé quel prince pourrait mériter leur confiance, tous s'accordèrent pour désigner Conrad, qu'ils n'aimaient point, mais dont ils estimaient l'habileté et la bravoure. Richard s'étonna d'un pareil choix, mais il n'hésita point à y donner son adhésion; son neveu, le comte de Champagne, fut chargé d'aller apprendre au marquis de Tyr qu'il venait d'être élu roi de Jérusalem.

« Lorsque Conrad reçut cette ambassade, dit un historien, il ne put retenir sa surprise ni sa joie, et, levant les yeux au ciel, il adressa à Dieu cette prière : *Seigneur, vous qui êtes le Roi des rois, permettez que je sois couronné, si vous m'en trouvez digne; sinon éloignez la couronne du front de votre serviteur*. Ainsi parla le marquis de Tyr devant les députés de Ri-

chard; mais sa conscience ne devait-elle pas être déchirée par les remords? car il venait de contracter une alliance offensive et défensive avec les musulmans. Après cet acte de félonie, il osait invoquer le témoignage du Dieu des chrétiens; mais, disent les chroniques contemporaines, le Dieu des chrétiens l'avait condamné; le fer des meurtriers était déjà levé sur sa tête, et cette terrible sentence lui devait être bientôt annoncée: *Tu ne seras plus ni marquis ni roi.*

« Deux jeunes esclaves avaient quitté les jardins remplis de délices où le Vieux de la Montagne (1) les élevait pour sa vengeance; ils arrivèrent à Tyr, et, pour mieux cacher leur projet, ils reçurent le baptême, s'attachèrent au prince de Sidon (Conrad) et restèrent six mois auprès de lui; ils s'étaient faits *religieux et dévots*, dit un auteur arabe, et ne paraissaient occupés que de prier le Dieu des chrétiens. Ils profitèrent du moment où la ville de Tyr célébrait par des réjouissances l'élévation de Conrad, et comme ce prince revenait d'un festin préparé pour lui chez l'évê-

(1) Voir à la fin du volume la note *D*.

que de Beauvais, les deux Ismaélites l'attaquèrent et le blessèrent mortellement. Tandis que le peuple s'assemblait en tumulte, l'un des assassins s'enfuit dans une église solitaire, où le marquis de Tyr fut porté sanglant; l'Ismaélite qui s'y était caché perça tout à coup la foule assemblée, tomba de nouveau sur Conrad et le frappa de plusieurs coups de poignard, dont il mourut sur-le-champ. Les assassins furent arrêtés, et tous deux expirèrent dans les supplices sans proférer une plainte et sans nommer celui qui leur avait demandé la vie du prince de Tyr.

« L'auteur arabe Ibn-Alatir dit que Saladin avait offert dix mille pièces d'or au Vieux de la Montagne, s'il faisait assassiner le marquis de Tyr et le roi d'Angleterre; mais le prince de la Montagne, ajoute le même historien, ne jugea pas à propos de délivrer tout à fait Saladin de la guerre des Francs, et ne fit que la moitié de ce qu'on lui demandait. Cette explication est peu vraisemblable, remarque l'historien des croisades; car Saladin n'aurait point payé un crime qui ne le servait point, et

qui rendait ses ennemis plus puissants, en étouffant toute discorde parmi leurs chefs. Quelques chroniques attribuent l'assassinat de Conrad à Homfroi de Thoron, qui avait à venger l'enlèvement de sa femme et la perte de ses droits au trône de Jérusalem. Au reste, on n'accusa dans l'armée chrétienne ni Homfroi de Thoron ni Saladin ; mais plusieurs croisés, surtout les Français, n'hésitèrent point à attribuer au roi d'Angleterre un meurtre dont il devait profiter. Quoique la bravoure héroïque de Richard dût repousser toute idée d'une vengeance honteuse, l'accusation dirigée contre lui s'accrédita par la haine qu'on lui portait. Le bruit de la mort de Conrad arriva bientôt jusqu'en Europe ; Philippe-Auguste craignit le même sort, et ne parut plus en public qu'entouré d'une garde ; le chroniqueur Rigord nous dit que de cette époque date l'origine des gardes attachés à la personne du roi. La cour de France accusait Richard des plus grands attentats ; il est probable cependant que Philippe montra en cette occasion plus de crainte qu'il n'en avait, pour rendre son rival odieux et pour armer contre

lui la haine du pape et l'indignation de tous les princes de la chrétienté. »

Le peuple de Tyr, qui n'avait plus de chef, jeta les yeux sur Henri, comte de Champagne, à qui l'on proposa d'épouser la veuve du prince assassiné. Henri voulait d'abord consulter Richard ; mais il céda enfin aux instances qu'on lui faisait, et le mariage fut célébré solennellement en présence du clergé et du peuple. Cette union convenait également aux Français et aux Anglais, parce que le comte Henri était neveu du roi d'Angleterre et du roi de France.

Richard combattait les musulmans dans les plaines de Ramla, lorsqu'il reçut les députés qu'on lui avait envoyés pour lui annoncer la mort de Conrad et l'élévation de Henri. Ce vaillant prince se signalait chaque jour par de nouveaux exploits. Quand il rentrait au camp, il était toujours suivi d'un grand nombre de prisonniers, et portait avec lui dix, vingt ou trente têtes d'infidèles tombés sous ses coups. « Jamais un seul homme, dit un historien que nous avons déjà cité, ne détruisit autant de mulsumans dans les croisades :

en lisant la relation de ses travaux, on croit lire les pages dans lesquelles l'épopée antique raconte les exploits des héros; et, pour achever la ressemblance avec les héros fabuleux, il arriva un jour que le monarque anglais, n'ayant point rencontré d'ennemis sur sa route, se mesura avec un sanglier plus terrible que celui de Calydon. Ces sortes de prouesses héroïques s'étaient renouvelées quelquefois dans la guerre sainte : Godefroy de Bouillon avait combattu et terrassé un ours dans les montagnes de la Cilicie... »

Richard répondit aux députés de Tyr qu'il approuvait ce qui avait été fait, et céda au comte Henri de Champagne toutes les villes chrétiennes qu'il avait conquises. Il appela auprès de sa personne le comte Henri, qui se mit en marche avec ses chevaliers pour le rejoindre. Plus de soixante mille hommes couverts de leurs armes allèrent au-devant du nouveau roi de Jérusalem ; les rues étaient tapissées d'étoffes de soie ; l'encens brûlait sur les places publiques; les enfants et les femmes dansaient en chœur. Le clergé conduisit à l'église le nouveau roi de la ville

sainte et célébra son avénement par des cantiques et des actions de grâces.

Au moment où le comte Henri et le duc de Bourgogne rejoignirent Richard avec leurs troupes, celui-ci venait de se rendre maître de la forteresse de Daroum, et la fortune semblait sourire à son ambition. Les musulmans redoutaient sa présence sur les champs de bataille. Son armée n'était plus composée que de guerriers dociles et d'alliés fidèles. C'était d'un heureux augure pour la suite de la croisade. Mais il reçut alors de nouveaux messagers qui lui donnèrent de vives inquiétudes sur son royaume, troublé de plus en plus par le prince Jean, et sur la Normandie, menacée par Philippe. Ces nouvelles firent croire généralement qu'il allait immédiatement quitter la Syrie. A la vue du découragement qui commençait à s'emparer des troupes, les chefs se rassemblèrent et firent le serment de ne point abandonner la croisade, soit que Richard partît, soit qu'il différât son départ. Cette résolution unanime releva le courage des soldats; des danses, des festins, des chansons manifestèrent la joie des croisés. Tout le

camp fut illuminé en signe de réjouissance. Richard seul ne partagea point l'allégresse générale ; il était livré à de sombres rêveries.

Au commencement du mois de juin, l'armée alla camper dans le voisinage d'Hébron. Le roi Richard était toujours en proie à ses tristes pensées ; personne n'osait lui donner de conseils ni même de consolations, tant on redoutait son humeur sévère. Un jour que le monarque anglais était seul dans sa tente, plongé dans la méditation, un prêtre poitevin, nommé Guillaume, se présenta dans une attitude triste, témoignant par sa contenance qu'il était touché du sort du prince. Il se mit à pleurer en regardant le roi. Richard, soupçonnant que Guillaume voulait lui parler, lui dit : « Maître chapelain, je vous somme, au nom de la vérité que vous me devez, de me dire sans détour quel est le sujet de vos larmes et si vous êtes triste à cause de moi. » Le chapelain, les yeux humides de larmes, répondit en sanglotant : « Je ne parlerai point avant que Votre Majesté m'ait promis de ne pas s'irriter contre moi de ce que je lui dirai. » Le roi l'ayant promis par serment, le prêtre

commença ainsi : « Seigneur, la résolution que vous avez prise de quitter cette terre désolée excite des plaintes dans l'armée chrétienne, surtout parmi ceux qui ont le plus à cœur votre gloire. Je dois vous déclarer que l'honneur d'une grande entreprise sera effacé par votre départ; la postérité vous reprochera éternellement d'avoir déserté la cause des chrétiens. Prenez garde de finir honteusement ce que vous avez glorieusement commencé. » Guillaume rappela ensuite à Richard les exploits qui l'avaient rendu si célèbre ; il lui retraça les bienfaits dont il avait été comblé par la Providence, et termina par ces paroles : « Les pèlerins vous regardent comme leur appui, comme leur père : abandonnerez-vous aux ennemis du Christ cette terre que les croisés sont venus délivrer? plongerez-vous toute la chrétienté dans le désespoir ? »

Richard ne répondit rien et son front s'assombrit. Il n'est pas douteux qu'il ne fût touché de ce qu'il avait entendu ; il n'oubliait point d'ailleurs que les chefs de l'armée avaient juré d'assiéger Jérusalem en son ab-

sence, et cette pensée troublait son esprit. Le lendemain, Richard déclara au comte Henri et au duc de Bourgogne qu'il ne repartirait point pour l'Europe avant les fêtes de Pâques de l'année suivante. Bientôt après, un héraut, proclamant cette résolution du roi, annonça que l'armée chrétienne allait marcher vers la ville sainte.

CHAPITRE VIII.

Halte subite de Richard à sept lieues de Jérusalem. — Plaintes de l'armée. — Résolutions prises en conseil. — Capture de la riche caravane d'Égypte. — Siége et prise de Joppé par Saladin. — Trait de bravoure de Richard. — Carnage qu'il fait des musulmans. — Négociations; fin de la croisade.

Cette nouvelle fit éclater la joie dans toute l'armée. Tous les croisés, en élevant leurs mains vers le ciel, s'écriaient : *Seigneur Dieu, grâces vous soient rendues ! le temps de vos bénédictions est arrivé.* Toutes les plaintes avaient cessé. Les soldats, reprenant leur courage et leurs forces, s'offraient eux-mêmes pour porter les provisions et les bagages. Cette armée

qui, la veille encore, ressemblait à une armée vaincue, offrit tout à coup un aspect imposant et magnifique. Les casques des guerriers étaient ornés des aigrettes les plus brillantes; des panaches, des étendards de mille couleurs flottaient dans les airs. Les armures, récemment fourbies, étincelaient au soleil. On entendait partout les louanges de Richard mêlées aux chants de la victoire.

Les croisés vinrent camper au pied des montagnes de la Judée. Tous les passages étaient gardés par les troupes de Saladin et par les paysans de Naplouse et d'Hébron. Le sultan avait mis Jérusalem en état de défense. Toutes les troupes musulmanes avaient rejoint leurs drapeaux. On était préparé à bien recevoir l'armée chrétienne.

Déterminé sans doute par l'inconstance de son humeur, Richard s'arrêta tout à coup dans sa marche, et, sous le prétexte d'attendre Henri de Champagne qu'il avait envoyé à Ptolémaïs pour lui amener de nouveaux renforts, il resta plusieurs jours dans la ville de Béthenopolis, aujourd'hui Bethamasi, située à sept lieues de Jérusalem.

La discorde éclata de nouveau dans le camp des chrétiens. Le duc de Bourgogne et plusieurs autres chefs, obéissant toujours comme en frémissant au roi d'Angleterre, hésitaient à le seconder dans une entreprise dont le succès devait accroître son orgueil et sa renommée. Toutes les fois que Richard prenait la résolution de conquérir la ville sainte, leur zèle semblait se ralentir. Quand le monarque anglais cherchait à différer cette conquête, ils enflammaient par leurs discours l'enthousiasme des croisés, et répétaient avec plus de chaleur leur serment de délivrer le tombeau de Jésus-Christ.

Après avoir déjà passé un mois à Béthenopolis, les croisés recommencèrent leurs plaintes; ils s'écriaient avec amertume : *Nous n'irons donc point à Jérusalem?* Richard, le cœur agité de plusieurs sentiments contraires, tout en foulant aux pieds les plaintes des pèlerins, partageait leur douleur et s'indignait contre lui-même.

Un jour, en poursuivant les musulmans avec son ardeur accoutumée, entraîné jusque sur les hauteurs voisines d'Emmaüs, il aperçut de

là les murailles et les tours de Jérusalem. « A cette vue, dit un historien, il se mit à fondre en larmes, et, se couvrant le visage de son bouclier, il s'avoua indigne de contempler cette ville sainte, que ses armes n'avaient pu délivrer. Lorsqu'il revint au camp, les chefs le pressèrent de nouveau de remplir sa promesse, et telle était la singularité de son caractère que plus l'opinion des croisés lui imposait l'obligation d'agir, plus il se roidissait contre toutes les volontés, même contre la sienne. » L'agitation des esprits, le mécontentement de l'armée ne faisaient que s'accroître de jour en jour. Richard cherchait tantôt à effrayer ses rivaux et ses adversaires par ses menaces, tantôt à les gagner par des promesses. Néanmoins il continuait d'attaquer sans cesse les musulmans, comme s'il eût voulu justifier sa conduite à force de bravoure.

Enfin, sur sa proposition, on forma un conseil composé de cinq chevaliers du Temple, de cinq chevaliers de Saint-Jean, de cinq barons français et de cinq barons seigneurs de la Palestine. Ce conseil délibéra plusieurs jours; ceux qui pensaient qu'on devait faire le

siége de Jérusalem faisaient valoir les circonstances favorables et pressaient la mise à exécution ; ceux d'une opinion contraire disaient que « toutes les nouvelles qu'on débitait, comme celle de la révolte de la Mésopotamie, n'étaient qu'un piége du sultan pour attirer les croisés vers des lieux où il pourrait les détruire sans combat. Dans le territoire aride et montueux de Jérusalem, on manquerait d'eau au milieu des chaleurs de l'été. A travers les montagnes de la Judée, les chemins bordés de précipices, taillés dans le roc en plusieurs endroits, étaient dominés par des hauteurs escarpées, d'où quelques soldats pouvaient anéantir les phalanges des chrétiens. Si la bravoure des croisés parvenait à surmonter tous les obstacles, conserveraient-ils leurs communications avec les côtes de la mer, d'où ils devaient attendre des vivres ? S'ils étaient vaincus, comment feraient-ils leur retraite, poursuivis par Saladin ? »

Telles étaient les raisons que Richard et ses partisans faisaient valoir pour qu'on s'éloignât. Pendant que le conseil délibérait,

quelques Syriens vinrent informer Richard qu'une riche caravane arrivant d'Egypte se rendait à Jérusalem. Le roi partit aussitôt avec l'élite de ses guerriers, et, le lendemain, fondit sur l'escorte de la caravane, composée de deux mille hommes, la mit en fuite et enleva la caravane. Richard et ses compagnons revinrent triomphants à l'armée chrétienne, traînant à leur suite quatre mille sept cents chameaux, un grand nombre de chevaux, d'ânes, de mulets, chargés des marchandises les plus précieuses de l'Asie. Les ânes furent distribués à tous les valets de l'armée, et l'on fit des pâtés avec la chair fraîche des chameaux. Le roi d'Angleterre distribua les dépouilles de l'ennemi à ceux qui étaient restés au camp comme à ceux qui l'avaient accompagné. Cette victoire fut célébrée par de grands festins. La blanche chair des chameaux enlevés aux musulmans parut un mets délicieux à la multitude des croisés. Les pèlerins se livraient d'autant plus à la joie qu'un succès de cette importance pouvait encourager leur chef à les conduire sous les murs de Jérusalem.

La nouvelle de la prise de la riche caravane d'Égypte répandit la plus grande confusion dans la ville sainte. Le sultan assembla ses émirs pour ranimer leur courage, et leur fit jurer sur la pierre mystérieuse de Jacob de combattre jusqu'à la mort. Dans les conseils qui suivirent cette cérémonie, on entendit d'amers reproches se mêler aux avis donnés à Saladin. Ces signes étaient l'effet de la terreur qu'inspirait le nom de Richard, et montraient l'esprit d'insubordination qui commençait à travailler l'armée musulmane.

Cependant le conseil des chevaliers et des barons délibérait depuis plusieurs jours. La résolution qu'il prit répandit dans le camp une consternation générale. On venait de décider enfin que l'armée des chrétiens s'éloignerait des montagnes de la Judée et se rapprocherait des rivages de la mer. L'esprit de rivalité réveilla les vieilles haines; les croisés, plus divisés que jamais, ne purent plus se réunir ni pour combattre ni pour supporter leurs misères. Les Français et les Anglais ne marchaient plus ensemble et campaient dans des lieux séparés. Un chroniqueur rap-

porte que le duc de Bourgogne composait des chansons dans lesquelles il n'épargnait ni le roi d'Angleterre ni les princesses qui l'avaient suivi à la croisade. Richard répondit par des sirventes ou satires où il traitait avec mépris les Français et leur chef.

Le duc de Bourgogne passait dans toute l'armée pour recevoir des musulmans le prix de sa haine contre Richard. Le roi surprit et fit tuer à coups de flèches des messagers de Saladin chargés de porter au duc de riches présents. En un mot les croisés étaient en proie à une démoralisation complète. Richard sentait que la paix était plus que jamais nécessaire ; il comptait sur Saladin. Quoique abandonné d'un grand nombre des siens, il conservait encore la fierté que donne la victoire. Tantôt il ordonnait de raser la forteresse de Daroum qu'on lui réclamait ; tantôt il envoyait une garnison dans la ville d'Ascalon qu'on voulait démolir ; tantôt enfin il menaçait d'assiéger la ville de Beyrouth. Saladin prolongeait habilement les négociations pour avoir le temps de rappeler ses émirs. Quand il eut réuni ceux d'Alep, de la Méso-

potamie et de l'Égypte, il quitta Jérusalem et vint assiéger, avec toutes ses forces, la ville de Joppé, défendue seulement par trois mille soldats chrétiens.

La ville fut prise après plusieurs assauts; les musulmans égorgèrent tous ceux qui tombèrent entre leurs mains, et commirent d'horribles cruautés sur les malades. Déjà la citadelle commençait à parlementer lorsque Richard, venant par mer de Ptolémaïs, parut tout à coup devant le port avec plusieurs navires montés par des chrétiens; aussitôt il fait tourner ses barques vers la ville, et, se jetant dans la mer jusqu'à la ceinture, il atteint le premier le rivage défendu par une foule innombrable de musulmans. Les plus braves s'élancent sur les pas de Richard à qui rien ne résiste; cette troupe intrépide pénètre dans la place, en chasse les musulmans, les poursuit jusque dans la plaine, et va dresser ses tentes au lieu même où Saladin avait eu les siennes quelques heures auparavant. Les annales des temps anciens n'offrent pas d'exemple d'un tel prodige de bravoure, et les historiens arabes eux-mêmes

rendent hommage à cet exploit presque fabuleux du roi d'Angleterre. Mais, quoi qu'il eût mis en déroute ses ennemis, Richard était loin encore d'avoir triomphé de tous les périls. Après avoir remis à ses guerriers la garnison de la citadelle, il comptait à peine deux mille combattants. Trois jours après la délivrance de Joppé, les Turcs formèrent le projet de le surprendre dans son camp. Un Génois, qui en était sorti au crépuscule du matin, aperçut dans la plaine des bataillons musulmans, et revint en criant : « *Aux armes! aux armes!* » Richard s'éveille en sursaut, endosse sa cuirasse ; déjà les Turcs accouraient en foule ; le roi Richard et la plupart des siens marchaient au combat les jambes nues, quelques-uns en chemise. On ne trouva dans l'armée chrétienne que dix chevaux; un d'eux fut donné à Richard, et les chroniques nomment les neuf chevaliers qui suivaient le monarque à cheval. Les musulmans furent obligés de battre en retraite.

Richard mit à profit ce premier avantage pour ranger les soldats en bataille dans la plaine et les exciter à de nouveaux com-

bats. Ils n'eurent pas longtemps à attendre l'ennemi. Les Turcs, revenant à la charge au nombre de sept mille, se ruèrent sur les chrétiens; ceux-ci, pressant leurs rangs et présentant la pointe de leurs lances, résistèrent au choc de l'ennemi. On eût dit une muraille de fer ou d'airain. Les cavaliers musulmans reculèrent d'abord, revinrent ensuite en poussant des cris affreux, et s'éloignèrent encore sans oser combattre; enfin Richard s'ébranla avec les siens, et tomba sur les Turcs étonnés de son audace.

On vint alors annoncer à Richard que l'ennemi était rentré dans la ville de Joppé, et que le glaive des Turcs moissonnait ceux des chrétiens qui étaient restés à la garde des portes. Le roi anglais vole à leur secours; les musulmans se dispersent à son approche; il terrasse tout ce qui s'oppose à son passage, et pourtant il n'est suivi que de deux cavaliers et de quelques balistaires. Sitôt que la ville est délivrée de la présence de l'ennemi, il revient dans la plaine où sa troupe était aux prises avec la cavalerie musulmane. Ce fut là surtout qu'il déploya une admirable

valeur. Un historien ne sait quelles expressions employer pour peindre la surprise que lui cause une pareille intrépidité.

« Au seul aspect de Richard, dit l'historien des croisades, les plus braves des musulmans frémissaient de crainte et leurs cheveux se hérissaient sur leurs fronts. Un émir qui se distinguait par sa taille et par l'éclat de ses armes ose le défier au combat; d'un seul coup il lui abat la tête, l'épaule droite et le bras droit. Au fort de la mêlée, l'intrépide comte de Leicester et plusieurs de ses valeureux compagnons allaient succomber accablés par le nombre. Mais Richard, toujours invincible, toujours invulnérable, les sauve du péril en renversant autour d'eux la foule des musulmans; enfin il se précipite avec tant d'ardeur dans les rangs ennemis que personne ne peut le suivre et qu'il disparaît aux yeux de ses guerriers. Lorsqu'il revint au milieu des croisés qui le croyaient mort, son cheval était couvert de sang et de poussière; et lui-même, pour nous servir des expressions naïves d'un chroniqueur, témoin oculaire,

tout hérissé de flèches, paraissait semblable à une pelote couverte d'aiguilles. »

Malek-Adel, plein d'admiration pour la bravoure de Richard, lui envoya deux chevaux arabes sur le champ de bataille. Lorsque, après le combat, Saladin reprochait à ses émirs d'avoir fui devant un seul homme : « Personne, répondit l'un d'eux, ne peut supporter les coups qu'il porte ; son impétuosité est terrible, sa rencontre est mortelle, et ses actions sont au-dessus de la nature humaine. »

Les chrétiens eux-mêmes ne pouvaient s'expliquer une victoire aussi extraordinaire qu'en l'attribuant à la puissance divine. Mais, sans chercher à diminuer la gloire de Richard et de ses compagnons d'armes, nous devons rappeler ici les dissensions qui avaient éclaté parmi les guerriers de Saladin et qui durent affaiblir leur courage. Les Curdes voyaient avec jalousie la faveur dont jouissaient les mamelucks. A la prise de Joppé, ces derniers avaient enlevé aux autres guerriers les dépouilles des chrétiens. Cet acte d'injustice avait indigné le reste de l'armée musulmane,

et, dans le dernier combat livré à Richard, les soldats curdes osèrent faire entendre ces paroles : « O Saladin, on nous appelle pour le danger, et l'on nous repousse pour le butin. Dis à tes mamelucks d'avancer et de combattre. »

Cependant la croisade allait finir faute de croisés. Le duc de Bourgogne s'était retiré à Tyr, et refusait de prendre aucune part à la guerre. Les Allemands, sous les ordres du duc d'Autriche, avaient quitté la Palestine. Richard étant tombé malade et ayant témoigné l'intention de se rendre à Ptolémaïs, les chefs qui l'avaient suivi jusqu'alors lui reprochèrent de les abandonner et s'éloignèrent eux-mêmes. Richard, pour retenir les plus fidèles de ses guerriers auprès de lui, fut obligé de leur donner tout ce qui lui restait des dépouilles de la caravane surprise dans les campagnes d'Hébron. Abandonné de son armée, il ne s'occupa plus que de reprendre les négociations avec Saladin. La honte de n'avoir pu délivrer Jérusalem et la crainte de perdre son propre royaume le jetaient dans une fluctuation extraordinaire. Tantôt il

voulait retourner en Europe sans conclure la paix, tantôt il menaçait Saladin et cherchait à l'effrayer en répandant le bruit que le pontife de Rome devait arriver en Palestine avec deux cent mille croisés. D'autres fois il pressait Saladin d'accepter la paix, promettant de retourner en Europe. « Si vous refusez les conditions que je vous propose, lui écrivait-il, je passerai l'hiver en Syrie et je poursuivrai la guerre. »

Saladin convoqua ses émirs pour délibérer sur les propositions de Richard. « Jusqu'ici, leur dit-il, nous avons combattu avec gloire, et la cause de l'islamisme a triomphé par nos armes. J'ai peur que la mort ne me surprenne dans la paix et ne m'empêche de terminer l'entreprise que nous avons commencée. Puisque Dieu nous donne la victoire, il veut que nous poursuivions la guerre, et nous devons suivre sa volonté. »

La plupart des émirs applaudirent au courage et à la fermeté du sultan, mais ils lui représentèrent que les villes étaient sans défense et les provinces dévastées; les fatigues de la guerre avaient affaibli les armées mu-

sulmanes; les chevaux manquaient de fourrage, les hommes de vivres. « Si nous réduisons les Francs au désespoir, ajoutaient-ils, ils peuvent encore nous vaincre et nous arracher nos conquêtes. Il est sage d'obéir à la maxime du Coran, qui nous ordonne d'accorder la paix à nos ennemis lorsqu'ils nous la demandent. La paix nous donnera le temps de fortifier nos villes, de réparer nos forces et de recommencer la guerre avec avantage, lorsque les Francs, toujours infidèles aux traités, nous fourniront de nouveaux motifs pour les attaquer. »

Saladin se rendit à ces raisons. Considérant la disposition des esprits, qui n'étaient plus à la guerre, il consentit à conclure une trève de trois ans et huit mois. Richard ne pouvait espérer de meilleures conditions; il les accepta donc avec joie. Tous les princes chrétiens et les émirs de la Syrie furent invités à signer le traité conclu entre Richard et Saladin. Le seul Guy de Lusignan ne fut point nommé dans le traité. Ce prince eut un moment d'importance par les divisions qu'il avait fait naître; il tomba dans l'oubli aussitôt que les croisés eurent

d'autres sujets de discorde. Il fut dépouillé de son royaume ; mais, plus tard, il obtint l'île de Chypre, qu'il acheta aux Templiers, auxquels Richard l'avait vendue ou engagée. On céda la Palestine à Henri, comte de Champagne, le nouveau mari de cette Isabelle qui, par une singulière destinée, avait donné à trois époux le droit de régner sur Jérusalem, sans pouvoir elle-même monter sur le trône.

Il avait été convenu, dans le traité fait avec Saladin, que Jérusalem serait ouverte à la dévotion des chrétiens, et que ceux-ci posséderaient toute la côte maritime, depuis Joppé jusqu'à Tyr. Comme les Turcs et les croisés avaient des prétentions sur Ascalon, qui était regardée comme la clef de l'Égypte, pour mettre fin aux débats, on arrêta que cette ville serait de nouveau démolie. Quant à la restitution de la vraie Croix, qui avait été le sujet des premières négociations, on n'en parla point. Les principaux chefs des deux armées jurèrent, les uns sur le Coran, les autres sur l'Évangile, d'observer les conditions du traité. Richard et Saladin se conten-

tèrent de se donner leur parole et de toucher la main des ambassadeurs.

Après la proclamation de la paix, les pèlerins, avant de retourner en Europe, voulurent visiter le tombeau de Jésus-Christ, et voir cette Jérusalem qu'ils n'avaient pu délivrer. Ils se rendirent par caravanes à la ville sainte : quoiqu'ils n'eussent point d'armes, leur présence réveilla parmi les musulmans les sentiments qu'avait nourris la guerre. Saladin fut obligé d'employer son pouvoir pour faire respecter les lois de l'hospitalité. L'évêque de Salisbury, dont le sultan avait éprouvé la bravoure, et qui faisait le pèlerinage au nom de Richard, fut accueilli avec distinction. Saladin lui montra le bois de la vraie Croix, et s'entretint longtemps avec lui sur la guerre sainte.

Richard, n'ayant plus rien à faire en Orient, puisqu'il n'avait plus à combattre, et songeant exclusivement aux ennemis qu'il avait en Europe, s'occupa de son départ. Quand il s'embarqua à Ptolémaïs, les chrétiens de la Terre-Sainte ne purent retenir leurs larmes : on n'avait jamais mieux apprécié ses vertus

guerrières, ni rendu plus de justice à ses qualités brillantes. Lui-même ne put retenir ses pleurs, et, lorsqu'il fut sorti du port, tournant les yeux vers la terre qu'il venait de quitter : « O terre sainte, s'écria-t-il, je recommande ton peuple à Dieu; fasse le Ciel que je vienne encore te visiter et te secourir! »

On a remarqué les progrès de la civilisation pendant cette troisième croisade, où tout l'Occident en armes ne put obtenir d'autres avantages que la conquête de Ptolémaïs et la démolition d'Ascalon. Les croisés furent parfois admis à la table de Saladin, et les émirs à celle de Richard. En se mêlant ensemble, les musulmans et les chrétiens purent faire un heureux échange de leurs usages, de leurs manières, et même de leurs vertus. La chevalerie fit aussi de grands progrès durant cette croisade. On n'a point perdu le souvenir de l'histoire du sire de Tabarie. Malek-Adel envoya son fils aîné à Richard pour que le jeune prince musulman fût reçu chevalier dans l'assemblée des barons et des seigneurs chrétiens.

Citons ici textuellement les paroles de l'his-

torien des croisades; elles serviront à faire connaître notre héros. « Dans cette croisade, dit-il, où s'illustrèrent tant de chevaliers, deux hommes, Richard et Saladin, s'acquirent une gloire immortelle, l'un par une bravoure inutile et par des qualités plus brillantes que solides, l'autre par des succès réels, et par des vertus qui auraient pu servir de modèle aux chrétiens. Le nom de Richard fut pendant un siècle l'effroi de l'Orient; les Sarrasins et les Turcs le célébrèrent dans leurs proverbes longtemps après les croisades. Il cultiva les lettres, et mérita une place parmi les troubadours; mais les arts n'adoucirent point son caractère impétueux et indomptable, qui lui fit donner par ses contemporains le surnom de *Richard Cœur-de-Lion*, qu'il a conservé dans l'histoire. Emporté par l'inconstance de ses inclinations, il changea souvent de projets, d'affections et de maximes; il brava quelquefois la religion, et quelquefois se dévoua pour elle. Tantôt incrédule, tantôt superstitieux, sans mesure dans sa haine comme dans son amitié, il fut excessif en toutes choses, et ne se montra constant

que dans son amour pour la guerre. Les passions qui l'animaient permirent rarement à son ambition d'avoir un but, un objet déterminé. Son imprudence, sa présomption, l'incertitude de ses projets lui firent perdre le fruit de ses exploits. En un mot, le héros de cette troisième croisade est plus fait pour exciter la surprise que pour inspirer l'estime, et semble moins appartenir à l'histoire qu'aux romans de chevalerie. »

Avant d'aller plus loin, nous jetterons un coup d'œil sur la situation du royaume d'Angleterre pendant l'absence de Richard.

CHAPITRE IX.

État des affaires d'Angleterre pendant l'absence de Richard. — Guillaume de Longchamp; son caractère. — Sa lutte contre le prince Jean, comte de Mortain. — Guillaume de Longchamp obligé de fuir sous un travestissement; singulier incident. — Conduite déloyale du roi Philippe au sujet de la Normandie. — Sa joie indécente en apprenant la captivité de Richard.

Richard avait ruiné l'Angleterre dès son départ pour la croisade. D'une mer à l'autre, dit un contemporain, le pays s'était trouvé pauvre. A son départ pour l'Orient, ce monarque n'avait confié aucune autorité à son frère Jean, qui ne portait alors d'autre titre que celui de comte de Mortain ou Mortagne. Fidèle à ce vieil instinct que lui-même attri-

buait à tous les membres de sa famille, Richard se défiait avec raison de lui et ne l'aimait pas.

C'était Guillaume de Longchamp, évêque d'Ely, chancelier, grand justicier, originaire de Beauvais, en France, qui avait été chargé par le roi de la direction suprême des affaires. Quand Richard était parvenu au trône, il avait comblé ce favori de titres, de richesses et d'honneurs; il l'avait même nommé légat du pape en Angleterre et en Écosse. Ainsi, pendant l'absence du roi, il se trouvait placé à la tête de l'Église et de l'État. Il profita de sa haute position pour s'enrichir, lui et sa famille. Il plaça ses parents et ses amis, de naissance étrangère, dans tous les postes de profit et d'honneur, leur donna la garde des châteaux et des villes, qu'il ôta, sous différents prétextes, aux hommes de pure race normande, sur lesquels il fit peser, aussi bien que sur les Anglais, des exactions insupportables. Les auteurs contemporains le représentent comme superbe et insolent, avide et prodigue, écrasant les bourgeois par ses amendes, ruinant le clergé par des impôts

arbitraires, et forçant la soumission à son despotisme par la sévérité et la promptitude de sa vengeance. Grâce à ses rapines, pas un chevalier ne pouvait garder son baudrier plaqué d'argent, ni un noble son anneau d'or, ni une femme son collier, ni un juif ses marchandises. « Il affectait, dit Lingard, tout l'appareil de la royauté, se faisait toujours accompagner par un corps de mille hommes de cavalerie, et, comme les châteaux du roi étaient à sa disposition, il pouvait en peu de temps tirer de leur garnison une armée formidable. » Un tel homme devait s'être fait autant d'ennemis qu'il y avait de personnes victimes de sa tyrannie ou humiliées de sa hauteur. Il scellait les actes publics de son propre sceau, au lieu du sceau de Normandie. Il faisait venir à grands frais des jongleurs et des trouvères de France, pour chanter sur les places publiques des vers où l'on disait que le chancelier n'avait pas son pareil dans l'univers.

Le chancelier de Longchamp ne redoutait qu'un seul homme : c'était Jean, le frère du roi, qu'il regardait à juste titre comme aussi

ambitieux et aussi dépourvu de principes que lui-même. Le comte de Mortain voyait avec envie cette puissance et ce faste, qu'il aurait voulu pouvoir étaler lui-même. Dans l'attente de la mort du roi, qu'il croyait inévitable, il songea à se faire un parti et à tenter de s'emparer du sceptre. Toutes les victimes de Longchamp, et tous les ambitieux qui désiraient un changement politique pour tenter la fortune, se rangèrent autour du comte de Mortain, et une lutte ouverte ne tarda pas à s'établir entre les deux rivaux.

Le chancelier était le plus grand obstacle à l'ambition de Jean; celui-ci prit donc la résolution de le dépouiller de sa puissance. Une première tentative échoua. Lorsque Gauthier, archevêque de Rouen, revint de Sicile, on avait dit qu'il était porteur d'une ordonnance revêtue du sceau royal, qui ordonnait la formation d'un conseil, sans l'avis et le concours duquel il était défendu à Longchamp d'agir désormais. Ce conseil, composé des ennemis personnels du chancelier, aurait, de fait, mis fin à sa puissance. On ne sait si cette ordonnance fut réelle ou supposée; il est du moins

certain que, si elle provenait du roi, on jugea prudent de la supprimer.

Une seconde tentative de Jean affaiblit le pouvoir de Longchamp, sans toutefois le détruire. Pour quelque délit réel ou supposé, le chancelier avait condamné Gérard de Camville ou de Champville, homme de race normande, à perdre le gouvernement de la vicomté de Lincoln, que le roi, avant son départ, lui avait vendue à prix d'argent. Mais, tandis que de Longchamp assiégeait cette forteresse, Jean, à la tête d'une armée nombreuse, surprit les châteaux royaux de Nottingham et de Tickill. Le chancelier, ne pouvant résister, offrit de négocier. Après avoir longtemps bataillé, on convint mutuellement qu'un certain nombre des châteaux du roi serait confié à la garde de plusieurs barons, qui jureraient de les conserver pour le roi pendant sa vie, et de les remettre à Jean, s'il arrivait que le roi mourût.

Cet arrangement était, comme on le voit, très-favorable à l'ambition du comte de Mortain. Cependant l'autorité royale était toujours entre les mains du chancelier.

Une autre querelle fut plus fatale au favori. Geoffroi, l'un des frères naturels du roi, avait été récemment promu au siége archiépiscopal d'York ; mais, avant de partir, Richard avait exigé de ce frère, et lui avait fait jurer de ne mettre le pied en Angleterre que trois ans après son départ, parce qu'il espérait être de retour avant ce terme. Geoffroi, au mépris de son serment, se rendit en Angleterre afin de prendre possession de son église. Le chancelier, qui surveillait de loin toutes ses actions, avait donné l'ordre de lui faire prêter, à son arrivée, le serment d'allégeance, ou de l'obliger à quitter immédiatement le royaume. Geoffroi parvint à tromper la surveillance de ses espions ; il se réfugia dans l'église de Saint-Martin, et, quand on lui signifia les injonctions de Longchamp, il répondit avec hauteur qu'il ne se soumettrait jamais aux ordres d'un traître comme l'évêque d'Ely. On respecta son asile pendant trois jours ; mais, le quatrième, on l'emmena de force au château de Douvres. A la sollicitation de l'évêque de Londres, qui donna caution que Geoffroi ferait tout ce que les barons et les évêques

déclareraient conforme à son devoir, le chancelier lui fit rendre la liberté, et l'autorisa à revenir dans la capitale.

L'arrestation violente de Geoffroi fit sensation en Angleterre. Le comte Jean trouva l'occasion favorable à ses projets. Il prit ouvertement le parti de son frère, qu'il avait jusque-là regardé comme un ennemi. Il se rendit à Londres, y convoqua le grand conseil des barons et des évêques d'Angleterre, et accusa devant eux Guillaume de Longchamp d'avoir abusé énormément du pouvoir que le roi lui avait confié. L'assemblée eut lieu le 6 octobre 1191. Jean et Geoffroi se réunirent, versèrent des larmes et s'embrassèrent. Geoffroi conjura, à genoux, les pairs, ses compagnons, de venger l'outrage fait en sa personne aux immunités de l'Église et au droit d'asile. Cette assemblée avait eu lieu malgré les défenses du chancelier. On lut une prétendue lettre du roi, datée de Messine, laquelle portait que, si le chancelier se conduisait mal dans son office, on pourrait le déposer et mettre en sa place l'archevêque de Rouen. On donna aussi lecture d'une autre

lettre qui, déliant Geoffroi de son serment, l'autorisait à visiter son diocèse. Le chancelier avait été sommé de comparaître devant l'assemblée; mais, quoiqu'il eût déjà rassemblé une armée considérable, il trouva plus prudent de fuir de Windsor à Londres, où il se retira dans la Tour, après avoir excité les citoyens à fermer leurs portes aux partisans du comte. Ses ennemis l'eurent bientôt atteint dans la capitale. Le comte de Mortain voulait compromettre les habitants anglais de Londres, afin d'avoir pour appui, s'il fallait en venir aux mains, toute la population de cette grande ville. Le jour fixé pour leur assemblée, ils firent sonner la grosse cloche d'alarme, et, à mesure que les bourgeois sortaient de leurs maisons pour savoir de quoi il s'agissait, des gens apostés les envoyaient à l'église de Saint-Paul, lieu de l'assemblée. Ils y allèrent en foule, et furent surpris de s'y trouver avec tous les barons et les évêques du royaume. Une sorte de fraternité passagère s'établit entre les Normands et les Saxons. On y lut derechef les deux lettres attribuées au roi Richard. On prit ensuite les voix de l'assemblée,

même des Saxons; et les hérauts normands proclamèrent « qu'il avait plu à Jean, comte de Mortain, frère du roi, à tous les évêques, comtes et barons du royaume, et aux citoyens de Londres, que le chancelier Guillaume de Longchamp fût destitué de son office. »

Cependant le chancelier était enfermé dans la Tour de Londres et l'on ignorait s'il prendrait le parti d'y soutenir un siége. Le jour même de la déchéance du chancelier, le comte de Mortain, l'archevêque de Rouen et les justiciers du roi octroyèrent aux citoyens la licence de former entre eux une *commune*. Le comte, l'archevêque et presque tous les évêques jurèrent de maintenir fermement et immuablement cette *commune* autant de temps qu'il plairait au roi; et, de leur côté, les citoyens de Londres jurèrent obéissance et fidélité au seigneur roi Richard, et après lui au comte Jean, qu'ils promirent de reconnaître pour roi et seigneur, si le roi mourait sans enfants.

Cette promesse et ce serment étaient bien contraires aux volontés de Richard, qui s'était plu à désigner, pour héritier du royaume, si

lui-même mourait sans enfants, au lieu de son frère, le jeune Arthur, son neveu, fils de Geoffroi et de la fille du dernier duc de Bretagne. Mais le comte de Mortain en était enfin arrivé à s'assurer le trône.

Le chancelier, Guillaume de Longchamp, homme sans courage, renonça au projet de se défendre dans la Tour de Londres et demanda à capituler. Il sortit sain et sauf, sous condition de remettre à l'archevêque de Rouen, son successeur, les clefs de tous les châteaux du roi. Il s'engagea, sous le sceau du serment, à ne point sortir d'Angleterre avant d'avoir fait cette remise. Il se retira à Cantorbéry; mais, quoique ses deux frères fussent demeurés en otage comme garants de sa parole, il s'enfuit, et prit la résolution de garder les châteaux par la possession desquels il espérait encore recouvrer ce qu'il avait perdu.

« Il sortit de la ville à pied et déguisé, dit M. Thierry, ayant par-dessus ses habits d'homme une robe de femme et une cape à larges manches, la tête couverte d'un voile d'étoffe épaisse, tenant sous le bras un ballot

de toile, et à la main une aune. Dans cet attirail, qui était celui des marchandes anglaises de l'époque, le chancelier se rendit vers la mer et fut obligé d'attendre quelque temps le vaisseau où il devait s'embarquer.

« Il s'assit tranquillement sur une pierre avec son ballot sur ses genoux ; des femmes de pêcheurs qui passèrent auprès l'abordèrent en lui demandant en anglais le prix de sa toile ; mais lui, quoique né en Angleterre et chancelier d'Angleterre, ne sachant pas un mot d'anglais, ne répondit rien, ce qui étonna fort les acheteuses ; elles passèrent cependant; mais d'autres femmes s'approchèrent, virent la toile, et, l'ayant touchée pour l'examiner, firent la même demande que les premières. La prétendue marchande continua de garder le silence, et les femmes renouvelèrent leurs instances ; enfin le chancelier, poussé à bout, se mit à rire tout haut, croyant sortir d'embarras par cette espèce de réponse. A ce rire hors de propos, les femmes crurent qu'elles avaient devant elles une personne aliénée d'esprit, et, soulevant son voile pour la reconnaître, découvrirent un visage d'homme

bien fraîchement rasé. Leurs cris de surprise ameutèrent les passants et les ouvriers du port; ceux-ci, joyeux de trouver un objet de risée, se jetèrent sur le personnage déguisé; le tirant par ses habits, le faisant tomber par terre et s'amusant de ses efforts pour se relever et pour faire entendre qu'il était chancelier du roi, prélat de Durham et légat titulaire du Saint-Siége apostolique. Après l'avoir traîné quelque temps à travers les cailloux et la boue, les pêcheurs et les matelots finirent par l'enfermer dans une cave d'où il ne sortit qu'en faisant connaître sa mésaventure aux agents de l'autorité normande.

« Forcé d'exécuter ses engagements envers le comte de Mortain et ses partisans, l'ex-chancelier leur rendit les clefs des châteaux, et ainsi obtint la permission de sortir librement de l'Angleterre. A son arrivée en France, il s'empressa d'écrire au roi Richard que son frère Jean s'était emparé de toutes ses forteresses, et se disposait à usurper son royaume s'il ne revenait promptement. »

Longchamp fit un effort de bassesse pour recouvrer son autorité perdue. Par des pré-

sents considérables et des protestations d'attachement, il obtint de Jean l'assurance de sa protection, et reçut, par le canal de ses agents à la cour de Rome, le renouvellement de ses pouvoirs de légat, expirés à la mort du Pontife qui les lui avait originairement conférés. Enflé de ces avantages, il envoya en Angleterre des sentences d'excommunication contre le plus violent de ses adversaires, et somma tous les autres de comparaître à son tribunal. Mais ces actes d'autorité furent regardés comme nuls, sous prétexte qu'un légat ne pouvait exercer aucune juridiction tant qu'il n'était pas entré dans la province. Longchamp vint en Angleterre; mais il trouva Jean si incertain, si chancelant, et il reçut du conseil de régence un message si menaçant, qu'il crut devoir se retirer en Normandie et y attendre le retour de son souverain.

Tandis que le royaume d'Angleterre était ainsi la proie et la victime de l'ambitieux Jean-sans-Terre, le duché de Normandie allait se trouver en butte aux prétentions du roi de France. Philippe-Auguste, dès son arrivée dans son château de Fontainebleau, s'était

vanté de mettre bientôt à mal les Etats du roi d'Angleterre. Il n'est pas douteux que, malgré ses serments devant Ptolémaïs, Philippe n'eût l'intention de profiter de l'absence de Richard pour envahir ses domaines. La situation intérieure de l'Angleterre était d'ailleurs extrêmement favorable à ses projets ambitieux. Le petit nombre de barons anglais qui n'avaient pas suivi Richard, privés de leur souverain, ne pouvaient soutenir la lutte contre le roi de France, convoquant tout son ban féodal. Philippe pouvait donc se promettre des conquêtes faciles dans les plaines de l'Anjou et de la Normandie. Il ne restait plus qu'à trouver un prétexte de guerre. Ce prétexte, il le puisa dans des lettres venues d'outre-mer, et dans lesquelles des amis l'avertissaient de se tenir sur ses gardes, attendu que le roi d'Angleterre avait envoyé d'Orient des *hassasis* ou *assassins* pour le tuer.

Philippe fut ému et troublé de ces nouvelles. On conçoit que le nom de ces séides fanatiques du Vieux de la Montagne, de ces hommes qui poignardaient à l'improviste, qui

frappaient les généraux d'armée au milieu même de leurs soldats, et qui mouraient en riant pourvu qu'ils n'eussent pas manqué leur coup, devait inspirer une grande terreur. Cependant celle de Philippe était exagérée à dessein. Quoique l'accusation portée contre Richard fût évidemment absurde, il s'en empara comme d'un heureux prétexte de guerre. Il convoqua donc ses hommes et se précipita sur la Normandie sans aucune sommation ni envoi de héraut. Les barons anglais réclamèrent contre cette invasion, et l'archevêque de Rouen menaça Philippe-Auguste des foudres de l'excommunication. Philippe avait placé son camp près de Vernon, lorsqu'il reçut un message d'Henri d'Autriche, qui lui annonçait la captivité du roi Richard.

Voici comment était conçu ce message :

« Henri, empereur des Romains, toujours auguste, à Philippe, roi de France, son cher et spécial ami, salut et affection. Notre grandeur impériale sachant que vous vous réjouissez du bonheur dont il plaît à Dieu de nous honorer, nous avons cru devoir informer votre noblesse que Richard, roi des Anglais,

l'ennemi de notre empire, le perturbateur de votre royaume, étant sur mer pour retourner en son pays, a fait naufrage aux côtes d'Istrie, entre Aquilée et Venise, et s'est sauvé avec peu de personnes. Maynard, comte de Gortz, notre vassal, et les peuples de ces contrées, sachant que ce roi avait trahi la Palestine et achevé de la perdre, l'ont poursuivi dans le dessein de le faire prisonnier. Ils l'ont chassé devant eux et pris d'abord huit de ses chevaliers ; ce roi est ensuite arrivé dans un château de l'évêché de Salzbourg, et puis de là il a pris son chemin vers nos terres, marchant de nuit, à la dérobée. Léopold, duc d'Autriche, notre cousin, ayant fait examiner la route que ce roi tenait, et ayant mis du monde à ses trousses, s'est enfin emparé de sa personne dans une petite maison près de Vienne. Comme il est maintenant en notre pouvoir et qu'il s'est toujours attaché à vous chagriner et à troubler votre royaume, nous nous hâtons de vous en mander la nouvelle, persuadé qu'elle vous sera très-agréable. Scellé à Vienne, en présence de notre bouteiller, le 5 des kalendes de janvier 1192. »

Philippe-Auguste manifesta une joie indécente de cet événement, et fit presque aussitôt, avec le prince Jean, un traité secret qui avait pour objet de partager les dépouilles du roi captif.

Ces conventions étaient à peine arrêtées que le roi de France convoqua ses barons au Parlement pour les appeler à la guerre. Dans le mois d'avril après Pâques 1193, son armée fit invasion sur le territoire normand. Gisors fut livré à Philippe par le châtelain; les barons marchèrent en toute hâte sur Rouen. Un héraut aux armes de France s'avança jusqu'au pied des murailles et dit à haute voix : « Jean, comte de Mortain, est devenu l'homme du roi pour l'Anjou et pour la Normandie. Le suzerain est venu ici en personne pour recevoir l'hommage de cette cité, qui est le chef des terres normandes ; si vous ne faites aucune résistance, il sera votre seigneur bon et juste. » Les bourgeois répondirent : « Les portes vous sont ouvertes ; entrez si vous voulez : personne ne vous résistera. » Philippe dit alors : « Je m'en vais prendre l'avis de

mes hommes. » Et ses hommes lui conseillèrent de camper hors des murs.

Cette brusque invasion du territoire de Normandie étonna les barons d'Angleterre et la reine Eléonore, que son fils Richard avait établie régente. Philippe, agissant ainsi à l'égard d'un croisé, d'un compagnon d'armes captif, non-seulement manquait de toute générosité, mais encore donnait une preuve frappante de déloyauté.

CHAPITRE X.

Détails sur le retour de Richard en Europe. — Ses aventures. — Comment il tombe au pouvoir de Léopold, duc d'Autriche, son ancien ennemi. — L'empereur d'Allemagne exige que le prisonnier lui soit remis. — Intrigues de plusieurs princes, notamment du comte de Mortain.

Revenons maintenant à Richard et racontons de quelle manière il se trouvait captif entre les mains de l'empereur d'Autriche.

Lorsque le roi d'Angleterre quitta la Palestine après son traité avec Saladin, il fut jeté par la tempête sur les côtes de l'Adriatique, entre Venise et Aquilée. Après avoir dé-

barqué, il craignit de traverser la France où il redoutait la présence de Philippe-Auguste, et prit la route de l'Allemagne, accompagné d'un seul serviteur. Richard avait également évité avec soin de prendre terre dans un des ports de la Gaule méridionale, parce que la plupart des seigneurs de Provence étaient parents du marquis de Montferrat, dont on lui attribuait la mort violente, et parce que le comte de Toulouse, Raymond de Saint-Gilles, qui était, sous le roi d'Aragon, suzerain des villes maritimes situées à l'ouest du Rhône, était son ennemi particulier. Redoutant avec raison quelques embûches de leur part, cette crainte l'avait déterminé à traverser la Méditerranée et à entrer dans le golfe Adriatique.

Afin de n'être point reconnu, il avait congédié presque toute sa suite. Outre la tempête qu'il eut à essuyer, son vaisseau fut attaqué par des pirates avec lesquels, à la suite d'un combat assez vif, il trouva moyen de lier amitié, si bien qu'il quitta son navire pour un des leurs qui le conduisit à Zara, sur la côte d'Esclavonie. Il prit terre avec plusieurs pèlerins. Il s'agissait d'avoir un sauf-conduit du

seigneur de la province, qui, par un hasard fatal, était l'un des nombreux parents du marquis de Montferrat. Richard envoya un de ses gens faire la demande de ce sauf-conduit et le charger d'offrir au seigneur un anneau orné d'un gros rubis qu'il avait acheté en Palestine à des marchands de Pise. Ce rubis, alors célèbre, fut reconnu par le seigneur de Zara.

« Qui sont ceux, dit-il, qui t'envoient me demander passage?

— Des pèlerins revenant de Jérusalem, répondit le serviteur.

— Et leur nom? reprit le seigneur de Zara.

— L'un s'appelle Baudouin de Béthune, et l'autre Hugues-le-Marchand, qui vous offre cet anneau. »

Le seigneur de Zara examina l'anneau avec attention, fut quelque temps sans rien dire, et reprit tout à coup : « Tu ne dis pas vrai; ce n'est pas Hugues qu'il se nomme, c'est le roi Richard ; mais puisqu'il a voulu m'honorer de ses dons sans me connaître, je ne veux point l'arrêter ; je lui renvoie son présent et le laisse libre de partir. »

Surpris de cet incident, Richard partit aussitôt, sans que personne y mît empêchement. Mais le seigneur de Zara envoya prévenir son frère, seigneur d'une ville voisine, que le roi d'Angleterre était dans le pays, et devait passer sur ses domaines. Le frère avait à son service un Normand appelé Roger, originaire d'Argentan, qu'il chargea expressément de visiter chaque jour toutes les hôtelleriés où logeaient des pèlerins, et de voir s'il n'y reconnaîtrait pas le roi Richard au langage ou à quelques autres signes, lui promettant, s'il réussissait à le faire arrêter, la moitié de sa ville à gouverner. Le Normand se mit à la recherche pendant plusieurs jours, allant de maison en maison, et finit par découvrir le roi d'Angleterre. Richard essaya d'abord de cacher qui il était ; mais, poussé à bout par les questions du Normand, il fut forcé de convenir de la vérité. Alors Roger se mit à pleurer et le conjura de prendre sur-le-champ la fuite, lui offrant un excellent cheval; puis il retourna vers le seigneur de Zara, lui dit que la nouvelle de l'arrivée du roi Richard n'était qu'un faux bruit, qu'il ne l'avait point trouvé,

mais seulement Baudouin de Béthune, un de ses compatriotes qui revenait de la Terre-Sainte. Le seigneur, furieux d'avoir manqué une si bonne capture, fit arrêter Baudouin et le retint en prison.

Pendant ce temps, le roi Richard était en fuite sur le territoire allemand, n'ayant d'autre compagnon que Guillaume de l'Étang, son ami d'infortune, et un serviteur qui savait parler la langue teutonique. Ils voyagèrent trois jours et trois nuits sans prendre de nourriture, sans presque savoir où ils allaient, et entrèrent dans la province qu'on appelait en langue tudesque Ost-ric ou OEst-reich, c'est-à-dire pays de l'Est. Ce nom était un dernier souvenir du vieil empire des Francs, dont cette contrée avait formé jadis l'extrémité orientale. L'Ost-ric ou l'Autriche, comme disaient les Français et les Normands, dépendait de l'empire germanique. Cette province était gouvernée par un chef qui portait le titre de duc, et malheureusement ce duc était ce même Léopold que Richard avait traité de la manière la plus injurieuse, à la prise de Ptolémaïs, en faisant déchirer sa

bannière. Sa résidence était à Vienne, sur le Danube, où le roi et ses deux compagnons arrivèrent épuisés de besoin et de lassitude.

Le valet, qui parlait la langue du pays, alla au change de la ville, pour échanger des besants d'or contre de la monnaie du pays. Il eut l'imprudence de faire, devant les marchands, beaucoup d'étalage de son or et de sa personne, cherchant à prendre un air de dignité et les manières d'un homme de cour. Les marchands ne furent pas dupes de ce manége. Ils conçurent quelque soupçon, l'arrêtèrent, et le menèrent à leur magistrat pour qu'il l'interrogeât. Forcé de répondre, il se donna pour le serviteur d'un riche marchand qui devait arriver dans trois jours; il fut mis en liberté sur cette réponse. A son retour au logis du roi, il lui raconta son aventure, lui conseillant de partir au plus vite; mais Richard, désirant prendre quelque repos, demeura encore plusieurs jours à Vienne. Durant cette intervalle, le bruit de son débarquement à Zara se répandit dans toute l'Autriche, et le duc Léopold, poussé par le désir de se venger et par celui de s'enrichir

par la rançon d'un prisonnier de cette importance, envoya de tous côtés des espions et des gens armés à la recherche du roi Richard. Ils parcoururent le pays sans rien découvrir; mais un jour le même serviteur, qui avait déjà été arrêté une fois, se trouvant au marché de Vienne, où il achetait des provisions, on remarqua à sa ceinture des gants richement brodés, tels qu'en portaient avec leurs habits les grands seigneurs de ce temps. On l'arrêta de nouveau, et, pour lui arracher des aveux, on le mit à la torture. Il révéla tout et indiqua l'hôtellerie où se trouvait le roi Richard. Aussitôt cette maison fut cernée par les hommes d'armes du duc d'Autriche qui, surprenant le roi, l'obligèrent à se rendre; ce qu'il fit sans la moindre résistance.

Richard, conduit en présence du duc Léopold, qui avait à venger ses propres outrages et ceux de son beau-frère Isaac Comnène, eut à essuyer à son tour ses menaces. Voici, suivant le langage naïf des chroniques, les paroles que Léopold d'Autriche lui adressa : « Quand on est morveux, on se mouche, roi d'Angleterre; rien ne peut te sauver; tu pas-

seras par mes mains. Il me souvient du déshonneur que tu fis à mon gonfalonier devant Acre; tu déchiras ma bannière et tu la fis porter en vilain lieu. » Le roi ne fit aucune réponse; sa fierté s'était sans doute abaissée dans le malheur.

Léopold d'Autriche confia la garde du roi à un baron nommé Hadmar, et le fit enfermer dans le château de Tyernsteign, où des soldats d'élite le gardaient jour et nuit, l'épée à la main.

Dès que le bruit de l'arrestation du roi d'Angleterre se fut répandu, l'empereur d'Allemagne somma le duc d'Autriche, son vassal, de lui remettre le prisonnier, sous prétexte qu'il ne convenait qu'à un empereur de tenir un roi en prison. Le duc Léopold se rendit à cette raison étrange, mais toutefois en stipulant qu'il lui reviendrait au moins une certaine part de la rançon. Richard fut alors transféré de Vienne à Worms, dans une des forteresses impériales, et l'empereur, au comble de la joie, adressa à Philippe de France le message que nous avons lu plus haut.

Le roi de France écrivit aussitôt à l'empereur pour le féliciter cordialement de sa capture et l'engager à garder son prisonnier avec le plus grand soin, parce que, disait-il, le monde ne serait jamais en paix si un semblable perturbateur réussissait à s'évader. En conséquence, il offrait de payer une somme égale ou même supérieure à la rançon du roi d'Angleterre, si l'empereur voulait le lui donner en garde.

L'empereur soumit, selon l'usage, cette proposition à l'assemblée des seigneurs et des évêques du pays. Il exposa devant la Diète les motifs de la demande du roi de France, et justifia l'emprisonnement de Richard par le prétendu crime de meurtre commis sur Conrad, marquis de Montferrat, par l'insulte faite à la bannière de Léopold, duc d'Autriche, et par la trève de trois ans que Richard avait conclue avec les ennemis de la foi. Pour ces prétendus méfaits, selon lui, le roi d'Angleterre devait être déclaré ennemi capital de l'empire. L'assemblée décida que Richard serait jugé par elle sur les griefs qu'on lui imputait, mais elle refusa de le livrer au roi

de France. Celui-ci n'attendit pas le jugement du royal captif pour lui envoyer dire, par un messager exprès, qu'il le renonçait pour son vassal, le défiait et lui déclarait la guerre à toute outrance. En même temps il fit faire à Jean, comte de Mortain, les mêmes offres qu'autrefois il avait faites à Richard pour l'armer contre son père. Il promit de garantir au comte Jean la possession de la Normandie, de l'Anjou et de l'Aquitaine, et de l'aider à s'emparer de la royauté en Angleterre; en retour, il ne lui demandait que d'être fidèlement son allié, et d'épouser cette même princesse Alix dont Richard avait refusé la main.

Quant à Jean, comte de Mortain, sans conclure d'alliance positive avec le roi de France, il commença des intrigues dans tous les pays soumis à la couronne de son frère; et, sous prétexte que Richard était mort ou devait être regardé comme tel, il exigea le serment de fidélité des officiers publics et des gouverneurs des forteresses et des villes.

Richard fut averti de ces manœuvres par plusieurs abbés de Normandie, qui avaient

obtenu la permission de le visiter dans sa prison, et surtout par son ancien chancelier Guillaume de Longchamp, l'ennemi personnel du comte de Mortain. Richard l'accueillit comme un ami persécuté pour son service, et l'employa dans plusieurs négociations.

Le jour fixé pour le jugement du roi Richard arriva enfin; il comparut comme accusé devant la Diète germanique assemblée à Worms. Il n'eut besoin que de promettre, pour sa rançon, 100,000 livres d'argent, et de s'avouer vassal de l'empereur pour être absous sur tous les points. « Cet aveu de vasselage, dit M. Augustin Thierry, qui n'était qu'une simple formalité, avait de l'importance aux yeux de l'empereur, à cause de ses prétentions à la domination universelle des Césars de Rome, dont il se disait l'héritier. La sujétion féodale du royaume d'Angleterre à l'empire germanique n'était pas de nature à durer longtemps, et néanmoins l'aveu et la déclaration s'en firent alors avec toute la pompe et l'appareil commandés par les usages. » « Le roi Richard, dit un contemporain, se destitua du royaume et le remit à

l'empereur, comme au seigneur de toute la terre, l'en investissant par son chapeau; et l'empereur le lui rendit aussitôt pour le tenir en fief de lui, sous la condition d'un tribut annuel de 5,000 livres sterling, et l'en investit par une double couronne d'or. » « Après cette cérémonie, ajoute M. Thierry, les évêques et les seigneurs allemands promirent par serment, sur leur âme, que le roi d'Angleterre deviendrait libre aussitôt qu'il aurait payé 100,000 livres, et, dès ce jour, la captivité de Richard fut moins étroite. »

Cependant le comte de Mortain, continuant ses intrigues et ses manœuvres, sollicitait les justiciers d'Angleterre, l'archevêque de Rouen et les barons de Normandie, de lui jurer fidélité et de le reconnaître pour roi; la plupart refusèrent, et le comte, se sentant trop faible pour les contraindre à lui obéir, passa en France, et conclut un traité formel avec le roi Philippe. Il se reconnut vassal et homme-lige de ce monarque, pour l'Angleterre et tous les autres Etats de son frère, lui jura d'épouser sa sœur, et de lui abandonner une partie considérable de la Normandie,

Tours, Loches, Amboise et Montrichard, aussitôt que, par son secours, il serait devenu roi d'Angleterre. Il promit de plus au comte de Blois, vassal du roi de France, les villes de La Châtre et de Vendôme. Enfin il souscrivit, contre Richard, la clause que Richard lui-même avait plus d'une fois souscrite contre son père Henri II : « Et si mon frère Richard m'offrait la paix, je ne l'accepterais point sans l'aveu de mon allié de France, même dans le cas où mon allié la ferait, pour son propre compte, avec mondit frère Richard. »

Mais le peu de succès du comte de Mortain en Angleterre le détermina à demeurer près du roi de France, et à tourner toutes ses vues du côté de la Normandie.

CHAPITRE XI.

Épisode du troubadour Blondel; il découvre le lieu où Richard est captif. — Ce monarque est mis en liberté. — Son retour dans ses Etats.

Longtemps le vulgaire ignora en Europe ce qu'était devenu Richard. La cour d'Angleterre, les monastères, les cités étaient en deuil à l'occasion de la captivité de leur souverain. Tous les pèlerins de la Palestine que l'on interrogeait sur le sort de Richard répondaient : « Las! nous l'avons laissé sur les ri-

vages de l'Adriatique, et depuis nous ne pouvons vous dire ce qu'il est devenu. » On en apprit enfin quelque nouvelle par un gentilhomme d'Arras, nommé Blondel (1). Ce gentilhomme avait été uni dès l'enfance au roi Richard; tous deux aimaient les vers et la musique; ils avaient composé ensemble des chansons pour l'amusement de la cour. Lorsqu'il apprit la nouvelle de la captivité de son royal ami, il jura par Thomas de Cantorbéry, dit la chronique, *qu'il chercherait son seigneur en toute terre tant qu'il l'averait trové*, et prit la résolution de parcourir l'Allemagne, et de s'enquérir du lieu où était le prince jusqu'à ce qu'il l'eût découvert. Blondel endossa donc l'habit de ménestrel en voyage, et s'en alla toujours marchant. Or il advint par aventure qu'il se trouva, en Autriche, devant une tour de la dépendance de Léopold, duc d'Autriche. C'était dans une belle vallée, en un lieu nommé Duresten, sur la rive gauche du Danube, à quelques milles de Vienne. Blondel arriva devant un vieux château où gémissait, disait-on, un illustre captif sur lequel des

(1) Voir à la fin du volume la note *E*.

hommes d'armes veillaient nuit et jour. Satisfait de ce renseignement, le ménestrel s'introduisit, à la faveur de son costume, dans le château aux tourelles féodales. Il y fit un long séjour, jouant beaucoup d'airs sur sa mandore, et cherchant à gagner l'amitié des vassaux et des hommes d'armes, comme un ménestrel gai et joyeux. Or, comme il était en pensée au pied de la grosse tour, cherchant un moyen de se faire connaître, il se mit à chanter une chanson qu'il avait faite autrefois avec Richard. Lorsque le roi Richard eut entendu la voix de son ami, il répondit sur-le-champ en chantant le second couplet de la chanson. Grande fut la joie de Blondel quand il reconnut la voix de son roi, et le fidèle troubadour se hâta de revenir en Angleterre, annoncer à la reine Éléonore qu'il avait découvert la prison du roi Richard.

Cependant la captivité du roi d'Angleterre faisait une impression trop forte dans la chrétienté, elle était en opposition trop évidente avec les opinions contemporaines sur la sainteté du pèlerinage et l'inviolabilité du croisé, pour qu'elle se pût prolonger longtemps. Vai-

Blondel découvre la prison de Richard.

Pag. 184.

nement Philippe-Auguste et le comte de Mortain intriguaient pour prolonger cette détention ; il était impossible à l'empereur d'Autriche d'accéder à leurs desseins sans s'exposer à la réprobation universelle.

L'Angleterre avait à subir d'énormes tributs pour la rançon du roi. Les collecteurs royaux parcouraient le pays dans tous les sens, et faisaient contribuer toutes les classes d'hommes, clercs ou laïcs, Saxons ou Normands. Toutes les sommes levées partiellement dans les provinces furent réunies à Londres, et l'on avait calculé que le total devait s'élever au montant de la rançon ; mais on trouva un énorme déficit causé par la fraude des collecteurs. Cette première levée étant insuffisante fut suivie d'une seconde.

Déjà il y avait près de deux années que le roi était captif ; il envoyait message sur message à ses officiers et à ses amis d'Angleterre et du continent, pour les presser de le délivrer en payant sa rançon. Il se plaignait amèrement de l'oubli des siens. Il exprima ses plaintes dans une chanson composée en langue romane méridionale, idiome qu'il préfé-

rait au dialecte moins poli de la Normandie, de l'Anjou et de la France.

« J'ai nombre d'amis, mais ils donnent pauvrement; c'est honte à eux, si, faute de rançon, depuis deux hivers, je suis ici prisonnier.

« Qu'ils sachent bien, mes hommes et mes barons anglais, normands, poitevins et gascons, que je n'ai pas si pauvre compagnon que pour argent je laissasse en prison; je ne le dis pour en faire reproche, mais je suis encore prisonnier. »

Pendant que la seconde collecte pour la rançon du roi Richard se faisait par toute l'Angleterre, des envoyés de l'empereur vinrent à Londres recevoir, comme à-compte sur la somme totale, l'argent déjà perçu; ils en vérifièrent la quantité par poids et mesures, et mirent leur sceau sur les sacs, que des matelots anglais transportèrent jusqu'au territoire de l'Empire, aux risques et périls du roi d'Angleterre.

Le tiers de cet argent fut donné au duc d'Autriche, aux termes de la convention. Ensuite il y eut une nouvelle diète assemblée

pour décider sur le sort du prisonnier. Son élargissement fut fixé à la troisième semaine après Noël, à condition que le roi laisserait un certain nombre d'otages pour garantie du complément de la rançon. Richard souscrivit à tout, et l'empereur, pour lui témoigner sa satisfaction, lui octroya par charte authentique, pour les tenir de lui en fief, plusieurs provinces qu'il appelait SIENNES, telles que le Viennois, et une partie du pays qu'on nommait Bourgogne, ainsi que les villes et territoires de Lyon, Arles, Marseille et Narbonne. Or l'empereur n'avait jamais exercé aucune autorité sur les provinces et terres dont il vient d'être fait mention. Jamais les habitants n'avaient voulu reconnaître aucun seigneur nommé ou présenté par lui. Cela peut servir à apprécier la valeur du présent impérial.

Quand Philippe et le comte Jean connurent cette nouvelle décision de la Diète, ils craignirent de n'avoir pas le temps d'exécuter leur projet avant le retour de Richard dans ses États. Ils envoyèrent en toute hâte des messagers à l'empereur pour lui offrir 70,000 marcs d'argent s'il voulait prolonger

seulement d'une année la captivité de Richard, ou, s'il l'aimait mieux, 1,000 livres d'argent pour chaque nouveau mois de prison, ou bien encore 150,000 marcs pour que le roi captif fût remis à la garde du roi de France et du comte. Ces brillantes propositions auraient facilement ébranlé l'empereur, mais elles furent rejetées par les membres de la Diète. Ils firent mettre Richard en liberté vers la fin de janvier 1194.

Le roi Richard, retenu par les mauvais temps, fut obligé d'attendre plus d'un mois à Anvers; et peu s'en fallut que ce retard ne fût fatal à la liberté de ce prince. L'empereur d'Allemagne, tenté par l'avarice, avait formé le projet de s'emparer une seconde fois du prisonnier qu'il venait de laisser partir. Mais le secret de cette trahison ne fut pas assez bien gardé, et l'un des otages restés entre les mains de l'empereur trouva moyen d'en avertir le roi. Richard s'embarqua aussitôt dans la galiote d'un marchand de Normandie, appelé Tranchemer, et ayant échappé aux hommes d'armes envoyés pour le prendre, il vint aborder au port de Sandwich.

Richard avait manifesté de si profonds ressentiments contre Philippe-Auguste et le comte de Mortain, pendant ses deux ans de captivité, que l'empereur crut devoir prévenir ces deux princes, ses alliés, du départ de son prisonnier. « Allons, leur écrivit-il dans une charte, allons, tenez-vous sur vos gardes, car le diable est déchaîné; mais je n'ai pu faire autrement. »

Au passage de Richard à Cologne, les princes de l'empire assemblés apposèrent leur scel sur une lettre qu'ils adressaient en commun au roi de France, et dans laquelle ils le sommaient de rendre à Richard toutes les terres, villes et châteaux dont il s'était emparé pendant que son royal compagnon était pèlerin ou captif. S'il se refusait à cette restitution, tous les princes promettaient au roi de l'aider à les reconquérir par la force. Philippe, loin de répondre à cette sommation, cherchait toujours, de concert avec le comte de Mortain, à soulever les barons d'Angleterre contre leur légitime souverain.

Le bouillant Richard était impatient, on le conçoit, de punir les trahisons de Philippe et

du comte de Mortain. Il fut reçu avec enthousiasme. Ce prince avait été si malheureux dans sa longue et triste captivité qu'on éprouvait pour lui ce sentiment profond qui naît toujours à la vue de grandes infortunes.

Déjà, dans une occasion importante, la majorité des comtes, des barons et des prélats venait de donner une preuve frappante de fidélité. A peine le roi Richard avait-il quitté Cologne qu'Adam de Saint-Edmond, clerc du comte de Mortain, s'était rendu en Angleterre, afin de soulever le plus de barons qu'il pourrait contre Richard, et, dans tous les cas, de fortifier les châteaux et les fiefs de son maître. Il vint en conséquence à Londres et reçut l'hospitalité d'Hébert, archevêque de Cantorbéry. Étant à table, et dans l'abandon d'un après-dîner, il dit au prélat : « Sire archevêque, le comte Jean est riche ; il est dans la plus intime familiarité du roi de France, qui lui a fait don des châtellenies de Driancourt et d'Arques. Philippe donnerait bien davantage s'il avait quelques hommes sur lesquels il pût compter. » L'archevêque l'interrompit lui disant : « Ne parle pas ainsi, traî-

tre. » Cependant on ne fit aucune violence au clerc tant qu'il demeura dans la maison, à cause de l'hospitalité; mais à sa sortie, le magistrat de Londres le toucha de son bâton blanc; il fut saisi par les justiciers. Il était porteur de chartes adressées en commun par Philippe et le comte de Mortain à presque tous les barons et prélats des domaines d'Angleterre. On les invitait à proclamer roi le comte Jean et à se dispenser de payer ainsi la rançon de Richard. La trahison était flagrante, aussi bien pour le clerc de Saint-Edmond que pour le comte de Mortain lui-même, qui avait signé ces chartes. En conséquence, l'archevêque de Cantorbéry convoqua la cour des barons, et tous unanimement déclarèrent le comte Jean déchu de ses fiefs d'Angleterre et de toutes ses possessions dans les comtés, terres et dépendances de la couronne d'Angleterre.

Ce fut dans ces circonstances favorables que Richard arriva dans son royaume.

CHAPITRE XII.

Le comte de Mortain banni de l'Angleterre comme coupable de trahison. — Nouveau couronnement de Richard. — Ses nouvelles exactions pour avoir de l'argent. — Guerre contre Philippe, roi de France. — Trait de barbarie et de lâcheté du prince Jean. — Rencontres militaires. — Richard est remis en possession de ses forteresses. — Richard et Philippe font la paix.

Au moment où le roi Richard mettait le pied sur le territoire, le parlement déclarait le comte de Mortain ennemi de l'État, et ordonnait que toutes ses terres seraient saisies et qu'on s'emparerait de ses châteaux. Dans toutes les églises, on prononçait au nom des rchevêques et évêques, au son des cloches

et à la lueur des cierges, des sentences d'excommunication contre le comte et ses adhérents.

La nouvelle de la délivrance de *Cœur-de-Lion* (c'est ainsi que les flatteurs du roi le surnommèrent en langue normande) mit fin à la résistance des garnisons qui tenaient encore pour le comte Jean ; toutes se rendirent, à l'exception de celle de Nottingham, qui refusait de croire à la nouvelle. Le roi, irrité et prompt dans sa colère, voulut faire lui-même le siége de cette ville, avant même de paraître à Londres. Un bruit extraordinaire de trompettes, de cors, de clairons et d'autres instruments de musique militaire annonça aux gens de guerre sa présence au camp devant Nottingham ; mais la garnison, persuadée que ce n'était qu'une ruse des assiégeants, continua à se défendre. Richard fit un serment terrible contre ceux qui osaient lui résister, et donna l'assaut à la ville qui fut prise; mais la garnison se retira dans le château, l'un des plus forts que les Normands eussent bâtis en Angleterre. Avant de battre les murs du château avec les pierriers et les

autres machines, Richard fit dresser un gibet, haut comme un grand arbre, où l'on pendit par son ordre, à la vue de la garnison, quelques hommes d'armes pris dans le premier assaut. A la vue de ce trophée des vengeances de Richard, les assiégés crurent à la présence du roi et se rendirent à merci.

Après cette victoire, le roi Richard, par délassement, fit un voyage de plaisir dans la plus grande forêt de l'Angleterre, qui s'étendait depuis Nottingham jusqu'au centre du comté d'York, sur un espace de plusieurs centaines de milles. Les Saxons l'appelaient sire Wode, Sherwood en anglais moderne. Sherwood était alors une forêt redoutable aux Normands; elle servait de retraite aux derniers restes des bandes de Saxons armés qui, en guerre avec les conquérants, persistaient volontairement à vivre hors la loi imposée par les fils de l'étranger. C'est dans cette même forêt que vivait alors Robert ou Robin Hood, qui était le héros des pauvres, des serfs et de la race anglo-saxonne. Cette promenade dans ces sombres forêts, après une longue captivité, devait avoir un attrait

naturel pour l'esprit aventureux du roi Richard. Mais l'histoire ne dit pas qu'il y ait fait rencontre d'ennemis à combattre; circonstance qui n'eût pas manqué de doubler le plaisir de son excursion.

Richard tint à Nottingham un grand conseil du royaume, composé de quinze pairs évêques et laïcs, et de la reine Éléonore. Le premier jour, Richard reprit à beaucoup de fonctionnaires les charges qu'ils tenaient de la couronne, et les vendit au plus offrant. Le jour suivant, il accusa de trahison son frère Jean et le conseiller intime du prince, Hugues, évêque de Coventry. On leur ordonna de comparaître et de présenter leur défense dans le délai de quarante jours, sous la menace des pénalités ci-après. Le prélat, comme shérif, devait être à la merci du roi; comme évêque, il devait être jugé par l'Église. Jean devait être banni, et ses terres, meubles et biens personnels, confisqués.

Aucun des deux n'obéit à la sommation, quoiqu'elle fût trois fois renouvelée dans le cours des quarante jours. Alors, comme Jean possédait des terres en Normandie et qu'il se

trouvait en France, trois pairs d'Angleterre se rendirent à la cour de son seigneur suzerain le roi de France et lui demandèrent de le faire juger par contumace.

Le troisième jour du conseil de Nottingham fut employé à établir de nouveaux impôts. Enfin le dernier jour on discuta la question extraordinaire de savoir si le roi devait être couronné de nouveau. L'assemblée résolut la question affirmativement, contre l'opinion personnelle de Richard. La cérémonie de ce second couronnement eut lieu à Londres avec les fêtes d'usage. Ce fut Hubert, archevêque de Cantorbéry, qui couronna le roi. Les fêtes terminées, le roi annula d'un seul coup toutes les ventes de domaines qu'il avait faites volontairement avant de partir pour la croisade, prétendant que c'étaient de simples prêts dont la restitution était de droit. Vainement les acquéreurs de bonne foi présentèrent leurs actes scellés du grand sceau royal; tout fut inutile. On leur répondait de la part de Richard : « Quel prétexte avez-vous de retenir en vos mains ce qui est à nous ? Ne vous êtes-vous pas remboursé complétement de

vos avances par le revenu de nos domaines? S'il en a été ainsi, vous savez que c'est péché d'exercer l'usure envers le roi. Que si, après le compte de ce que vous avez payé et de ce que vous avez reçu, il vous revient justement quelque chose, nous y suppléerons de notre trésor pour vous ôter tout sujet de plainte. »

Il n'y eut pas un seul de ces acquéreurs qui eut le courage de présenter un compte, et tout fut rendu au roi sans indemnité. Il rentra ainsi en possession des châteaux, bourgs, gouvernements et domaines qu'il avait aliénés. Ce fut le début du roi d'Angleterre à la reprise de son règne. La race anglaise, après avoir été écrasée d'impôts pour la délivrance du roi, le fut encore pour celle des otages laissés en Allemagne, et pour les frais de la guerre qu'il fallut alors soutenir contre le roi de France.

Philippe menaçait de plusieurs côtés la puissance de son rival; il avait formé une nouvelle ligue avec les barons du nord de l'Aquitaine, et leur avait promis secours et maintien. Forts de ces promesses, ces seigneurs avaient de nouveau tenté de secouer

le joug du pouvoir anglo-normand. On attribue à un vif sentiment de nationalité, et au désir de n'être sujets d'aucun homme qui ne fût ni de leur race ni de leur langue, l'alliance de ces barons avec le roi de France. Quant à lui, ses vues étaient toutes différentes ; il aspirait à étendre son autorité sur les provinces gauloises du midi, de manière à devenir roi de toute la Gaule, au lieu d'être simplement roi de France. Philippe et son conseil regardaient les Aquitains et les Poitevins comme des rebelles, et nourrissaient le projet de reculer les limites de sa domination royale jusqu'aux Pyrénées, où l'on croyait que Charlemagne avait élevé une croix pour servir de limite perpétuelle entre la France et l'Espagne.

Il est à remarquer que ces mêmes provinces, que le roi de France prétendait lui appartenir par suite des droits de Charlemagne, l'empereur d'Allemagne les considérait comme siennes, par les droits du même homme, qui avait joui du singulier privilége d'être regardé à la fois comme Français et comme Allemand. La cession de provinces

récemment faite par l'empereur d'Allemagne au roi Richard était fondée sur cette prétention.

A la veille de tirer l'épée contre le roi de France, Richard eut à cœur de ramener l'opinion publique en sa faveur, en se disculpant d'une manière éclatante du meurtre du marquis de Montferrat, qu'on lui avait attribué. A cet effet, il produisit une prétendue lettre autographe du Vieux de la Montagne, écrite en caractères hébraïques, grecs et latins, et contenant les passages suivants :

« A Léopold, duc d'Autriche, et à tous les princes de la foi chrétienne, salut. Attendu que plusieurs rois, dans les pays d'outre-mer, imputent à Richard, roi et seigneur d'Angleterre, la mort du marquis, je jure par le Dieu qui règne éternellement, et par la loi que nous observons, que le roi Richard n'a eu aucune participation à ce meurtre.... Sachez que nous avons fait les présentes en notre maison et château de Messias, à la mi-septembre, et les avons scellées de notre sceau, l'an 1505 après Alexandre. »

Ce fut Guillaume de Longchamp, redevenu

chancelier, qui publia officiellement cette bizarre dépêche. Elle fut envoyée aux princes étrangers et aux moines qui étaient connus pour rédiger la chronique du temps. Dans ce siècle d'ignorance, on ne remarqua point sa fausseté manifeste. Elle eut pour résultat d'affaiblir en quelque sorte l'effet moral des imputations du roi de France parmi ses propres vassaux, et encouragea ceux de Richard à mieux combattre pour une cause qu'ils croyaient être la bonne; or, ainsi que le remarque un historien, il y avait alors beaucoup de superstition sur ce point.

La guerre contre Philippe étant décidée, Richard s'empressa de rejoindre son armée à Portsmouth; le vent était contraire, mais son impatience l'emporta sur l'avis et l'expérience des marins. Il mit à la voile; la nuit fut sombre et orageuse; la flotte fut battue par la tempête, et il fut fort heureux d'échapper au danger, en relâchant dans le port d'où il était sorti. Après un fatigant délai de quinze jours, il partit pour la Normandie, où, en prenant terre, il vit arriver à lui son frère Jean. Ce prince, dont la lâcheté égalait l'ambition et

la fourberie, implora à genoux le pardon d'un souverain qu'il avait si cruellement offensé. Dès qu'il avait vu la victoire incertaine, il avait quitté subitement ses alliés.

Jean avait acheté les bonnes grâces de son frère par un acte d'une déloyauté barbare. Il avait sous ses ordres trois cents lances de France et près de cent cinquante archers anglais. Il invita à un festin tous les Français qu'il put trouver à Évreux, et les chevaliers et les servants d'armes, à l'exception d'un petit nombre que le hasard fit demeurer dans la citadelle. Ceux-ci donc ayant déposé leurs armes, le prince, après les avoir rassemblés dans un château où ils croyaient se réunir pour dîner, appela tout à coup, du sein de leur retraite, ses Anglais armés, et enveloppa trois cents hommes dans un même massacre; puis, ayant fait mettre leurs têtes au bout de piques brûlantes, il les fit promener autour de la ville (spectacle épouvantable!); comme s'il ne suffisait pas de l'action si monstrueuse d'avoir fait égorger traîtreusement tant de Français.

La reine-mère Eléonore intercéda en fa-

veur du comte de Mortain; il fut accueilli sous les tentes anglaises, et rentra en grâce auprès de Richard, qui cependant ne voulut pas lui confier les fiefs confisqués, dans la crainte de quelques nouvelles trahisons.

Le roi Philippe assiégeait le château de Verneuil, lorsque lui parvint la nouvelle du massacre des chevaliers de France. « Aux armes, aux armes! s'écria-t-il; que le gonfalon de deuil soit arboré sur ma tente! » Un sentiment d'honneur et de vengeance retenait les Français devant Verneuil. Les assiégés avaient peint malignement, sur le pont même du château, la figure du roi Philippe, affublé d'un bonnet, une massue à la main, le tout en signe de mépris. Cependant le roi quitta le siége et vint fondre sur Évreux, dont il fit incendier les maisons, qu'il avait trouvées sans défense. Après cette expédition, on revint à Verneuil pour en reprendre le siége.

Pendant sa captivité, Richard s'était toujours promis de travailler, dès qu'il serait libre, à reconquérir ses bonnes forteresses, dont le roi de France s'était emparé. Aussitôt qu'il eut remis le pied en France, sa première

pensée fut de reprendre le château d'Arques, qu'il regardait comme le boulevard de la frontière septentrionale de la Normandie. Il vint donc l'investir; mais le vainqueur de Ptolémaïs devait échouer devant les murailles de la vieille citadelle normande. Il tenta plusieurs assauts, mais inutilement. Philippe, qui sentait toute l'importance de cette forteresse, accourut pour la défendre, ayant avec lui ses barons et chevaliers, au nombre de six cents. Il attaqua les lignes des assiégeants et les culbuta. Dans la mêlée, le valeureux comte de Leicester se précipita sur Mathieu de Marli, et de sa lance lui traversa les deux cuisses. Mathieu, malgré la gravité de sa blessure, frappa son adversaire d'un coup d'épieu dans la poitrine, et l'étendit à ses pieds. Le comte de Leicester ne se releva que pour être fait prisonnier, ainsi que beaucoup d'autres chevaliers de marque. Après ce succès, Philippe, pour compléter la défaite de son rival, tomba à l'improviste sur la ville de Dieppe, la saccagea, la réduisit en cendres, emmena les habitants captifs, et brûla leurs vaisseaux (1195).

Mais Richard n'était pas homme à rester sous le coup d'une défaite. Il attendit Philippe à la sortie de Dieppe, auprès d'Arques, au débouché d'une forêt, avec beaucoup de chevaliers armés à la légère. Là, ses troupes, placées en embuscade, laissèrent passer le gros de l'armée française; puis, tombant tout à coup sur l'arrière-garde, elles en firent un grand carnage et revinrent chargées de butin.

Un autre échec attendait les armes de France, entre Fréteval et le château de Blois. Philippe était par hasard au manoir de Beaujour avec ses barons, et, vers la matinée, il prenait son repas, tandis que les troupes cheminaient avec les chariots et les chevaux chargés d'armes, de vases, et de toutes les choses nécessaires pour l'usage d'un camp. Tout à coup Richard s'élance de sa retraite, et disperse facilement cette cohue de chevaliers désarmés; il tue, emmène les chevaux, les hommes, les chariots et les bagages, les vases de cuisine que l'or et l'argent rendaient plus précieux que les autres, les tonneaux remplis d'écus, les sacs renfermant les orne-

ments, les registres des impôts et les papiers du fisc. Le sceau royal faisait partie de cette riche capture. Philippe fit, dans cette circonstance, des pertes incalculables.

Après l'échauffourée de Fréteval, la guerre devint plus animée. Richard se porta en toute hâte vers le Poitou, et s'empara des terres et places de Geoffroi de Rancon, comte d'Angoulême, pour le punir de s'être fait l'homme du roi de France. Cette expédition fut faite avec la rapidité d'une course militaire.

Après avoir longtemps bataillé sans beaucoup de fruit, Richard, voulant faire un traité plus durable que les précédents, proposa à Philippe d'échanger la suzeraineté de l'Auvergne contre d'autres droits politiques. Cette proposition fut adoptée, et le roi d'Angleterre s'engagea, envers l'autre monarque, à garantir la cession qu'il lui faisait, c'est-à-dire à lui prêter main-forte contre le mécontentement des hommes du pays. Ce mécontentement ne tarda pas à éclater, car les Auvergnats ne voulaient point reconnaître le roi de de France comme souverain. Dès que Philippe eut envoyé ses officiers recevoir l'hom-

mage du comte d'Auvergne, son premier soin fut d'acheter dans le pays un des plus forts châteaux, et d'y mettre garnison; et, peu après, sous de légers prétextes, il enleva au comte la ville d'Issoire, se préparant ainsi à faire sans coup férir la conquête de tout le pays. Richard s'aperçut des projets de Philippe, et compta sur la haine nationale pour les déjouer. Il poussa le comte d'Auvergne à s'insurger contre Philippe, lui promettant de le soutenir. Mais quand il vit la lutte engagée, il fit une nouvelle trève avec le roi de France, et passa en Angleterre, sans s'inquiéter nullement de ce qui adviendrait du comte et du pays d'Auvergne. Honteux de s'être laissé tromper, et contraints de céder à leur mauvaise fortune, les Auvergnats firent la paix avec le roi de France, en avouant sa suzeraineté sur eux et lui prêtant de nouveaux serments d'hommage.

Richard avait été remis en possession de ses forteresses, non pas par la force des armes, mais en vertu d'un traité (1196). Une des clauses du traité qu'il avait conclu avec Philippe portait : « Au roi Richard resteront

le comté d'Eu, le comté d'Aumale, Driencourt et Arques. » En conséquence, la bannière de Richard Cœur-de-Lion reparut sur les murailles d'Arques. Richard donna le commandement de ce château à l'un de ses braves compagnons d'armes, Gaufrid de Sai, qui l'avait suivi à la Terre-Sainte, et qui avait partagé sa captivité en Autriche.

Aussitôt après ce traité, le roi Richard, pour opposer une barrière aux invasions de Philippe, construisit, sur la frontière des deux Etats, au bord de la Seine, près d'Andely, la fameuse forteresse connue sous le nom de Château-Gaillard. Mais le terrain qu'il avait choisi appartenait à Gaultier, archevêque de Rouen, qui s'opposa vigoureusement à ce projet. Le prélat fulmina contre le roi, mit la province en interdit, de sorte que Richard fut obligé de plaider en cour de Rome et d'en venir à une transaction. Il fut convenu qu'en indemnité du dommage fait au prélat par la construction de la forteresse, Richard lui céderait plusieurs priviléges importants, entre autres la ville et seigneurie de Dieppe. Richard put construire alors la fa-

meuse forteresse de Château-Gaillard, qu'il appelait *sa fille chérie.*

Rien n'était moins solide que toutes ces trèves qu'on faisait alors. A peine un traité de paix était-il conclu que, sous le moindre prétexte, on reprenait les armes pour enlever quelque butin ou des terres à son nouvel allié. Philippe profita d'une trève de quelques mois, conclue avec Richard, pour marcher sur la Flandre. Les troupes du comte avaient déjà envahi le Cambresis et le pays de Tournay : presque toujours victorieux, ces chevaliers contraignirent Philippe à conclure une suspension des hostilités, à des conditions assez dures. Le roi de France en profita pour courir de nouveau en Normandie, où les chevaliers et les barons de Richard continuaient la guerre. Richard avait des forces considérables : ses justiciers avaient appelé sous sa bannière les hommes de toutes les parties de ses domaines. Il avait aussi sous ses ordres une nombreuse troupe de Gallois, hommes durs, sauvages, et préférant la guerre à la paix. Ces hommes barbares ravagèrent le territoire français sur tous les

points où ils trouvèrent un libre accès; mais, à l'entrée de la vallée d'Andely, les escadrons français en taillèrent en pièces jusqu'à cinq mille quatre cents.

Richard, violemment ému de ce terrible carnage de ses farouches auxiliaires, s'en vengea par un acte d'atroce cruauté. Il fit venir trois prisonniers français qui étaient chargés de chaînes, et ordonna qu'ils fussent précipités dans la Seine du haut du roc de Château-Gaillard. Il fit ensuite arracher les yeux à quinze autres Français, leur donnant pour guide un prisonnier à qui on laissa l'œil droit, pour les conduire en cet état au camp des Français. Alors Philippe, par une réciprocité bien digne de ces temps de barbarie, condamna un pareil nombre de chevaliers anglais au même supplice.

Un incident extraordinaire signala les conférences qui précédèrent la paix signée à Louviers, au mois de janvier 1196. Richard, qui avait suivi Philippe à grandes journées dans le Berry, était bien résolu d'abord à lui livrer bataille, quelque effort que fît le légat du pape pour le porter à faire la paix. Les ar-

mées anglaise et française se joignirent au gué d'Amours, où il n'était pas douteux qu'elles n'en vinssent aux mains, lorsque Richard, par un changement subit qu'on ne peut attribuer qu'à celui qui tient tous les cœurs dans sa main, se calma tout à coup, et envoya demander à Philippe quelques moments de conférence. Philippe y ayant consenti, les deux monarques se détachèrent en même temps de leur armée, et s'avancèrent jusque sous un arbre situé à égale distance des deux camps. Là, Richard proposa la paix, et Philippe l'accepta volontiers, convenant l'un et l'autre qu'on en dresserait le traité dans un moment plus opportun. « On attendait des deux côtés, dit le P. d'Orléans, l'événement de la conférence, lorsqu'un serpent d'une grosseur extraordinaire, étant sorti du tronc de l'arbre, vint droit à eux, sifflant horriblement, tantôt contre l'un, tantôt contre l'autre, et comme les menaçant tous deux. Les rois mirent l'épée à la main pour lui couper la tête; mais il disparut, et on ne sait ce qu'il devint. A la vue des épées nues, les escadrons s'ébranlaient pour accourir au secours de leurs princes,

ne doutant pas qu'ils n'en fussent venus aux mains. Heureusement les princes s'en aperçurent, et, s'étant séparés pour courir chacun au-devant de leurs gens, les arrêtèrent, et leur apprirent pourquoi ils avaient tiré l'épée. »

Cette paix fut de courte durée ; de sérieuses contestations s'élevèrent, qui donnèrent lieu à une reprise d'armes. Philippe avait cédé à Richard quelques villes du Berry, entre autres Issoudun. Le roi d'Angleterre ayant quelque mécontentement du seigneur de Vierzon, il le fit citer devant lui, le menaçant de le dépouiller de son fief et de son comté héréditaire. Le seigneur de Vierzon réclama le roi de France comme son prince et son juge naturel dans l'ordre des fiefs. Mais, sans autre forme de procès, Richard fit raser son château, et ses justiciers s'emparèrent de deux châtellenies et de plusieurs terres appartenant au sire de Vierzon. Cette action devait être regardée par Philippe comme un signal de rupture. Aussi les hostilités recommencèrent-elles avec plus d'ardeur qu'auparavant.

CHAPITRE XIII.

Nouvelles hostilités. — Philippe, roi de France, tombe dans la rivière d'Epte; défaite qu'il essuie. — Efforts du pape Innocent III pour terminer la guerre.

La tutelle du jeune Arthur, duc de Bretagne, devint un autre sujet de querelle. Elle appartenait de droit à Richard comme duc de Normandie, et comme oncle du jeune prince. Mais Philippe s'en était emparé, du consentement des seigneurs bretons, si fiers et si indépendants. Richard supportait impatiem-

ment cette tutelle confiée à d'autres qu'à lui-même.

Dans cette nouvelle guerre, Philippe vint mettre le siége devant Aumale, après avoir soumis Nonancourt. Bientôt le château d'Aumale ouvrit ses portes au roi de France. Quelque temps après, Richard, qui avait à prendre une revanche, vint assiéger Gaillon, petit castel, garni de tourelles, situé dans la Normandie; le châtelain, nommé Cadoc, ayant aperçu Richard du haut d'une tour, lui lança un trait d'arbalète; le trait frappa Richard au genou et tua le cheval du prince. Sitôt que sa blessure fut guérie, le roi, plus irrité que jamais, reprit le chemin des batailles.

Dans la même campagne (1197), les deux rivaux, Richard et Philippe, se trouvèrent en présence dans les plaines de Normandie. Le projet du roi de France était de s'avancer sur Gisors pour en tenter le siége. Richard était campé dans les champs du Vexin, à la tête de quinze cents cavaliers et de plus de quarante mille vassaux, hommes du peuple, armés de bâtons ferrés et de pieux durcis au feu.

Philippe, ignorant la véritable position de son adversaire, s'avança sur Courcelles en toute hâte, n'ayant avec lui que quarante chevaliers d'élite ; mais bientôt ils furent environnés d'armes étincelantes, et Mathieu de Montmorency reconnut les écussons des comtes de Leicester, d'Arundel et de Salisbury. On alla prévenir le roi, qui continuait à galoper, que l'on était près de tomber au pouvoir des barons d'Angleterre. Manassé de Malvoisin, arrêtant son cheval par la bride, s'écria : « Où cours-tu ? Veux-tu te livrer à l'ennemi ? Crois-tu que ta faible troupe puisse combattre cette armée ? Tous les chemins sont coupés d'avance. Tournons bride tandis qu'il en est temps encore, et que l'ennemi ne nous a pas tout à fait entourés. — Tu veux donc, Manassé, présenter le dos en fuyant devant Richard et les Anglais ? Il faut que cette route royale me conduise à Gisors ; si nous sommes entourés, voilà une clef, dit le roi en montrant son épée, pour sortir de cette enceinte d'acier. » En prononçant ces paroles, il poursuivit son chemin vers Gisors, et tomba la lance au poing sur une multitude

de chevaliers anglais qui voulaient l'empêcher de passer. Après un vif engagement, les Français s'enfuirent; le pont se rompit sous le poids des fuyards; et le roi, avec vingt chevaliers tout armés, fut précipité dans la rivière d'Epte. La plupart y perdirent la vie; on eut de la peine à dégager le roi de France, qui ne dut son salut qu'à l'attachement de ses serviteurs, qui revinrent généreusement sur les assaillants, et renouvelèrent le combat jusqu'à ce qu'ils fussent tous tués ou pris. Quarante barons, cent chevaliers et cent quarante chevaux de bataille, couverts d'armures, furent le prix de la victoire. La relation que Richard fit de cette journée pour l'annoncer au baronnage d'Angleterre, est assez curieuse pour trouver place dans cette histoire.

Il écrivait à l'évêque de Douvres : « Vous saurez que, le dimanche avant la fête de saint Michel, nous sommes entrés dans les terres du roi de France; nous avons dirigé nos chevaliers auprès de Courcelles, où nous avons pris le château avec les tours, le châtelain et sept hommes d'armes; le roi de France l'ayant

connu est venu de Mantes avec huit cents chevaliers, un grand nombre de servants d'armes et d'hommes du commun, pour secourir le château de Courcelles qu'il croyait n'être point encore tombé dans nos mains. Comme il s'avançait sur Gisors avec ses hommes, je l'ai attaqué avec courage, et nous les avons contraints à prendre une fuite si rapide vers le pont de Gisors, que le pont s'est écroulé sous eux. *Le roi de France,* à ce qu'on nous a rapporté, *a bu des eaux de la rivière, il en a bu copieusement;* près de vingt chevaliers ont été submergés. Nous avons renversé dans ce combat, avec notre lance, Mathieu de Montmorency, Alain de Rouset et Foulques de Gilerons, et nous les avons faits prisonniers de nos mains. Je crois que nous avons bien pris au moins cent chevaliers, dont je vous envoie les noms; il y en a d'autres que je ne connais pas, car Mercader en a plus de trente auprès de lui, que je n'ai pas encore vus. Une multitude de servants d'armes, écuyers, dont près de cent vingt couverts de fer, sont aussi tombés en notre pouvoir; c'est ainsi que nous avons vaincu le roi de France,

près de Gisors, nous vous le faisons savoir afin que vous vous réjouissiez. »

Dans ces circonstances, le pape Célestin mourut. Innocent III, son successeur, eut à peine ceint la tiare qu'il s'occupa avec un soin vigilant d'appeler l'attention des princes vers les colonies chrétiennes de l'Orient. Il s'adressa particulièrement à Richard pour le supplier de mettre un terme aux terribles querelles qui agitaient les deux plus puissants royaumes de l'Europe. « Je le veux bien, répondit Richard ; mais il faut que le souverain Pontife oblige, par des censures ecclésiastiques, le frère du duc d'Autriche à me rendre l'argent que j'ai payé pour ma rançon, et le roi de Navarre à me délivrer les châteaux de Roquebrune et de Saint-Jean-Pied-de-Port, qui ont été promis en dot à Bérengère, mon épouse. Enfin il faut qu'il force le roi de France à me restituer toutes les places qu'il m'a prises depuis ma captivité. » Le souverain Pontife répondit : « Je vous ferai restituer Roquebrune et Saint-Jean Pied-de-Port, mais il m'est impossible d'obtenir de Philippe ce que vous exigez de lui, car il s'y

oppose fortement; vous avez eu d'ailleurs de grands torts en refusant d'épouser, il y a cinq ans, la princesse Alix, et de partager les trésors de Chypre ou les écus d'or de Tancrède. »

Cette première médiation ayant échoué, on recommença la guerre, et les armes d'Angleterre furent presque constamment victorieuses, ce qui était d'autant plus fâcheux pour Philippe qu'une nouvelle invasion des Flamands l'appelait sur un autre point de ses frontières. Les Flamands s'étaient emparés d'Aire et de Saint-Omer; il se trouva dans une position si difficile qu'il proposa de traiter avec son vassal sur le pied d'une restitution complète de toutes les places qu'il avait acquises depuis la captivité de Richard, sauf Gisors, pour laquelle il consentait à s'en rapporter au jugement de douze barons, six de France et six de Normandie. Les offres du roi de France furent repoussées avec hauteur, et les hostilités n'en furent que plus acharnées.

Le pape Innocent III voyait avec peine la haine qui divisait les rois de France et d'Angleterre. Son regard se portait avec douleur sur la Terre-Sainte abandonnée sans défense

au glaive menaçant des musulmans. Il attribuait ces malheurs aux guerres que se faisaient les deux rois; et, dans le désir d'y mettre un terme, il commanda, en vertu de son caractère apostolique, aux rois de France et d'Angleterre de faire la paix ou au moins une trève de cinq ans.

Un cardinal légat vint en France; il rapprocha les deux rois dans les solennités de Noël; mais il ne put en obtenir qu'une trève de cinq ans.

CHAPITRE XIV.

Récapitulation des moyens vexatoires employés par Richard pour lever de l'argent. — Histoire de l'Homme à la longue barbe.

Durant toutes ces guerres continentales, l'Angleterre se trouvait à l'abri des ravages qui accompagnent les expéditions militaires, mais elle était forcée d'en supporter les dépenses. Richard ne semblait regarder ses domaines d'outre-mer que comme un apanage, précieux seulement en raison du revenu qu'il

en pouvait tirer. Le justicier qui gouvernait comme régent en l'absence du roi n'avait d'autre fonction que celle de lever des impôts. Dans l'espace assez court de deux années, on fit passer au roi la somme énorme de 1,100,000 livres. Nous avons déjà indiqué quelques-unes des sources dans lesquelles on puisait cet argent. C'étaient d'abord l'annulation illégale des ventes de terre et emplois relevant de la couronne que Richard avait vendus avant son départ pour la Terre-Sainte, l'augmentation de plus de moitié de la taxe imposée sur les terres, l'établissement d'un nouveau grand sceau et le retrait de toute concession faite sous l'ancien sceau, les changements, notables sous le rapport fiscal, introduits dans l'institution des tribunaux ambulants. Ces changements avaient pour objet de faire regarder le roi comme se mettant au lieu et place de tous les Juifs qui avaient été tués dans la première année de son règne, et de requérir des amendes de leurs meurtriers, et le payement de tous leurs débiteurs. En outre, on avait annulé toutes les concessions faites par le prince Jean, et

l'on avait prescrit de percevoir tout l'argent qui était dû au roi. Les instructions relatives à ces tribunaux prescrivaient aussi de s'informer dans quel état se trouvaient les tutelles nobles et droits de retour, de la valeur réelle de toutes les terres, et du rapport de chaque ferme. Ce n'était pas tout encore : ces tribunaux ambulants avaient ordre d'imposer des tailles sur les villes, bourgs et anciens domaines de la couronne, et d'exiger le paiement de tous les arriérés des gens qui avaient promis de contribuer à la rançon du roi.

Les tournois avaient été prohibés sous le règne de Henri II. Son fils Richard leur avait rendu leur ancien éclat, sous le prétexte qu'ils étaient nécessaires pour l'apprentissage du métier des armes, pour préparer la génération naissante à la défense de la patrie. Mais l'avidité se cachait derrière ces beaux semblants de patriotisme. Avant qu'aucun individu pût être admis dans un tournoi, on exigeait qu'il obtînt une licence royale dont le prix était fixé au taux de 20 marcs pour un comte, de 10 pour un baron, de 4 pour un

chevalier possesseur d'une terre, et de 2 pour un chevalier sans terre.

« Finalement, dit un écrivain contemporain, Roger de Hoveden, par tous ces moyens et d'autres semblables, toute l'Angleterre avait été réduite à la pauvreté, d'une mer à l'autre. Toutefois ce n'était pas sans murmurer qu'on se soumettait à des exactions si fréquentes. »

Un démagogue factieux profita de l'occasion pour soulever le peuple contre les classes élevées de la société. Cet homme, qui se proclama lui-même *l'avocat du peuple*, se nommait William Fitz-Osbert. Il ne s'était jamais rasé la barbe, non plus que ses aïeux, pour ne point ressembler aux Normands. Il avait été appelé à faire partie du conseil civil de Londres avec quelques Anglais de naissance, qui s'étaient enrichis par leur commerce, à force de travail.

William, très-versé dans la connaissance des lois normandes, se faisait remarquer par une éloquence naturelle qu'il avait mise au service des pauvres contre les mauvais procès et contre les vexations des riches. Il ton-

nait surtout contre l'inégale répartition des tailles. Les Normands et ceux de leur parti l'avaient surnommé *l'Homme à la barbe* et l'accusaient de séduire la multitude et de lui inspirer des sentiments de rébellion.

On prétend que, dans le conseil tenu en 1196, les riches bourgeois de Londres qui en faisaient partie opinèrent, selon leur coutume, pour une distribution des charges communes faite de telle manière que la plus petite partie seulement devait peser sur eux. William les combattit seul ou presque seul. Il ne nia point que la guerre fût juste ou nécessaire, ou que la nation fût tenue de fournir des subsides au souverain ; mais il soutint que les riches et les puissants avaient trouvé les moyens de se décharger de la portion la plus lourde du fardeau et de l'imposer à ceux qui se trouvaient moins en état de le supporter ; en un mot il taxa d'injustice ses collègues qui étaient d'un avis contraire au sien, et ceux-ci lui répondirent en disant qu'il était traître envers le roi. « Les traîtres au roi, répliqua l'Anglais, sont ceux qui fraudent son échiquier en s'exemptant de payer ce qu'ils

lui doivent, et moi-même je les lui dénoncerai. » En effet, il passa la Manche et se rendit au camp du roi Richard. Là, s'agenouillant devant le prince et levant la main droite, il lui demanda paix et protection pour le peuple. Richard accueillit sa plainte, dit qu'il y serait fait droit, et, quand le pétitionnaire fut parti, il n'y pensa plus; il était trop occupé de ses différends avec le roi de France pour descendre au détail d'une querelle entre des bourgeois.

William revint en toute hâte à Londres, et mit toute la cité en fermentation par ses harangues incendiaires. Mais Hubert Gautier, archevêque de Cantorbéry, et grand justicier d'Angleterre, crut devoir prendre des mesures sévères pour étouffer l'esprit de révolte. Il défendit, par une ordonnance, à tout homme du peuple de Londres de sortir de la ville sous peine d'être emprisonné comme traître au roi et au royaume. Des marchands qui, malgré la défense, se rendirent à la foire de Stanford, furent arrêtés et traînés en prison. Ces violences causèrent une grande fermentation dans la ville, et les plus pauvres d'en-

tre les citoyens formèrent une association pour leur défense mutuelle. William à la longue barbe devint le chef de cette société secrète qui, suivant quelques historiens, s'élevait à plus de cinquante mille personnes. On se prépara à la résistance, en réunissant toutes les armes qu'on put se procurer; des bâtons ferrés, des haches et des leviers de fer, pour attaquer, si l'on en venait aux mains, les maisons fortes que les Normands avaient bâties au sein de Londres comme dans les campagnes d'Angleterre.

William entretenait l'effervescence par ses discours. « C'est moi, disait-il, qui suis le sauveur des pauvres; vous, pauvres, qui avez éprouvé combien est dure la main des riches, puisez maintenant à ma source l'eau d'une doctrine salutaire, et puisez-y avec joie parce que l'heure de votre soulagement est venue. Je séparerai les eaux des eaux, c'est-à-dire les hommes des hommes; je séparerai le peuple humble et sincère du peuple orgueilleux et perfide; je séparerai les élus des réprouvés, comme la lumière des ténèbres. » Ces propos démagogiques, malgré

leur forme mystique, souriaient sans doute aux passions de la multitude. On ne sait pas quelles auraient été les suites de l'enthousiasme populaire si William avait su profiter du moment favorable. Heureusement il se laissa devancer par les hauts fonctionnaires normands qui, réunissant à Londres, en parlement, les évêques, les comtes et les barons des deux provinces voisines, citèrent l'avocat des pauvres à comparaître devant cette assemblée. L'archevêque de Cantorbéry et les autres justiciers convoquèrent aussi plusieurs assemblées des petits bourgeois de Londres, et, leur parlant tantôt du besoin de conserver la paix publique, tantôt de la puissance qu'avait le roi pour écraser les factieux, ils parvinrent à semer la désertion dans les rangs des rebelles. On les engagea même à donner des otages comme cautions qu'ils ne troubleraient pas la paix du roi. Dès l'instant que les otages eurent été conduits dans la Tour de Londres et dans différentes forteresses, la cause du pouvoir fut gagnée.

M. Augustin Thierry, qui fait un long panégyrique de William, est entré dans des dé-

tails circonstanciés au sujet de cet événement. Nous allons mettre sous les yeux du lecteur les principaux traits de son récit.

« Malgré, dit-il, la puissance que leur donnait l'inquiétude publique sur le sort des otages, les justiciers n'osèrent pas encore se saisir ouvertement de l'ami du peuple. Ils firent épier l'instant où William se trouverait seul ou accompagné de peu de monde, et deux riches bourgeois, probablement de race normande, et dont l'un s'appelait Geoffroy, se dévouèrent par zèle à cet office. Suivis de gens armés, ils observèrent pendant plusieurs jours toutes les démarches de l'Homme à la longue barbe, et, une fois qu'il se promenait tranquillement avec neuf de ses amis, les deux bourgeois l'abordèrent d'un air indifférent; puis tout à coup celui qui se nommait Geoffroy porta la main sur lui en donnant le signal aux hommes d'armes qu'il avait apostés près de là. William n'avait pour toute défense qu'un de ces longs couteaux que, selon la mode du temps, on portait à la ceinture; il le tira et d'un seul coup fit tomber Geoffroy à ses pieds. En ce moment survinrent les sol-

dats vêtus de la tête aux pieds de mailles à l'épreuve du poignard; mais William et ses compagnons, à force de courage et d'adresse, firent si bien qu'ils leur échappèrent et entrèrent en fuyant dans l'église la plus voisine, dédiée à la sainte Vierge, et que les Normands appelaient Sainte-Marie de l'Arche. Ils en fermèrent les portes et s'y barricadèrent. Les gens armés qui les poursuivaient essayèrent de forcer l'entrée, mais ne purent y parvenir, et le grand justicier, apprenant cette nouvelle, envoya des courriers vers les châteaux voisins pour faire arriver, en grande hâte, de nouvelles troupes, ne se fiant pas, dans cet instant critique, à la seule garnison des forts de Londres.

« En effet, c'était l'instant où le peuple eût dû sortir de ses ateliers pour délivrer celui qui s'était dévoué à sa cause dans le pur désir de diminuer la souffrance de ses compatriotes; car lui-même était du nombre de ceux qui avaient le moins à souffrir. Les contemporains disent qu'il comptait sur le secours du peuple, et qu'en apprenant son danger les bourgeois de Londres éprouvè-

rent beaucoup de douleur ; mais que l'inquiétude sur le sort des otages et la vue des soldats, qui entraient de toutes parts et occupaient les rues et les places, les empêcha de manifester autre chose qu'une pitié inutile. Les plus braves voulurent tenter quelque effort généreux ; mais, comme s'exprime un vieux historien, les lâches et les pusillanimes firent manquer ce projet, et retinrent ceux des citoyens qui se préparaient à combattre pour leur défenseur. William et ses amis, retranchés dans la tour de Sainte-Marie de l'Arche, furent sommés plusieurs fois de sortir ; ils refusèrent toujours, et l'archevêque de Cantorbéry, pour terminer plus promptement le siége, fit amasser du bois et mettre le feu à la tour. La chaleur et la fumée qui remplirent bientôt la tour obligèrent les assiégés de descendre à demi suffoqués. Ils furent pris ; et, pendant qu'on les emmenait garrottés, le fils de ce Geoffroy, que William avait tué dans sa fuite, vint à lui, et, d'un coup de couteau lui fendit le ventre. Tout blessé qu'il était, on le lia à la queue d'un cheval, et on le traîna ainsi par les rues

de Londres jusqu'à la Tour, où il fut présenté à l'archevêque de Cantorbéry, et reçut sa sentence de mort; le même cheval le traîna de la même manière au lieu du supplice. Il fut pendu avec ses compagnons, tous Saxons de naissance, « et c'est ainsi, dit un vieux historien, que périt William-Longue-Barbe, pour avoir embrassé la défense des pauvres et de la vérité. »

Réduisons tout ce panégyrique, évidemment partial, à sa plus simple expression. William fut traîné à la queue d'un cheval jusqu'aux Ormes, à Tyburn, et pendu avec des chaînes ainsi que neuf de ses complices. Ses amis voulurent le faire passer pour un martyr, et publièrent un récit des prétendus miracles qui se faisaient sur son tombeau. Quelques exemples de sévérité dispersèrent les enthousiastes qui s'y réunissaient; et sous peu de semaines, dit Lingard, les doctrines et le nom de Fitz-Osbert furent oubliés.

CHAPITRE XV.

Nouvelle querelle au sujet de l'empire d'Allemagne. — Siége de Chalus et mort de Richard. — Détails sur ses derniers moments. — Son successeur. — On retrouve le cœur de Richard Cœur-de-Lion dans la cathédrale de Rouen.

Richard, pendant ce temps-là, s'était rendu maître des enfants de son frère Geoffroy, Arthur et Aliénor de Bretagne, et les tint renfermés dans le château d'Arques.

Une nouvelle cause de rivalité venait d'éclater. Henri VI, empereur d'Allemagne, venait de mourir (29 septembre 1197), ne lais-

sant qu'un fils unique du nom de Frédéric, à peine âgé de quatre ans. Les princes d'Allemagne élurent pour lui succéder, les uns Philippe de Souabe, les autres Othon de Brunswick. Ce dernier était l'oncle de Richard, qui le protégea de son influence personnelle, et qui répandit beaucoup d'argent pour son élection. Le duc de Souabe était soutenu par le roi de France. Les deux princes reçurent la pourpre impériale. On eut donc deux empereurs.

Il était important, pour Philippe et pour Richard, que le candidat qu'ils protégeaient demeurât maître de l'empire; car ils devaient trouver dans le nouvel empereur ou un allié ou un ennemi. Richard avait fait un traité avec Othon de Brunswick. Les deux alliés s'y promettaient protection, et s'engageaient à faire guerre à outrance à Philippe-Auguste et au prince de Souabe, qui avaient conclu une alliance sur des bases à peu près semblables.

Le grand pape Innocent III voyait avec chagrin l'animosité si vive qui animait l'un contre l'autre les rois de France et d'Angle-

terre. Ce furent, ainsi que nous l'avons déjà dit, les efforts et l'ascendant du souverain Pontife qui amenèrent les deux rois à conclure une trève de cinq ans.

Richard, après avoir conclu une trève avec son suzerain, se rendit dans le Poitou, pour dompter les châtellenies rebelles et dépendantes de son domaine. Mais la main de Dieu était sur lui; il allait périr obscurément dans une honteuse querelle avec un de ses barons. « Tandis qu'il s'occupait, dit un historien, à visiter ses baronnages, et à se faire rendre les devoirs de la féauté, un messager du vicomte de Limoges (Guidomar ou Vidomar) arriva dans sa tente avec deux mulets chargés d'argent. « Beau sire, dit le messager, le vicomte de Limoges a trouvé un trésor dans son champ; il t'en envoie une portion qui n'est pas petite. — Tu sais, répondit Richard, que je dois avoir le trésor tout entier, d'après la loi féodale; car toute fortune et trésor appartiennent au suzerain : va donc dire au vicomte qu'il fasse constater par le serment de ses hommes en quoi il consiste, et qu'il me l'envoie sur-le-champ; autre-

ment j'irai l'assiéger, suivi de mes chevaliers, et Marcader lui-même, avec ses Brabançonnais, m'accompagnera.» Le messager retourna auprès du vicomte, et lui rapporta la réponse de Richard. «Il n'aura pas davantage, dit-il, car il n'y a que *fortune d'or* qui appartienne entièrement au suzerain ; fortune d'argent se partage entre lui et le vassal.» Le roi, n'ayant pas été satisfait, partit donc en toute hâte, dans la crainte que le trésor ne lui échappât ; il ne fit pas même attention qu'on était dans le saint temps de carême, et que les canons de l'Église défendaient ces jours-là l'effusion du sang ; il vint assiéger le château de Chalus, où l'on croyait que le trésor était caché. Les chevaliers et les hommes d'armes du vicomte d'Angoulême offrirent de lui livrer le château et les dépendances, s'il voulait leur laisser la vie et leur donner une petite part du trésor. Richard répondit : «Je veux m'emparer du château de vive force, et vous suspendre tous par des cordes en haut des tourelles.» Ces hommes pleins de tristesse résolurent alors de se défendre à outrance. Un jour que le roi pressait plus vi-

vement que de coutume les vieilles murailles, un arbalétrier, qui se nommait Bertrand de Gourdon, lâchant un trait d'une main vigoureuse, atteignit Richard au bras gauche; les brassards ne purent amortir le coup; le trait perça d'outre en outre. Le roi anglais, couvert de sang, le visage altéré, se tourne vers Marcader, et lui dit : «Continue le siége jusqu'à ce que le château nous appartienne. Je suis blessé par un trait d'arbalète; je retourne au camp.» Chalus fut pris; mais, lorsque Marcader retourna sous les tentes, le roi était dévoré par une fièvre brûlante, et menacé de la mort; une opération maladroite avait rendu la blessure dangereuse; le fer était demeuré dans la plaie. Quand l'heure de la mort s'approcha, Richard fit venir l'arbalétrier qui l'avait blessé, et qui se trouvait parmi les prisonniers, et lui dit : «Quel mal t'ai-je fait? Pourquoi m'as-tu blessé à mort? — Tu as tué, répondit le jeune homme, de ta propre main, mon père et deux de mes frères, et je me venge. A présent que je suis dans tes mains, fais ce que tu voudras; livre-moi aux plus affreux tourments; que m'im-

porte? puisque j'ai délivré le monde d'un prince qui lui a fait tant de mal. — Eh bien, qu'on le délie, dit Richard d'une voix affaiblie; pendez tous les hommes d'armes de Chalus, mais sauvez celui-là; qu'on lui donne même 100 sous en monnaie anglaise. » Marcader promit qu'il ferait la volonté de son maître; mais l'arbalétrier était à peine sorti de la tente de Richard que le chef des Brabançonnais attacha à son cou une courroie de cuir, et le suspendit à un arbre. D'autres disent qu'il le fit écorcher vif.

Richard, entouré de ses barons, dicta ses dernières volontés d'une voix mourante. Il exigea que tous ses vassaux présents jurassent sous serment qu'ils reconnaîtraient comme roi son frère Jean, alors condamné comme coupable de haute trahison, et qu'ils le mettraient en possession de tous les fiefs de la couronne. Il partagea son trésor en trois : la première part était pour les frais du couronnement du roi Jean et pour les présents à faire aux barons en cette circonstance; la seconde part fut pour Othon de Brunswick, élu d'empereur d'Allemagne, pour

l'aider à se maintenir dans les bonnes grâces des électeurs de l'Empire ; la troisième fut pour ses chevaliers pauvres et ses hommes d'armes.

Il demanda que sa tête et ses entrailles fussent ensevelis à Chartres, son cœur à Rouen, et son corps dans l'abbaye de Fontevrault, aux pieds de son père, comme pour lui demander pardon de ses outrages.

Après avoir arrêté toutes ses dispositions testamentaires, Richard manda son confesseur et reçut les sacrements avec des sentiments de componction. Il mourut le 6 avril 1199, la troisième fête avant le jour des Rameaux. Il était dans la quarante-deuxième année de son âge et dans la dixième de son règne.

On fit un grand nombre de vers, en forme d'épitaphe, sur la mort de ce prince ; entre autres : « Une fourmi a tué le lion ; ô douleur ! le monde périt par de telles funérailles. » En voici une autre qui est moins hyperbolique : « L'adultère, l'avarice, le désir aveugle ont régné pendant dix ans sur le trône d'Angleterre ; une arbalète les a détrônés. »

Au rapport de l'historien Hurter (1), Richard serait resté pendant plusieurs années privé de sépulture, car il était sous le poids d'une sentence d'excommunication, à cause de ses attaques contre les églises et les couvents. Ni les prières, ni les promesses ne purent déterminer le souverain pontife (Innocent III) à permettre qu'il reçût la sépulture chrétienne. Alors l'ancien chancelier du roi, Godefroi Winisauf, mû par un sentiment de fidélité bien louable dans un serviteur, imagina, dit-on, un noble moyen de toucher le cœur du pape. Il savait qu'Innocent aimait l'érudition et surtout la poésie. Il composa un poëme, dans lequel il célébrait la puissance, la grâce et le génie du souverain pontife. Godefroi Winisauf partit pour Rome avec le poëme, le présenta au pape, et en obtint l'autorisation de porter enfin le corps de Richard dans son lieu de repos.

Cette circonstance n'est mentionnée que par un historien moderne; mais le silence des contemporains rend son témoignage su-

(1) *Histoire d'Innocent III et de ses contemporains.*

spect ou peu digne de foi. Quoi qu'il en soit, lors des fouilles exécutées en 1838 dans la cathédrale de Rouen, on a retrouvé le cœur de Richard Cœur-de-Lion. A droite de l'autel, dans le chœur, se trouvent plusieurs pierres funéraires, parmi lesquelles il en est une qui porte l'inscription suivante : « *Cor Richardi regis Angliæ, Normandiæ ducis, Cor-Leonis dicti,* etc. » On a soulevé cette première pierre sous laquelle devait se trouver le cœur de Richard *Cœur-de-Lion* ainsi que l'indique l'inscription. Après quelques fouilles faites avec précaution, on a trouvé d'abord la statue de Richard. Puis d'autres recherches ont fait découvrir une boîte en plomb de dix-huit pouces de largeur sur six de hauteur. Cette boîte contenait une seconde boîte en plomb, mais recouverte d'une feuille d'argent. Les dimensions de cette seconde boîte sont de six pouces en carré sur une hauteur de cinq. Au fond de cette seconde boîte se trouvait une feuille rougeâtre, sèche, racornie, et qui est sans doute le cœur de Richard. On doit, dit-on, placer la statue de Richard dans la chapelle de la sainte Vierge

où se trouvent déjà plusieurs monuments remarquables.

Richard n'ayant point laissé d'enfant, le trône eut des prétendants : l'un était Arthur, duc de Normandie, dont il a été fait mention, lequel, étant fils de Geoffroy, troisième fils de Henri II, avait des droits légitimes à la couronne; l'autre était le prince Jean, surnommé Sans-Terre, qui se trouvait exclu par la légitimité de son compétiteur. Mais Jean avait un fort parti dans le royaume; il avait encore pour lui le testament de son frère. Les troupes de Richard s'étaient données à Jean. On avait aussi réuni une somme considérable, gardée dans le château de Chinon; Rouen lui avait ouvert ses portes, et l'archevêque Gautier l'y attendait pour lui remettre l'épée ducale, que Jean allait recevoir, après avoir repris en passant Le Mans et Angers qui avaient embrassé la cause d'Arthur. Jean passa ensuite en Angleterre, où Hubert, archevêque de Cantorbéry, lui posa la couronne sur la tête, le 26 mai, jour de l'Ascension, année 1199.

Le comte de Mortain, qui succédait à son

frère Richard, était loin d'avoir son courage ni son caractère (1). Il avait montré sa lâcheté et sa couardise dans les combats. Ce fut un prince impie et méchant, incapable d'aucune grande chose, et dont le règne fut fatal à la domination anglaise en France. Il est à présumer, d'après la remarque du P. d'Orléans, que, si Richard ne fût pas mort sitôt, Philippe-Auguste ne serait pas parvenu si aisément à chasser les Anglais.

La mort du vainqueur de Saladin était donc un grand événement pour le royaume de France. Avec son courage indomptable, avec son activité jamais ralentie, avec sa rapidité prodigieuse, Richard aurait tenu en haleine Philippe-Auguste, qui reconnaissait en lui un puissant adversaire. Son humeur belliqueuse devait être pour son suzerain un sujet constant d'inquiétudes et une cause de périls. Tant que Richard régna sur l'Angleterre, Philippe ne devait et ne pouvait avoir les yeux que sur son vassal. C'était de la Normandie, du Poitou, de la Guyenne que venaient tous ses dangers, et il lui fallait sans

(1) Voir la note *F* à la fin du volume.

cesse provoquer à grand'peine les services féodaux et faire des concessions à ses vassaux immédiats pour obtenir leur appui. Mais la mort de Richard apporta un changement immense dans sa position ; la suite de son règne le prouva bien.

CHAPITRE XVI.

Jugements de plusieurs historiens sur Richard Cœur-de-Lion. — Quelques détails sur sa personne. — Seuls bienfaits que lui doit l'Angleterre.

Les vices de Richard étaient nombreux; sa conduite à l'égard de son père, son penchant effréné pour les plaisirs, sa cruauté dans certaines circonstances, les moyens odieux qu'il employait pour se procurer de l'argent feraient une tache indélébile sur un écusson encore plus glorieux que le sien. Comme

guerrier fort et indomptable, Richard peut soutenir le parallèle avec les héros les plus renommés des temps antiques et modernes. Aussi nos anciens annalistes le représentent comme un guerrier supérieur à tous ses conporains. Sa fin obscure eût été peu digne d'une si brillante vie ; mais ce prince sut l'anoblir par une action pleine de l'esprit du christianisme, quand il voulut qu'on pardonnât à celui qui lui avait donné la mort.

« Le côté le plus brillant du mérite de ce prince, dit Hume, fut celui de ses talents militaires. Aucun homme, même dans ce siècle romanesque, ne porta aussi loin que lui la valeur et l'intrépidité. Ces qualités lui firent donner le surnom de *Cœur-de-Lion*. Il aimait passionnément la gloire, et surtout celle des armes. Comme son habileté à la guerre n'était pas inférieure à sa bravoure, il semble avoir réuni tout ce qui assure une espèce d'immortalité ; sa haine était violente et son orgueil indomptable. Né avec un esprit impétueux et véhément, il se distinguait par toutes les bonnes et mauvaises qualités attachées à ce caractère. Il était ouvert, franc,

vrai, généreux, brave, mais vindicatif, impérieux, ambitieux, fier et cruel; enfin plus propre à éblouir les hommes par des entreprises éclatantes qu'à les rendre heureux, ou à augmenter sa propre grandeur par les combinaisons d'une politique sage et bien fondée. Comme les talents militaires font une grande sensation parmi le peuple, il paraît avoir été fort aimé de ses sujets anglais, et l'on a remarqué qu'il fut le premier prince de la race normande qui eut une affection et des égards sincères pour eux. Cependant il ne passa que quatre mois de son règne en Angleterre. Les croisades l'occupèrent près de trois ans; il fut retenu longtemps prisonnier, et le reste s'écoula, ou à faire la guerre contre la France, ou à s'y préparer. La renommée qu'il avait acquise en Orient le flattait si agréablement qu'il était résolu, à ce qu'il semble, malgré toutes ses infortunes précédentes, d'épuiser encore son royaume, et de s'exposer lui-même à de nouveaux hasards, pour entreprendre une autre expédition contre les infidèles. »

Les historiens anglais se plaisent à raconter

mille faits tellement invraisemblables qu'on croirait ces récits enflés par la vanité nationale, si la prodigieuse valeur de leur roi favori n'était pas affirmée par des annalistes étrangers. Selon ces derniers, le seul nom du roi d'Angleterre répandait en Asie un effroi si général que les mères arabes, longtemps encore après, faisaient taire leurs petits enfants qui criaient, en les menaçant du preux Richard; et quand le cheval d'un Sarrasin bronchait, le cavalier lui disait : *Crois-tu donc avoir vu Richard d'Angleterre?*

L'historien moderne des croisades a fait un brillant parallèle de Richard et de Saladin. « Dans cette croisade, dit-il, où s'illustrèrent tant de chevaliers, deux hommes, Richard et Saladin, s'acquirent une gloire immortelle : l'un par une bravoure inutile et par des qualités plus brillantes que solides; l'autre par des succès réels et par des vertus qui auraient pu servir de modèle aux chrétiens. Le nom de Richard fut, pendant un siècle, l'effroi de l'Orient; les Sarrasins et les Turcs le célébrèrent dans leurs proverbes, longtemps après les croisades. Il cultiva les lettres et

mérita une place parmi les troubadours; mais les arts n'adoucirent point son caractère impétueux et indomptable, qui lui fit donner par ses contemporains le surnom de *Richard Cœur-de-Lion*, qu'il a conservé dans l'histoire. Emporté par l'inconstance de ses inclinations, il changea souvent de projets, d'affections et de maximes; il brava quelquefois la religion et très-souvent se dévoua pour elle. Tantôt incrédule, tantôt superstitieux, sans mesure dans sa haine comme dans son amitié, il fut excessif en toutes choses, et ne se montra constant que dans son amour pour la guerre. Les passions qui l'animèrent permirent rarement à son ambition d'avoir un but, un objet déterminé. Son imprudence, sa présomption, l'incertitude de ses projets lui firent perdre le fruit de ses exploits. En un mot, le héros de cette troisième croisade est plus fait pour exciter la surprise que pour inspirer l'estime, et semble moins appartenir à l'histoire qu'aux romans de chevalerie.

« Avec moins d'audace et de bravoure que Richard, Saladin avait un caractère plus grave et surtout plus propre à conduire une

guerre religieuse. Il mit plus de suite dans ses projets; plus maître de lui-même, il sut mieux commander aux autres. Sa naissance ne le destinait point au trône, et son crime fut d'y monter; mais on doit dire que, lorsqu'il y fut assis, il s'en montra digne. Une fois qu'il fut le maître, il n'eut plus que deux passions : celle de régner et celle de faire triompher le Coran. Toutes les fois qu'il ne s'agissait pas de son royaume ou de la gloire du prophète, qu'on ne contrariait en rien ni son ambition ni sa croyance, le fils d'Ayoub montra de la modération. Au milieu des fureurs de la guerre, il donna l'exemple des vertus pacifiques. « Du sein des camps, dit un auteur oriental, *il couvrait les peuples des ailes de sa justice, et faisait pleuvoir sur les villes les nuées de sa libéralité.* » Les musulmans admiraient l'austérité de sa dévotion, sa constance dans les travaux, son habileté dans la guerre; sa générosité, son respect pour le malheur et pour la foi jurée furent célébrées par les chrétiens eux-mêmes, qu'avaient désolés ses victoires, et dont il renversa la puissance en Asie. Dans une conversation qu'il eut, après

la guerre, avec l'évêque de Salisbury, et qui nous a été conservée par une chronique du temps, Saladin nous fait connaître à la fois son caractère et celui de Richard; le sultan loua beaucoup la bravoure du roi d'Angleterre. « Mais ce prince, ajouta-t-il, n'est pas assez prudent et se montre trop prodigue de sa vie; j'aimerais mieux voir dans un grand homme la prudence et la modestie que le mépris du péril et l'amour d'une vaine gloire. »

Ajoutons à ces jugements celui de l'historien de Philippe-Auguste, M. Capefigue. « Le caractère de Richard Cœur-de-Lion, comparé à celui de Philippe-Auguste, nous semble plus grandiose, et rester dans les plus nobles proportions de l'honneur et de la chevalerie. J'aime à suivre dans son pèlerinage à la Terre-Sainte ce caractère fougueux, cet impétueux courage, ce Cœur-de-Lion dont le souvenir s'est perpétué en Orient comme une grande tradition. Avec ces qualités brillantes de la chevalerie, Richard en exagérait tous les défauts; il avait surtout cette insensibilité que donne l'habitude des batailles, cette teinte farouche qu'imprime l'amour du carnage; son gouver-

nement fut tyrannique et superbe. Rien ne pouvait résister à cette volonté de fer qui se manifestait par des violences. Quelque chose dominait cependant ces fureurs, c'était l'avidité. Toujours dévoré par un insatiable besoin d'argent, il se permettait toute espèce d'exaction sur ses feudataires ; rien n'était respecté, ni les terres, ni les barons, ni les biens des églises, ni les immunités des villes. La plupart des forêts furent réunies sous son règne au domaine, contre le droit et la charte. La reine Eléonore, sa mère, adoucit un peu ses rigueurs. Ce fut une femme d'un caractère élevé, chez qui l'amour excessif des plaisirs n'absorbait pas les grands devoirs de la suzeraineté. Ses vassaux lui durent d'excellentes coutumes. »

Si Richard n'était point un roi propre à faire le bonheur de ses sujets, il faut convenir qu'il réunissait autour de lui ce prestige de la gloire qui fascine aisément les peuples et qui leur est quelquefois plus cher qu'une félicité paisible et obscure. Richard, nourri dans le Poitou, avait pris le goût des vers inhérent aux familles méridionales. Il aimait

les sirventes, les chansons ; il en composait lui-même qu'il se plaisait à lire et à répéter. C'est souvent dans cette langue poétique qu'il excite ses vassaux aux batailles, qu'il se plaint de leurs trahisons ou de leur indifférence. Aussi le nom de Richard brille-t-il sur la liste des troubadours comme dans la suite des races royales d'Angleterre.

Cependant Richard avait dans ses mœurs belliqueuses quelque chose de la race normande, et, malgré ses affections poétiques pour les troubadours méridionaux, il s'était entouré des barons du sol. Presque tous les offices de son palais étaient occupés par eux, et ses plus grands amis furent encore les Normands.

On raconte que Henri II, père de Richard, revenant d'Irlande, et passant par le comté de Pembroke, un homme du pays l'aborda pour lui faire une prédiction assez insignifiante quant au fond. Mais du reste le roi ne comprenait pas la langue de son royaume. Le Gallois, croyant qu'un roi d'Angleterre devait comprendre l'anglais, adressa à Henri II la parole en cette langue, et l'appela *kode olde kynge*, bon vieux roi. Henri n'entendant

rien à ce salut demanda en français à son écuyer : « Que veut dire cet homme? » Et l'écuyer, que sa situation moins élevée avait mis à même de converser avec des Saxons, servit d'interprète entre le roi et le Gallois. Ainsi le cinquième roi d'Angleterre, depuis la conquête, ne savait pas même ce que signifiait le mot *roi* en langue anglaise ; son fils et son successeur Richard n'en savait sans doute pas davantage. Mais s'il est certain qu'il ne pouvait converser en anglais, en revanche il parlait et écrivait bien les deux langages de la Gaule, celui du nord et celui du midi, la langue d'*oil* et la langue d'*oc*.

L'histoire a conservé quelques paroles de Richard qui ne manquent ni de piquant ni d'expression. Nous ne rappellerons point la réponse brutale autant que sarcastique qu'il fit au vénérable Foulques de Neuilly qui le reprenait sur ses vices capitaux. Quand il eut fait la conquête de l'île de Chypre, Isaac Comnène, qui avait usurpé la souveraineté de l'île où il se faisait donner le titre d'empereur, vint conjurer Richard de ne point le faire mettre aux fers par égard pour sa di-

gnité; le roi anglais, qui était naturellement railleur, lui répondit : « Rassurez-vous; vous ne serez pas mis aux fers; on aura égard à votre qualité; on vous donnera des chaînes d'argent. » Jean-sans-Terre, ce comte de Mortain, vil assemblage de turpitude, de lâcheté, de ruses et de dissimulation, avait profité, comme on l'a vu, de la captivité de Richard pour usurper l'autorité souveraine, et avait tramé secrètement une intrigue dans le but d'empêcher ou du moins de retarder le retour de son frère, qui l'avait comblé de biens. Mais dans cette âme abjecte et sordide les liens de la reconnaissance n'avaient pas plus de force que ceux du sang. Quand de fidèles serviteurs vinrent apprendre à Richard, dans sa prison, ces tristes nouvelles, l'ingratitude de son frère fut ce qui le toucha le plus et il en témoigna une vive douleur. Il assura néanmoins ses serviteurs que son chagrin venait uniquement du déplaisir qu'il avait de voir son frère armé contre lui, et nullement de la crainte qu'il eût de ses armes : « *Je le connais,* ajouta-t-il, *il n'est pas homme à conquérir un royaume, pour peu qu'il trouve qui*

lui résiste. » Plus tard, le même monstre vint demander grâce à Richard pour ses méfaits; et comme il conjurait son frère d'effacer de son souvenir ce qui avait dû lui déplaire dans sa conduite, Richard lui répondit : « Je désire oublier aussi aisément ta faute que tu en oublieras le pardon. »

Richard, toujours guerroyant, n'eut pas beaucoup le temps de s'occuper de la législation de son royaume. Il renouvela les sévères lois forestières en vigueur sous le règne de son bisaïeul. Les infracteurs de ce code étaient condamnés à avoir les yeux crevés ou à subir d'autres châtiments plus terribles. Richard mérita mieux de sa nation en promulguant deux chartes législatives de la plus grande importance. Ces chartes sont véritablement les seuls bienfaits que son peuple reçut de lui en retour des sommes immenses qu'il lui avait fournies pour l'expédition de la Terre-Sainte, pour la rançon de sa captivité, pour le soutien de ses guerres en France. L'une de ces chartes établissait l'uniformité des poids et mesures dans tout le royaume. L'autre adoucissait l'injuste rigueur des lois

sur les naufrages. Dans l'origine, il était d'usage que, lorsqu'un vaisseau se brisait sur la côte, le possesseur perdait tout droit à la cargaison, qui devenait alors propriété de la couronne. Le roi Henri Ier accorda que, s'il se sauvait seulement une personne, le vaisseau ne serait plus considéré comme naufragé. Henri II ajouta de plus que, si un animal échappait au naufrage, et qu'il pût être découvert par le propriétaire, il serait accordé à celui-ci trois mois pour réclamer sa propriété. Richard ordonna que, dans le cas où le propriétaire aurait péri, ses fils et ses filles, ou à leur défaut, ses frères et sœurs, obtiendraient, dans leurs réclamations, la préférence sur la couronne.

Richard fit donc bien peu pour le bonheur des Anglais; mais il fit beaucoup pour leur gloire et pour leur renommée; il avait rendu leur nation célèbre jusqu'aux extrémités de l'Orient, où jusque-là son nom n'était jamais parvenu. Voilà surtout pourquoi sa mort fut généralement pleurée en Angleterre; ces regrets semblaient être un pressentiment du règne malheureux de son successeur.

NOTES.

A

Plantagenet, ou *Plante-Genêt*, était un surnom de la maison d'Anjou. Henri II l'apporta sur le trône d'Angleterre, où sa postérité masculine l'a conservé pendant quatre cents ans qu'elle a régné, jusqu'à Henri VII. Suivant les historiens, Henri II tenait ce surnom de son père Geoffroi V, fils de Foulques V, roi de Jérusalem, qui vivait dans le XIIe siècle, et qu'on appelait *le Bel* et le *Plante-Genet*. Quant à l'origine de cette singulière qualification, elle n'a pas encore été bien éclaircie. Skinner prétend qu'elle vint à la maison d'Anjou d'un prince de cette race, qui, ayant tué son frère pour s'emparer de ses domaines,

prit la croix dans le dessein de faire pénitence de ce crime, alla à la Terre-Sainte, et chaque nuit, durant ce pèlerinage, se fustigea avec une bonne verge de genêt; mais cette version n'a pas de fondement. Geoffroi V entreprit bien le pélerinage de Jérusalem, mais il n'avait point tué son frère; ce fut au contraire pour porter secours à son frère Amauri qu'il partit. Il y a encore une autre opinion qu'on répète fréquemment et qui n'est pas plus solide : c'est que tous les princes de l'Anjou, au moins depuis Geoffroi V, auraient porté le nom de *Plante-Genêt*; mais Bourdigné, auteur des *Annales d'Anjou*, ne le donne qu'au troisième fils de ce Geoffroy. « Celui Geoffroy, dit-il, épousa Mathilde, fille du roi d'Angleterre, et veuve de l'empereur Henri, de laquelle Mathilde il engendra trois beaux fils, savoir : Henri, qui fut roi d'Angleterre et comte d'Anjou; Guillaume, surnommé *Longue-Epée*, et Geoffroy, dit *Planta-Genêt*. » Henri II a été généralement décoré de ce surnom, et Bourdigné le refuse à son père le comte Geoffroy V, bien qu'il en soit qualifié dans la chronique du prieur de Vigeois. On lit dans l'*Abrégé chronologique des grands fiefs de la couronne de France* : « Foulques V, dit *le Jeune*, épousa Sibylle, comtesse du Maine, et par ce mariage unit cette province aux terres qu'il possédait comme souverain de l'Anjou. Il en eut Geoffroy-Plantagenet. » Ainsi l'on voit qu'il n'y a rien de bien certain ni sur l'origine de cette qualification, ni sur le motif qui l'a fait donner plutôt à un prince qu'à un autre. (Voy. le *Dictionnaire de la Conversation*, article *Plantagenet*.)

B

Thomas Becket était chancelier d'Angleterre et archevêque de Cantorbéry. Ce n'était que sur les instances pressantes du roi Henri II, et après une longue résistance, qu'il avait accepté l'épiscopat. Les premières brouilleries de Thomas Becket et du roi vinrent du zèle de l'archevêque pour les prérogatives de son église. Ce zèle déplut au roi et à ses principaux courtisans : il fut traduit en jugement devant les pairs du royaume, sous l'accusation d'avoir malversé pendant qu'il était revêtu de la charge de chancelier, dont il venait de se démettre. L'archevêque refusa de répondre à ces imputations, alléguant qu'il était prélat. Les pairs ecclésiastiques et séculiers le condamnèrent à la prison. Thomas Becket se retira à l'abbaye de Pontigny, en France, et excommunia presque tous les seigneurs qui composaient le conseil de Henri II. Le roi de France, Louis-le-Jeune, qui avait accueilli Thomas, ayant conclu un traité avec Henri II, tâcha de ménager un accommodement entre ce prince et l'archevêque. Henri accepta les propositions avec la clause : *sauf l'autorité royale;* et Thomas avec celle-ci : *sauf l'honneur de Dieu et les libertés de l'Église.* Enfin cette grande querelle parut terminée par un compromis. Thomas revint en Angleterre en 1177, et la guerre ne tarda pas à se rallumer. Des courtisans se plaignirent au roi de l'inflexibilité de l'archevêque de Cantorbéry; le roi, personnellement irrité contre Thomas, s'écria dans un accès de colère : « Est-il possible qu'aucun de ceux que j'ai comblés de bienfaits ne me venge d'un prêtre qui trouble mon royaume? » Ces paroles homicides furent entendues;

quatre chevaliers conçurent le projet de tuer l'archevêque afin de plaire au roi. Ces chevaliers étaient Reginald Fitz-Urce, Guillaume de Tracy, Richard Breton, Hugues de Moreville. La tradition rapporte que l'arbre sous lequel ils se réunirent pour comploter l'attentat se dessécha, frappé de malédiction.

« Ils arrivèrent à Cantorbéry le jour de la fête des Innocents. Le lendemain (29 décembre 1181), vers la onzième heure, l'archevêque étant assis au milieu de ses clercs et de ses moines, les quatre chevaliers entrèrent dans sa chambre; et, négligeant de le saluer, allèrent s'asseoir à terre devant lui. Là, après quelques moments de silence, ils prirent la parole et commencèrent par des propositions arrogantes, par des reproches vagues et provocateurs, comme les hommes qui cherchent à engager une querelle; puis ils le sommèrent, au nom du roi, d'absoudre sur-le-champ les évêques excommuniés et suspendus. Comme il répondait que l'excommunication avait été lancée par le souverain Pontife et publiée avec l'autorisation royale, ils se répandirent en discours injurieux. Alors l'archevêque leur dit : « Depuis que j'ai remis le pied sur cette terre avec le consentement, et presque sous les auspices du roi, j'ai été en butte à des outrages sans nombre; mes gens ont été arrêtés, mes biens livrés au pillage; on m'a fait tort en mille manières, et par dessus tout cela vous êtes venus me menacer! » Réginald répliqua : « Si quelqu'un a osé vous insulter, pourquoi n'avez-vous pas exposé vos griefs, afin d'en obtenir le redressement selon la raison et selon le droit? — Mon ami, reprit l'archevêque, je me suis assez plaint, j'ai assez vainement travaillé pour obtenir satisfaction; c'est pourquoi tous les jours on comble pour moi la mesure

des iniquités; on me prodigue l'insulte avec tant de persévérance; les plaintes de mes pauvres retentissent si nombreuses à mes oreilles, que je ne saurais trouver un messager pour chacun de mes malheurs. Et quand j'en aurais, qu'en ferais-je? on empêche ceux que j'envoie de passer la mer et de parvenir auprès du souverain. Mais puisque nulle part je ne puis trouver justice, je la rendrai moi-même telle qu'un archevêque peut et doit la rendre, et je ne reculerai devant aucun homme. » Là-dessus les chevaliers s'écrièrent : « Des menaces! des menaces! Nous vous annonçons que vous avez parlé au péril de votre tête. » L'archevêque répondit : « Êtes-vous donc venus pour me tuer? J'ai remis ma cause entre les mains de celui qui est le juge de tous; c'est pourquoi je ne vous crains point, car vos glaives ne sont pas plus faits à frapper que mon âme à souffrir le martyre. Cherchez qui vous fuit; pour moi, je ne fuirai point; vous me trouverez ferme aux combats du Seigneur. » Ils se levèrent en faisant grand bruit, et commandèrent aux moines de garder l'archevêque avec soin pour le représenter au bon plaisir du roi. L'archevêque les accompagna vers la porte et dit encore : « Je ne sortirai d'ici ni par la crainte du roi, ni par la crainte d'aucun homme; je ne suis point venu pour fuir; c'est ici, c'est ici (et il montrait sa tête) que je vous donne rendez-vous. » Les chevaliers se retirèrent en tumulte.

« Bientôt après, des coups redoublés se firent entendre au dehors; c'étaient les quatre conjurés et leurs hommes d'armes qui voulaient forcer l'entrée du monastère. Le déclin du jour permettait à l'archevêque une fuite facile; ses clercs effrayés l'y exhortaient avec larmes. Il resta impassible et ne sortit de sa chambre que lorsqu'on lui eut

annoncé l'heure des vêpres. Alors on voulut l'entraîner vers l'église; mais lui s'avançait lentement à travers les cloîtres et les couloirs, marchant le dernier de tous comme le berger qui pousse ses brebis devant lui. Ni son geste ni sa démarche ne trahissaient un sentiment de crainte. Enfin il entra dans l'église où déjà quelques moines assemblés chantaient l'office. On voulut fermer les portes derrière lui, mais lui, les rouvrant de ses mains, fit entrer quelques-uns de ses serviteurs qui étaient restés dehors, et il ajouta : « Nous vous ordonnons, au nom de la sainte obéissance, de laisser les portes ouvertes, car il ne convient pas de faire de la maison de Dieu un château fort. »

« Tout à coup les quatre meurtriers s'élancèrent dans l'église, le glaive et la hache à la main.

« Où est le traître? criaient les uns. Où est l'archevêque? criaient les autres. Thomas descendit les degrés de l'autel qu'il avait déjà montés, et se présenta en disant : « Me voici; je suis l'archevêque et non le traître. » A ce moment ses clercs l'abandonnèrent et se réfugièrent au pied des autels; il n'en resta que trois auprès de lui, entre lesquels Edouard Grim, le porte-croix. Un des meurtriers s'avança et mit la main sur l'archevêque. « Suivez-nous, lui dit-il, vous êtes pris. » L'archevêque, arrachant son manteau des mains du soldat, répondit : « Vous me ferez ici ce que vous voulez faire. » Puis il s'adressa à Reginald. « Reginald, qu'est ceci? Je vous ai fait autrefois beaucoup de bien, et vous venez à moi avec des armes dans l'église! Si c'est ma tête que vous cherchez, je vous défends, de la part de Dieu, de toucher à aucun des miens, moine, clerc ou laïque, grand ou petit. Pour moi, je reçois volontiers la mort, si dans l'effusion de mon sang

l'Église peut trouver la paix et la liberté. » On le somma d'absoudre les évêques excommuniés; il répondit : « Jusqu'à ce qu'ils aient satisfait aux saints canons, je ne les absoudrai pas. » Puis l'homme de Dieu se mit à genoux et proféra cette dernière prière : « Je recommande à Dieu, à la bienheureuse Marie, aux saints patrons de ce lieu et au bienheureux martyr saint Denis, mon âme et la cause de l'Église. » Alors un coup d'épée frappa le bras du porte-croix, qui avait voulu protéger l'archevêque, et atteignit l'archevêque lui-même à la tête; un second coup le renversa par terre, un troisième abattit une grande partie du crâne; et l'un des meurtriers s'approchant avec son glaive fit jaillir la cervelle et la répandit sur le pavé. Ils sortirent ensuite de l'église, poussant des vociférations contre leur victime, et allèrent piller le monastère. Ainsi périt, à l'âge de cinquante-trois ans, Thomas Becket, archevêque de Cantorbéry. . . . . .

. . . . . .

« Tandis que l'invisible apothéose du martyr était manifestée aux hommes par une effusion de grâces et de bénédictions, la présence d'un génie infernal sembla se révéler dans la maison de ses persécuteurs. Le roi d'Angleterre déshonorait sa vieillesse par de honteuses débauches. Éléonore, sa perfide épouse, conçut contre lui une jalousie mortelle, forma ses fils au parricide, et disparaissant tout à coup leur donna le signal. A la tête de la rébellion était ce fils aîné dont le couronnement s'était fait en haine de l'archevêque, et qui maintenant arguait de cet acte pour réclamer le trône.

« Henri, entouré de trahisons, s'effraya; il alla, dépouillé de ses ornements royaux, s'agenouiller devant les reliques de sa victime. Quelque temps suspendue, la guerre do-

mestique recommença bientôt. Richard, son héritier présomptif, lui trouva une vie trop longue, et s'arma contre lui; et quand ce père infortuné, forcé d'accepter la paix, demanda la liste des conjurés, le premier nom qu'il y lut fut celui de Jean-sans-Terre, le plus jeune et le plus aimé de ses fils, et qu'il croyait du moins fidèle. Accablé de ce dernier coup, peu de jours après il expira dans le désespoir. Mais cette fatalité qui pesait sur sa famille ne finit point avec lui. Une justice secrète sembla poursuivre à travers les siècles la dynastie des Plantagenets, dynastie odieuse qui porta partout avec elle, en France, en Espagne, en Irlande, en Angleterre, le deuil et la désolation, perdit avec le temps le vaste douaire de l'impure Éléonore (l'Aquitaine), se déchira elle-même, donna à l'Europe occidentale le spectacle des égorgements du Bas-Empire, et s'éteignit dans la guerre des *Deux-Roses*, ensevelie dans la boue et dans le sang, vouée à la haine des contemporains et de la postérité. — Tel fut le jugement de Dieu. »

(*Deux chanceliers d'Angleterre*, par M. A. F. Ozanam.)

C

Arthur de Bretagne s'était mis à la tête de la révolte des barons de Poitou. Il vint, avec cent chevaliers et quelques centaines de servants, assiéger Mirebeau, château fortifié. En même temps le roi Jean (l'ancien comte de Mortain) venait camper avec ses Anglais et ses Normands à peu de distance de ce castel. Jean projetait d'attaquer les Poitevins la nuit lorsqu'ils seraient livrés au sommeil. Il rassembla ses hommes d'armes pour leur don-

ner ses instructions en conséquence. « Sire roi, lui dit Guillaume des Roches, cette nuit même nous te livrerons tes ennemis si tu promets de les épargner; jure d'abord que tu ne leur feras aucun mal, ainsi qu'au jeune Arthur, ton neveu. — Je jure, Guillaume, répondit Jean, qu'il sera fait ainsi que tu l'as demandé; que Dieu soit le garant de ces promesses et me serve de témoin! S'il arrive que de fait ou de parole je manque à la foi que je te donne, et en présence de tant d'illustres seigneurs, qu'il vous soit permis à tous de méconnaître mes ordres; que nul de vous ne me tienne plus pour leur suzerain légitime. »

Sur les promesses du roi, Guillaume des Roches, profitant d'une nuit obscure, pénètre dans les tentes, s'empare des seigneurs poitevins et surtout d'Arthur de Bretagne. Au mépris de la foi jurée, Jean fait renfermer son neveu dans la tour de Falaise, sur un rocher isolé battu par les flots. Quant aux autres prisonniers, il les fit jeter dans des donjons. Jean somma plusieurs fois son neveu de renoncer à ses droits sur la couronne; mais le jeune prince aurait regardé un pareil acte comme une lâcheté. Jean, roulant dans son esprit de sinistres projets, fit transférer Arthur de la tour de Falaise dans l'antique tour de Rouen. Depuis on n'a jamais pu savoir ce que devint ce jeune prince. L'Europe accusa le roi Jean de la mort de son neveu.

Ce qui est certain, c'est que Jean-sans-Terre fut cité devant la Cour des pairs de France comme coupable du meurtre d'Arthur. L'accusé n'ayant pas comparu, les pairs de France le condamnèrent à mort, déclarèrent toutes ses terres situées en France acquises et confisquées au roi. Il perdit la Normandie, la Guienne, le Poitou, et se réfu-

gia en Angleterre, où il était haï et méprisé ; mais il trouva d'abord quelque ressource dans la fierté de la nation anglaise. Enfin, errant de ville en ville dans son propre pays, il mourut abandonné de tout le monde. On trouve dans Shakspeare et dans Ducis des scènes touchantes sur la fin présumée du jeune Arthur, l'espoir de la Bretagne.

Voici un fragment du tragique anglais qui vient confirmer notre assertion. La scène est dans le château de Northampton, où le roi Jean tient prisonnier son neveu Arthur. Hubert de Burg, chambellan du roi, Arthur et deux gardes sont les interlocuteurs.

HUBERT, *aux gardes.*

Faites-moi rougir ces fers, et ayez soin de vous tenir derrière la tapisserie. Quand je frapperai la terre du pied, accourez, et attachez solidement à un siége l'enfant que vous trouverez avec moi. Soyez attentifs au signal... Sortez, et tenez-vous prêts.

UN DES GARDES.

J'espère qu'en agissant par votre ordre nous ne serons pas responsables de l'action.

HUBERT.

Vains scrupules! Ne craignez rien ; faites ce que je vous dis. (*Ils sortent. Hubert appelle Arthur.*) Jeune enfant, approchez; j'ai à vous parler.

ARTHUR.

Bonjour, Hubert.

HUBERT.

Bonjour, petit prince.

ARTHUR.

Aussi petit prince qu'il est possible de l'être, avec des titres pour être un grand prince... Vous êtes triste?

HUBERT.

En effet, j'ai été plus gai.

ARTHUR.

Eh! mon Dieu! je croyais que personne ne devait être triste que moi. Cependant je me rappelle qu'étant en France je voyais des jeunes gens affecter par jeu d'être tristes et mélancoliques comme la nuit. Par mon baptême, si j'étais hors de ma prison, et réduit à garder les moutons, je serais gai tant que le jour durerait. Et je le serais même ici, sans le soupçon où je suis que mon oncle cherche à me faire encore plus de mal. Il me craint, et je le crains aussi. Est-ce donc ma faute si je suis fils de Geoffroy? Non-seulement ce n'est pas ma faute; et plût au Ciel que je fusse votre fils, Hubert! car vous m'aimeriez.

HUBERT, *bas.*

Si je m'entretiens avec lui, ses innocents propos vont réveiller la pitié morte dans mon sein. Il faut me hâter et terminer.

ARTHUR.

Êtes-vous malade, Hubert? Vous êtes pâle aujourd'hui. En vérité, je voudrais que vous fussiez un peu malade, afin de veiller toute la nuit près de vous... Hélas! je suis sûr que je vous aime plus que vous ne m'aimez.

HUBERT.

Ses discours s'emparent de mon cœur. (*Il donne un papier à Arthur.*) Lisez, jeune Arthur. (*A part.*) Eh quoi! voilà des larmes insensées qui vont bannir la torture impitoyable que je lui préparais. Hâtons-nous, de crainte que ma résolution ne s'échappe avec ces larmes effémi-

nées. (*A Arthur.*) Est-ce que vous ne pouvez pas lire? L'écriture n'est-elle pas belle?

ARTHUR.

Que trop belle, Hubert, pour ordonner une action si horrible. Quoi! il faut que vous me brûliez les yeux avec un fer rouge?

HUBERT.

Oui, jeune enfant, il le faut.

ARTHUR.

Et vous le ferez?

HUBERT.

Je le ferai.

ARTHUR.

En aurez-vous bien le cœur? Quand vous aviez seulement un léger mal de tête, je ceignais votre front de mon plus beau mouchoir, qu'une princesse avait brodé pour moi, et je ne vous l'ai jamais redemandé. Au milieu de la nuit, votre tête reposait sur mes mains; assidu, vigilant autour de vous, comme les minutes autour des heures, je tâchais de vous alléger le poids du temps, en vous demandant sans cesse : « Hubert, que vous manque-t-il? « où est votre mal? que puis-je faire pour vous? quel ser- « vice peut vous rendre mon amitié? » Plus d'un enfant de pauvres gens serait resté tranquille, et ne vous eût pas dit un mot de tendresse, et vous, vous aviez un prince pour vous servir dans vos souffrances! Croyez, si vous voulez, que mon amitié n'était qu'artifice, et traitez-la d'hypocrisie; croyez-le si vous voulez. Si c'est la volonté du Ciel que vous me traitiez si cruellement, il faut bien que vous le fassiez. — Quoi! vous m'arracherez les yeux! ces yeux qui ne vous ont jamais regardé, qui ne vous regarderont jamais que pour vous sourire!

HUBERT.

J'ai juré de le faire; il faut que je vous les brûle avec un fer rougi au feu.

ARTHUR.

Ah! nul homme n'eût jamais voulu commettre cette cruauté, que dans ce siècle de fer. Le fer lui-même, quoique rougi et ardent, en approchant de mes yeux, boirait mes larmes, et éteindrait sa brûlante rage dans ma seule innocence. Êtes-vous donc plus dur, plus insensible que le fer? Oh! si un ange était venu me dire qu'Hubert allait me brûler les yeux, je n'aurais pas voulu le croire, je n'aurais cru qu'Hubert.

HUBERT, *frappant du pied.*

Avancez. (*Les gardes entrent avec des cordes, du feu,* etc.) Faites ce que j'ai ordonné.

ARTHUR.

Ah! sauvez-moi, Hubert, sauvez-moi!... A l'aspect effroyable de ces hommes sanguinaires, je me sens déjà arracher les yeux.

HUBERT, *aux gardes.*

Donnez-moi ce fer, vous dis-je, et liez-le ici.

ARTHUR.

Hélas! qu'avez-vous besoin d'employer tant de violence et de dureté? Je ne bougerai pas; je resterai immobile comme la pierre. Au nom du ciel, Hubert, que je ne sois pas attaché! — Ecoutez-moi, Hubert; renvoyez ces hommes affreux, et je vais m'asseoir tranquille comme un agneau; je ne ferai aucune résistance, aucun mouvement; je ne dirai pas une seule parole; je ne regarderai pas

même le fer avec colère. Renvoyez seulement ces hommes, et je vous pardonnerai, quelque tourment que vous me fassiez souffrir.

HUBERT, *aux gardes.*

Allez, tenez-vous dans la chambre voisine; laissez-moi seul avec lui.

UN DES GARDES.

Je me félicite d'être dispensé d'une pareille action.

ARTHUR.

Hélas! j'ai donc chassé par mes reproches un homme qui me portait de l'intérêt. Il a un œil sévère; mais il a un cœur sensible. Hubert, laissez-le revenir, afin que sa pitié ranime la vôtre!

HUBERT.

Allons, venez, enfant; préparez-vous.

ARTHUR.

N'y a-t-il plus d'espérance?

HUBERT.

Non; il faut que vous perdiez les yeux.

ARTHUR.

O ciel! que n'avez-vous dans les vôtres seulement un atome, une paille, un grain de poussière, un moucheron, un cheveu qui pût vous offenser cet organe précieux! Alors, sentant vous-même quelle cuisante douleur peut causer la plus petite chose dans l'œil, votre cruel dessein vous paraîtrait horrible.

HUBERT.

Est-ce là ce que vous avez promis? Allons, contenez votre langue.

ARTHUR.

Oh! ne m'empêchez pas de parler; non. Hubert, ne m'en empêchez pas; ou bien, Hubert, coupez-moi la langue; mais qu'à ce prix je conserve mes yeux. Oh! laissez-moi mes yeux, quand ils ne devraient plus servir qu'à vous voir. — Regardez; sur ma parole, le fer est froid, et il ne me ferait aucun mal.

HUBERT.

Je puis le réchauffer, enfant.

ARTHUR.

Oh! non; le feu, donné aux hommes pour leur utilité et leur bien-être, ne doit pas être employé pour des cruautés imméritées. D'ailleurs, voyez vous-même; ce charbon ne peut plus nuire. Ah! c'est le souffle du ciel qui l'a éteint.

HUBERT.

Mais mon souffle peut le rallumer.

ARTHUR.

Hubert, tout ce que vous voulez employer pour me faire du mal répugne à seconder vos desseins. Vous seul n'avez point cette pitié que le fer et le feu, tout cruels qu'ils sont, semblent montrer.

HUBERT.

Hé bien, vois et vis! Je ne toucherais pas à tes yeux pour tous les trésors de ton oncle. Cependant je l'avais juré et j'avais résolu de te crever les yeux.

ARTHUR.

Ah! maintenant je reconnais Hubert; auparavant vous n'étiez pas vous.

HUBERT.

Plus de paroles; adieu! Il faut que votre oncle vous croie mort. Je vais tromper ses farouches espions par un faux rapport. — Joli enfant, repose, dors dans une profonde sécurité; sois certain que pour tous les biens du monde Hubert ne te ferait jamais le moindre mal.

ARTHUR.

O ciel! — Je vous rends grâce, Hubert.

HUBERT.

Silence, pas un mot de plus; rentre avec moi pour te cacher; je m'expose pour toi à de grands dangers.

Voyons maintenant comment notre tragique Ducis a imité cette situation si éminemment saisissante, dans sa tragédie de *Jean-sans-Terre :*

HUBERT, ARTHUR.

ARTHUR.

Que ce moment m'est doux!
Ma joie, en vous voyant, renaît auprès de vous.
Vous êtes triste, Hubert?

HUBERT.

Oui.

ARTHUR.

D'où vient ce nuage?
J'ai cru que j'avais seul la tristesse en partage.

Si j'étais libre, Hubert, comme un simple berger,
Aucun chagrin, je crois, ne viendrait m'affliger.
Je vivrais, même ici, content et sans me plaindre;
Mais mon oncle me craint, je dois aussi le craindre.
Hélas! qu'ai-je donc fait? Est-ce ma faute à moi,
Hubert, si je suis né le fils de Godefroi?
Ah! plût au ciel, Hubert, que vous fussiez mon père!
Car vous m'aimeriez, vous.

HUBERT.

Moi!

ARTHUR.

Quel regard sévère!
Vous aurais-je offensé?

HUBERT.

Non.

ARTHUR.

Pourquoi donc, hélas!
Votre œil est-il changé, si le cœur ne l'est pas?
D'où vient donc que pour moi vous n'êtes plus le même?
N'aimez-vous plus Arthur autant qu'Arthur vous aime?

HUBERT.

Qui vous a dit?...

ARTHUR.

Sur moi tournez des yeux plus doux;
Les miens se plaisent tant à s'arrêter sur vous!

HUBERT (*à part*).

O douleur! ô pitié!

ARTHUR.

Vous avez quelque peine,
Hubert, j'en suis la cause, et crois que c'est la mienne.

HUBERT.

Comment?

ARTHUR.

Dans ma prison, au travers de ces murs,
Où l'œil peut pénétrer par des détours obscurs,
J'ai vu...

HUBERT.

Quoi!

ARTHUR.

(La terreur est encor dans mon âme!)
Un fer que des soldats rougissaient dans la flamme.
Est-il vrai, cher Hubert! Par ce fer quelquefois
On dit que de la vue on a privé des rois.
Ces soldats me font peur; leur front dur et barbare...
Hélas! dans cette tour, qu'est-ce donc qu'on prépare?

(*Deux soldats paraissent tout à coup.*)

Les voilà! cher Hubert, sauvez-moi! Justes cieux!
Je crois qu'en ce moment ils m'arrachent les yeux.

UN SOLDAT.

Faudra-t-il le lier?

ARTHUR, *aux soldats.*

Je vais être immobile.
Tenez, me voilà doux, soumis, muet, tranquille;
Ah! ne m'attachez pas; Hubert, défendez-moi!
Je suis le fils d'un prince et le neveu d'un roi.
J'ai perdu mes États, ma liberté, ma mère.
Laissez-moi du soleil voir encor la lumière.
Oh! laissez-moi mes yeux. Voyez, le feu s'éteint,

Le feu s'est refroidi ; c'est le ciel qui me plaint :
Ce fer, ce feu pour moi n'ont plus rien de terrible.
Hubert, vous qui m'aimez, seriez-vous insensible !
Mais non, vous soupirez, votre œil est sans courroux.
Des pleurs... Hubert ! Hubert !

HUBERT.

Soldats, retirez-vous.

ARTHUR.

J'ai revu mon ami. Son cœur vient de se rendre.

HUBERT, *aux soldats.*

Je me charge de tout. Je crois pouvoir suspendre,
Pour quelque temps encor, l'ordre que j'ai reçu.

ARTHUR.

Je m'étais bien douté que vous seriez vaincu.

HUBERT.

Silence !

ARTHUR.

Hubert !

HUBERT.

Sortez.

ARTHUR.

Hubert !

HUBERT.

Sortez, vous dis-je ;
Vous, soldats, laissez-moi.

(*Les soldats emmènent Arthur.*)

La cause d'Arthur de Bretagne était si légitime et si intéressante, il avait inspiré une si vive affection aux Bretons, que Shakespeare et son imitateur ont cru pouvoir le représenter, pour répandre encore plus d'intér sur leur drame, comme un tout jeune enfant sans défense dont les innocentes et douces paroles désarment un farouche assassin. Mais nous avons dit plus haut que le jeune Arthur s'était mis à la tête des Poitevins révoltés; ce qui prouve qu'il était au moins dans l'adolescence. Philippe-Auguste venait de l'armer chevalier et de le fiancer avec sa fille Marie. Nous trouvons dans l'*Histoire d'Innocent III*, par Hurter, quelques détails sur la captivité et sur la mort de ce prince infortuné. Le roi Jean l'avait fait d'abord enfermer dans la tour de Falaise. Il fit amener un jour devant lui le jeune Artbur, et lui dit d'un ton amical : « Cher neveu, renonce enfin aux couronnes qui n'orneront jamais ta tête. Je suis ton oncle; je veux te laisser une part de l'héritage, comme un bon et loyal suzerain; tu dois jouir de mon amitié sincère. — Mon oncle, je préfère l'inimitié du roi de France à votre amitié; car de nobles sentiments chevaleresques donnent toujours de l'espoir. — Insensé! jeune fat que tu es! les rois de France sont les ennemis nés des Plantagenets. — Philippe m'a armé chevalier, sa fille est ma fiancée! — Mes tours sont solides, et ici ma volonté seule est exécutée. — Ni les tours ni les glaives ne feront de moi un être assez lâche pour renoncer au droit qui me vient de Dieu et de mon père. Je tiens de lui l'Angleterre, l'Anjou, la Touraine, la Guyenne; je tiens la Bretagne de ma mère; je ne renoncerai à tout cela que par ma mort. — Qu'il en soit donc ainsi, cher neveu, » répliqua Jean transporté de fureur.

« La fermeté d'Arthur, même au pouvoir d'un oncle lâche et sans cœur, fit réfléchir celui-ci au danger dont l'existence de son neveu le menaçait. Lorsque ensuite Guillaume des Roches, en mémoire du serment du roi, et d'autres barons, par fidélité envers le jeune homme courageux et à l'âme magnanime, prièrent Jean de le leur rendre, lorsqu'ils se coalisèrent contre le roi en voyant son refus, alors la perte d'Arthur fut résolue. Les conseillers anglais étaient d'avis de le priver de la vue, parce qu'alors il lui serait impossible de régner. Jean communiqua ce désir à plusieurs de ses confidents, mais il ne s'en trouva aucun assez vil et assez lâche pour commettre ce crime. Guillaume des Roches, qui lui avait livré Arthur, répondit : « *Je suis un chevalier et non un bourreau.* » Il parvint à décider trois serviteurs à se rendre à Falaise pour exécuter le forfait. Deux d'entre eux en eurent horreur, le troisième s'y prêta. Arthur, voyant le messager du crime, se jeta sur lui, et dit au secrétaire Hubert de Burgh et aux chevaliers qui le gardaient : « Permettez-moi, pour l'amour de Dieu, de me venger de ce scélérat, car il est le dernier que mes yeux doivent voir sur terre. » Hubert fit sortir le bourreau et consola Arthur. En serviteur fidèle il crut devoir ménager la réputation de son seigneur, pensant que l'ordre avait été donné par précipitation, par une fureur subite plutôt que par mûre réflexiou; il espérait que le roi s'en repentirait bientôt, et que sa haine atteindrait l'exécuteur. C'est pourquoi il répandit le bruit de la mort d'Arthur. On sonna les cloches, ses vêtements furent distribués aux pauvres, tout fut ordonné comme pour des funérailles. L'agitation des Bretons devint alors plus grande. Animés par la soif de la vengeance, ils se jetèrent sur les possessions du roi.

Hubert fut effrayé de ce mouvement et ne garda pas longtemps son secret.

« Jean fut retenu pendant quelque temps par la menace d'être abandonné de tout le monde, et de voir le sort qu'il préparait à Arthur frapper tous ceux de ses chevaliers qui étaient au pouvoir du roi de France. Mais, l'année suivante, Philippe ayant réclamé la liberté d'Arthur contre des otages, et ayant sommé Jean de comparaître devant la Cour des pairs, celui-ci ne put plus contenir sa rage. Il fit conduire son neveu dans le château de Rouen. Couvant solitairement son horrible attentat, éloigné de ses courtisans, le roi passa trois jours dans les sombres vallons de Molineaux. La quatrième nuit il se rendit en bateau à Rouen devant la porte de la tour où le prisonnier était enfermé. Il ordonna de l'amener; ensuite il descendit le fleuve avec lui. Jean, sans être effrayé par cette nuit orageuse, sans se laisser fléchir par les prières de son neveu, lui plongea son épée dans le corps, et conjointement avec un valet (puisqu'il n'avait pu rencontrer aucun autre aide pour commettre son abominable forfait) il acheva la victime de sa vengeance et de son ambition en lui portant plusieurs autres coups; il descendit encore un peu la rivière, et jeta le cadavre dans les flots après l'avoir attaché à une pierre. Des pêcheurs trouvèrent ce cadavre dans leur filet, et, l'ayant reconnu, ils le portèrent au couvent de Becq, où il fut enterré en secret, parce qu'on redoutait la colère de Jean.

« Un mécontentement général s'empara du pays lorsque le bruit de cette action atroce se répandit. Les barons de la Bretagne, furieux, se soulevèrent; les vassaux de Jean furent accablés de douleur; la noblesse de France se mit en deuil; Philippe jura de combattre Jean pendant

toute sa vie, et de ne prendre aucun repos jusqu'à ce qu'il l'eût privé de son royaume; les poëtes de Normandie racontaient des aventures effrayantes sur la tour de Rouen. Ce fut alors que l'évêque de Rouen vint à Paris porter une accusation de meurtre contre le roi Jean. »

D

Le Vieux de la Montagne était un cheik arabe qui régnait sur une peuplade isolée des États voisins; ses domaines, resserrés dans les rochers de Phénicie et situés entre Tortoso et Tripoli, n'avaient que peu d'étendue; mais la nature leur prodiguait tous ses charmes, en faisait une des plus délicieuses contrées qu'on pût imaginer..... Ce prince adroit et vindicatif était parvenu à se faire craindre et respecter des autres souverains, et les plus puissants lui envoyaient des tributs pour acheter son alliance et son oubli. On ne lui connaissait pourtant ni légions, ni remparts, ni trésors; mais, au sein de la paix, sous ses mille palmiers, au bord des deux cents fontaines de ses enclos fortunés, cet homme était plus redouté que les sultans de Damas et d'Égypte environnés d'armées formidables.

Il devait ce pouvoir merveilleux au dévouement sans bornes qu'il inspirait à de jeunes fanatiques prompts à exécuter ses ordres, et dont l'adresse et le zèle accomplissaient tôt ou tard la mission qu'ils recevaient avec une obéissance aveugle, de telle sorte qu'aucune des victimes désignées à leurs coups ne pouvait s'y soustraire.

Henri, comte de Champagne, ayant été voir le Vieux

de la Montagne, celui-ci le conduisit vers une tour élevée sur les créneaux de laquelle se tenaient des hommes vêtus de blanc, et dit à son hôte : « Vous n'avez point de sujets aussi obéissants que les miens. » En même temps il fit un signe, et deux de ces hommes se précipitèrent du haut de la tour et moururent à l'instant.

E

La circonstance si touchante relative à Blondel déguisé en ménestrel a été négligée par quelques historiens. Les chroniqueurs n'ont pas fait de même; on la retrouve aussi dans le *Philippe-Auguste* de M. Capefigue, et dans les *Croisades* de Michaud.

F

Le comte de Mortain, devenu roi d'Angleterre sous le nom de Jean-sans-Terre, mourut, la nuit de la Saint-Luc l'Évangéliste, dans la cinquante et unième année de sa vie, après avoir régné dix-sept ans cinq mois et quatre jours sur l'Angleterre. La mort le surprit si promptement qu'il n'eut pas le temps d'exprimer à l'abbé de Croxston son désir d'être inhumé dans l'église de Saint-Wulstan, à Worchester. On rapporte qu'à l'heure de sa mort un tourbillon de vent vint effrayer les gens du lieu. Le bruit de plusieurs apparitions horribles vint confirmer l'opinion qu'on avait généralement de ce prince. A peine avait-il fermé les yeux, sans être pleuré de personne, que les domestiques de la cour pillèrent ce qu'ils trouvèrent et se

sauvèrent, de sorte que le châtelain de Newerk fut obligé de fournir ce qui était nécessaire pour couvrir le corps. Ses soldats l'accompagnèrent, les armes à la main, jusqu'à la cathédrale de Worchester, où l'on a découvert assez récemment ses ossements bien conservés et ses vêtements intacts.

Le roi Jean était d'une taille petite, de mauvaise mine, et la bassesse de son âme se montrait visiblement dans tout son corps. Ce fut un des hommes les plus méprisables, un des princes les plus abominables dont l'histoire fasse mention. Avide de domination, du vivant même de Richard, il s'était efforcé, comme on l'a vu dans le cours de cette histoire, de placer sur sa tête la couronne d'Angleterre, et il tint prisonnière Éléonore, sa mère, pendant toute sa vie, dans la crainte qu'en se remariant elle ne rendît contestable son droit à la couronne. Cependant, par des luttes irréfléchies, il jeta la plus belle partie de ses possessions entre les mains de Philippe. Il envahit légèrement l'Écosse, et prit la fuite lorsqu'une armée marcha contre lui. Il n'était pas plus habile dans les négociations que dans la conduite de la guerre : pour lui la ruse tenait lieu de l'habileté, de la prudence et du courage. Semer la discorde était à ses yeux un acte plein de sagesse, et il croyait pouvoir reconquérir par la violation de sa parole ce que sa négligence lui avait fait perdre. Dans les positions difficiles il se montrait tour à tour lâche et insouciant. Lui arrivait-il un message contraire à ses projets : il ne savait pas plus modérer sa colère que ses transports de joie lorsque la nouvelle lui était agréable. Il craignait les hommes de mérite, n'avait d'affection pour aucun d'eux, et regardait l'influence qu'ils exerçaient loyalement pour le bien de l'État comme une sorte

d'usurpation de son pouvoir. Il est difficile de décider laquelle des deux fut la plus grande, ou son extravagance, ou sa cupidité, qui n'était pas exempte de prodigalité, principalement à l'égard des étrangers, qui jouissaient seuls de sa confiance..... Comme la cruauté est souvent unie à la débauche, ces deux vices se trouvaient réunis en lui. La férocité de son caractère ne respectait pas plus les lois humaines que les lois divines. On disait de lui que la foule de ses crimes ne permettait pas de les compter, et que plus on racontait sur lui des excès d'inhumanité, plus on y croyait. Voyez l'*Histoire d'Innocent III et de ses contemporains*, par Hurter.

FIN.

TABLE DES MATIÈRES.

Pages.

AVANT-PROPOS. 5

INTRODUCTION.

Détails sur le règne de Henri II. — Causes de ses malheurs. — Révoltes de ses fils. — Malheurs qui poursuivent sa famille. — Rébellion de Richard. — Derniers actes du règne de Henri II. — Sa mort. 9

CHAPITRE PREMIER.

Portrait de Richard. — Son avénement. — Cérémonies de son couronnement. — Préparatifs d'une croisade. — Moyens que Richard emploie pour se procurer de l'argent. — Entrevue des rois d'Angleterre et de France. — Départ pour la Terre-Sainte. — Arrivée de Richard en Sicile. — Aventures. — Commencement de rivalité entre Richard et Philippe. — Dispositions réglementaires pour la croisade. — Pénitence de Richard. 33

CHAPITRE II.

Conquête de l'île de Chypre. — Mariage de Richard. — Siége de Ptolémaïs. — Richard vient au secours des assiégeants. — Effet que produit son arrivée chez les musulmans. 62

CHAPITRE III.

Armée de Saladin. — Travaux du siége. — Maladie de Richard. — Intrigues pour désunir les rois d'Angleterre et de France. — Courtoisie de Saladin et de Malek-Adel, son frère. — Histoire du seigneur Hugues de Tabarie. — Royauté de Jérusalem. — Divers incidents du siége. — Prise de Ptolémaïs. 71

CHAPITRE IV.

Entrée des croisés dans Ptolémaïs. — Outrage que fait Richard à Léopold, duc d'Autriche. — Partage du butin. — Piété des croisés. — Philippe prend la résolution de retourner en France ; ses motifs. — Horrible massacre des prisonniers de Ptolémaïs. 86

CHAPITRE V.

Marche de l'armée des croisés. — On arrive à Césarée. — Bataille. — Richard est blessé. — Intrépidité de Richard. — Sa victoire sur Saladin. — Danger qu'il court dans les environs de Jaffa. 97

CHAPITRE VI.

Démolition des places fortes. — Exploits de Richard. — Projet de mariage entre Malek-Adel et une princesse chrétienne. — Enthousiasme des croisés à la vue de Jérusalem. — Les croisés relèvent les

murailles d'Ascalon. — Causes de discordes entre les chefs de l'armée chrétienne. 108

CHAPITRE VII.

Conrad, marquis de Tyr, élu roi de Jérusalem. — Il est assassiné. — Fausses accusations portées contre Richard à cette occasion. — Nouveaux exploits de Richard. — L'armée des croisés se met en marche pour Jérusalem. 119

CHAPITRE VIII.

Halte subite de Richard à sept lieues de Jérusalem. — Plaintes de l'armée. — Résolutions prises en conseil. — Capture de la riche caravane d'Égypte. — Siége et prise de Joppé par Saladin. — Trait de bravoure de Richard. — Carnage qu'il fait des musulmans. — Négociations; fin de la croisade. 130

CHAPITRE IX.

État des affaires d'Angleterre pendant l'absence de Richard. — Guillaume de Longchamp; son caractère. — Sa lutte contre le prince Jean, comte de Mortain. — Guillaume de Longchamp obligé de fuir sous un travestissement; singulier incident. — Conduite déloyale du roi Philippe au sujet de la Normandie. — Sa joie indécente en apprenant la captivité de Richard. 151

CHAPITRE X.

Détails sur le retour de Richard en Europe. — Ses aventures. — Comment il tombe au pouvoir de Léopold, duc d'Autriche, son ancien ennemi. —

L'empereur d'Allemagne exige que le prisonnier lui soit remis. — Intrigues de plusieurs princes, notamment du comte de Mortain. 169

CHAPITRE XI.

Épisode du troubadour Blondel; il découvre le lieu où Richard est captif. — Ce monarque est mis en liberté. — Son retour dans ses États. 182

CHAPITRE XII.

Le comte de Mortain banni de l'Angleterre comme coupable de trahison. — Nouveau couronnement de Richard. — Ses nouvelles exactions pour avoir de l'argent. — Guerre contre Philippe, roi de France. — Trait de barbarie et de lâcheté du prince Jean. — Rencontres militaires. — Richard est remis en possession de ses forteresses. — Richard et Philippe font la paix. 192

CHAPITRE XIII.

Nouvelles hostilités. — Philippe, roi de France, tombe dans la rivière d'Epte; défaite qu'il essuie. — Efforts du pape Innocent III pour terminer la guerre. 212

CHAPITRE XIV.

Récapitulation des moyens vexatoires employés par Richard pour lever de l'argent. — Histoire de l'Homme à la longue barbe. 220

CHAPITRE XV.

Nouvelle querelle au sujet de l'Empire d'Allemagne. — Siége de Chalus et mort de Richard. — Détails sur ses derniers moments. — Son successeur. — On

retrouve le cœur de Richard Cœur-de-Lion dans la cathédrale de Rouen. 232

CHAPITRE XVI.

Jugements de plusieurs historiens sur Richard Cœur-de-Lion. — Quelques détails sur sa personne. — Seuls bienfaits que lui doit l'Angleterre. 243

Notes. 257

FEB 12 1951

THE LIBRARY OF CONGRESS

THE LIBRARY OF CONGRESS

LIBRARY OF CONGRESS
0 020 690 484 7